

**Université de Montréal**

**Bleu rouge bleu rouge bleu, suivi de Le monde dit du six; parole et narration dans  
*Numéro six* d'Hervé Bouchard**

**par**

**Jean-François Vaillancourt**

**Département des littératures de langue française**

**Faculté des arts et des sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Art (M.A.)  
en littératures de langues françaises

août 2018

© Jean-François Vaillancourt, 2018



## Résumé

La partie création de ce mémoire est un court roman. Mettant en scène quatre anecdotes tirées de la vie fictive de jeunes soldats-recrues réservistes pendant leur formation, le tout est porté par une voix narrative dont la fragmentation initiale se résorbe en un flot narratif polyphonique final. La partie recherche s'intéresse au déploiement évènementiel de la parole dans *Numéro six* d'Hervé Bouchard. La structure représentative du roman obéit à une logique de mise en abyme. Le récit du personnage principal dans le monde du hockey montre une construction de soi par la parole. Ce récit se fonde dans la voix du narrateur, qui montre la construction de son propre soi par le livre. À son tour le narrateur s'efface pour montrer les mots construire le livre. Passant du temps du récit au temps de la narration au temps du mot, l'expérience de lecture s'écarte de la figuration mimétique pour se réaliser dans l'appréciation physique d'une parole polyphonique, libérée de toute exigence représentative en amont ou en aval de son évènement.

Mots clés : parole, narration, dialogisme, Hervé Bouchard, Numéro six

## Abstract

The creative section of this work is a short novel. Featuring four anecdotes from the fictional lives of young soldier-recruits during their basic training, the whole is carried by a narrative voice whose initial fragmentation resolves into a final, polyphonic, narrative flow. The research section focuses on the event-driven deployment of speech in Hervé Bouchard's *Numéro six*. The representative structure of the novel obeys to a « mise en abyme » pattern. The story of the main character's involvement in the hockey world shows self-construction through speech. This story blends in the voice of the narrator, to show his own self-construction through the book. In turn, the narrator finally erases himself to show the book itself, built by words. From the time of the story to the time of the narration to the time of the word, the reading experience moves away from mimetic figuration to realize itself in the physical appreciation of a polyphonic word, freed from any mimetic injunction ahead of, or beyond, its event.

Keywords : speech, narration, dialogism, Hervé Bouchard, Numéro six

## Remerciements

Remerciements à ceux qui m'ont aidé dans l'écriture de ce mémoire, de près ou de loin.

Jean-Simon DesRochers, Claire Legendre, Vicky Tremblay, Léa Sowa-Quéniart, Sébastien McLaughlin, Caroline Villemure, merci.

Aux frères du *Delta* et à la famille du 35 et du 34 RGC, *Chimo!*

## Table des matières

RÉSUMÉ .....	I
ABSTRACT .....	II
REMERCIEMENTS .....	III
BLEU ROUGE BLEU ROUGE BLEU.....	1
I BROCHU .....	3
II PORTELANCE .....	39
III CAPORAL-CHEF ORSINI.....	74
IV MCKINNON .....	104
LE MONDE DIT DU SIX; PAROLE ET NARRATION DANS <i>NUMÉRO SIX</i> D'HERVÉ BOUCHARD .....	125
AVANT-PROPOS.....	126
INTRODUCTION.....	127
I UN SIX EN TROIS. LE PERSONNAGE ENFANT, ADO ET NARRATEUR .....	132
L'enfant six : un nombre non dit.....	133
Le six ado : la révolution du dire .....	139
Le narrateur du six : le diseur.....	142
II LE TEMPS ET LE MOT .....	145
Le temps du récit.....	147

Le temps de la narration.....	149
Le temps de la parole .....	153
III LA DISPARITION. DIRE, MONTRER ET VOIR .....	158
L'autorité : dire le jeu.....	160
Le jeu du dire .....	165
Le dire à l'endroit.....	169
CONCLUSION.....	173
BIBLIOGRAPHIE .....	176



Bleu rouge bleu rouge bleu

- Flaubert** *La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles.*
- Virelangue** Sapeur sapant saper  
Sape sans-p-sa peur.
- Sapeur** 1. Soldat du génie de combat.  
2. Qui sape en mangeant.
- Saper** 1. Aspirer bruyamment la soupe.  
2. Miner les fondations pour que ça saute.
- Ernaux** *Tanguer d'un bord à l'autre.*
- Carrier** *C'est vrai que je suis un homme? C'est vrai que je suis un homme! Hostie de tabernacle, c'est une bonne nouvelle! Mon vieux Christ, si je suis un homme, je fous le camp. Tu peux bien t'enterrer tout seul! Si je suis un homme, je vais devenir soldat, comme Corriveau.*

**I**  
**Brochu**

\*

– « Ô Canada » d’marde! Vous allez recommencer! Vous êtes quand même pas des brochets...

Un micromouvement – peut-être le balancement naturel de l’homme debout, gauche droite, avant arrière, comme les gratte-ciels; ou alors la répercussion, jusqu’au talon, du débourdissement dissimulé des orteils sous le cuir noir et brillant des bottes – produisait un infime crissement du gravier émanant indubitablement de la vingtaine de soldats crispés au garde-à-vous, silencieux. On aurait entendu des criquets.

\*

\*

McKinnon était arrivé sur le camp deux semaines après tout le monde pour reprendre le cours là où il l'avait laissé. Ou à peu près. L'été précédent, un *gin and shear* mal attaché par des poufs en manque de *command and control* l'avait accroché un mercredi, deux jours avant la fin – et les évaluations – du premier module. Avec son épaule cassée et un congé soldé pour le reste de l'été, certains l'avaient trouvé chanceux. Mais, côté carrière, c'était un couperet. McKinnon était réserviste à temps partiel et *highschooler* finissant à temps plein, donc pas moyen de retourner à l'école militaire avant l'été suivant. Si on ne lui créditait pas les deux premières semaines, il était condamné à rester pouf encore une année de plus : interdiction formelle de participer aux exercices régimentaires sauf pour réchauffer les rations, faire la sentinelle et jouer au pion sur parade, le tout en arborant un *cornflake* de recrue brillant au béret et en donnant du « oui caporal » soumis même aux derniers des « m'en câlice », hiérarchie oblige.

À la *sick-parade* du jour fatidique, le médecin avait été formel : « *The kid's out.* » Sous prétexte que dormir sur son *camp cot* empirerait la situation, on lui avait même refusé de poireauter jusqu'au vendredi pour dire qu'il l'avait fait. Par chance, son commandant de cours avait été sous-officier de réserve dans une autre vie. Côté paperasse, ça pouvait se régler. De fait, en vertu de son rendement exceptionnel, McKinnon était rentré chez lui sous sédatifs, plâtré, broché, incapable de dormir et castor au béret avant tout le monde, mieux qu'une médaille pour ne pas passer pour une varlope. Il lui restait douze semaines de cours à compléter sur quatorze, mais il était « qualifié ingénieur ».

La décision du commandant n'avait rien eu d'empathique. McKinnon l'avait compris. C'était une stratégie pragmatique qui économiserait de l'argent et maximiserait l'opérationnalité du soldat et, par extension, de la force. De fait, à l'automne, remis de sa blessure, il avait tout donné pour faire sa place au régiment.

*Any volunteers to clean the guns, tomorrow 0700H at the QM?*

– Master-corporal!

*Course for the 4-o-4?*

– Warrant!

*Airbrake course?*

– Warrant!

*Play the ennemy for the service battalion?*

– Sergeant!

*People for vanguard? Rearguard?*

– Sergeant!

*Standing in attention wearing your CF for nothin' at the mess diner?*

– Sir!

On l'avait remarqué.

\*

\*

– Savez-vous comment ça chante le « Ô Canada », des brochets?

Le sergent gueulait tellement fort que si l'on ne se fiait qu'à l'intonation, on l'aurait juré fâché, d'autant plus qu'il l'était tout le temps. Il affichait toutefois sa moue ambigüe, à mi-chemin du sourire. Fallait se méfier de celle-là. Si les gars répondaient trop sérieusement à sa bonne humeur, le sergent la perdait pour trois bons quarts d'heure. S'ils souriaient à sa baboune, ils en avaient pour la soirée. On s'était déjà fait prendre. Mais comme ce soir-là, il commençait, pour ainsi dire, à taquiner le poisson, les gars savaient que c'était *room clear*. Sans compter que c'était vendredi fin de journée. D'ailleurs leur cours jumeau – les anglophones – avait reçu le *dismiss* de leur commandant adjoint depuis une bonne heure et demie. Si ça s'éternisait côté franco, c'était que le leur aimait étirer la sauce jusqu'à ce que ses hommes apprécient, noyée dans les eaux troubles de leur avenir immédiat, leur unique certitude. Ils lui appartenaient.

Le sergent tapotait son cartable de cuirette noire, où se cachaient les *leave pass*. L'ordre était simple, clair et précis. Personne ne quitterait le camp tant que le « Ô Canada » ne serait pas de son goût.

\*

\*

McKinnon était arrivé un dimanche soir, son nouveau cours aligné sur deux rangs pour le *roll call*, en civil. Au bruit de sa *barrack box* traînée dans l'allée de gravier au pas de course, leur sergent s'était tu.

– Private McKinnon?

– Sergeant!

– You're late!

– Yes sergeant!

– Why are you late?

– My bus just arrived, sergeant!

Le sergent avait coché sa liste.

– Who cares. Leave your kit where it is and fill the ranks. You'll drop it in tent six when I'll give the dismiss.

– Yes sergeant!

– Move!

\*

\*

Le soleil doré de cet après-midi chaud de fin juin s'infiltrait dans les tentes modulaires ouvertes sur l'allée centrale du *tent line*. Le sergent avait renvoyé le marcheur, signe que peu importe ce qu'il leur infligerait, les soldats resteraient près des tentes, près de finir. Et la dernière heure avait été agréable, passée à chanter, recopier les paroles de la chanson, pratiquer, chanter position push-up – En bas! chanter – En haut! chanter – En bas! chanter – En haut! chanter – Tout le monde debout! chanter – Gaz gaz gaz! masqués, chanter – Plus fort! chanter – Marquez le... pas! chanter – Plus hauts les genoux! chanter – Halte! chanter – Gaz clair! chanter.

Seuls quelques distraits, qui auraient bientôt une huitaine d'heures de route à s'enligner pour coucher avec leurs blondes en sol québécois, commençaient à trouver le temps long.

\*

\*

En courant se placer au garde-à-vous, McKinnon avait eu un mauvais pressentiment. Son nouveau peloton était immense. Une bonne soixante-dizaine. De fait, avait-il eu le temps de constater, une bonne douzaine de filles sortaient du lot, non contentes d'être belles et joliment mises pour la plupart, mais encore toutes petites et à l'air définitivement fragile. Pire : quatre ou cinq bonhommes autour de quarante ans, une bonne section complète de grosses bedaines, des teints blafards aux dos arqués de *gamers*, des petits biceps à lunettes d'intellos, des gueules de *buddyfuckers*, un presque nain, un bègue qui avait eu du mal à répondre à l'appel de son nom, un chauve au crâne tatoué d'un sonnenrad néonazi et pire, pire, pire : six éclopés qui avaient trouvé en deux semaines le moyen de se blesser pour éviter les *PT*. Une cohorte de merde qu'il avait immédiatement su être le fruit de la malchance, mais qui lui donnerait l'impression de comprendre lorsque, six semaines plus tard, les adjudants instructeurs sur le module de *search* parleraient avec nostalgie de la vieille armée et des *good ol' times*.

\*

\*

– Y’a-tu quelqu’un qui a déjà entendu un brochet chanter le « Ô Canada »? hurla le sergent.

Un Anglo aux aguets, Davis, serviette autour du cou, front bas, regard ancré sur ses babouches, passa rapidement derrière le sergent, vers les douches. Il accéléra sans comprendre la question. *Fap fap fap fap fap.*

– Personne? Criss! J’parle-tu vraiment à des brochets?

*They’re gonna get cocked the whole evening,* pensa Davis en disparaissant aux chiottes.

– Oui sergent! cria Brochu.

– Vous êtes rendu un brochet, Brochu?

– Oui sergent!

Brochu avait gueulé de toutes ses forces et maintenant qu’il le disait, c’était vrai qu’il pouvait avoir l’air d’un poisson avec ses yeux distants et son menton renforcé, mais on aurait plus vu un genre de carpe hypertrophiée qu’un brochet; un taureau blanc bleu belge à figure de têteux. Le sergent secoua la tête pour ne pas rire.

– Soldat Brochu, comment ça se tient, un brochet?

\*

\*

L'instruction avait commencé le lendemain matin comme si de rien n'était. Par habitude, McKinnon était resté discret, attendant d'être désigné pour exécuter les tâches forçantes. Il voulait d'abord apprécier ce qu'il y avait de dominant dans son groupe. C'était là sa façon. Laisser les grandes gueules, les gros biceps, les nerveux et les *wise guys* s'imposer, pour mieux les confondre qui sur l'endurance, qui sur la force brute, qui sur le sang-froid et qui sur le leadership, afin que son ascendant naturel soit unanimement reconnu.

Les choses ne s'étaient pourtant pas déroulées comme prévu. Même si quelques-uns de ses collègues n'étaient pas dépourvus de valeur, une sorte de paresse s'était déjà cristallisée en habitude de groupe. Il manquait de têtes fortes, manquait d'orgueil, manquait de cœur et manquait cruellement de leadership. Leur adjoint de cours était un vieux sergent éteint et ventru. On racontait qu'il avait été un bourreau impitoyable dans sa jeunesse, mais que l'amoncellement de plaintes, de réprimandes, de rapports d'accidents et d'abandons de cours dans son dossier avait fini par avoir raison de sa fougue et de toute perspective de promotion au grade d'adjudant. Se sentant trahi par sa chaîne de commandement, le sergent avait réduit la discipline de ses pelotons à la politesse de base et au respect de l'horaire. Finis les push-ups, les *timings* impossibles, les *combat PT* dans la boue et sous la pluie, les soirées canadiennes interminables, les nuits blanches à copier, les inspections surprises, les fins de semaines *CB* et les grands discours pour ranimer la passion du combat dans les cœurs toujours frais des recrues au corps brisé. Arrivé sous ses ordres quinze ans trop tard, McKinnon s'était emmerdé dès sa première soirée, au grand confort de ses collègues. Même qu'à sa première fin de semaine – qu'il avait presque espéré passer *CB* – son découragement était tel qu'il avait considéré retourner en Nouvelle-Écosse pour la passer chez lui, avec ses parents.

\*

\*

– Vous voulez être un poisson : faites le poisson. Vingt-cinq levées de jambes. Let's go.

Brochu se jeta au sol et compta en hurlant. Aussitôt, Falardeau se mit au garde-à-vous :

– Oui, Senior?

– Sergent, on peut-tu embarquer avec Brochu?

Le sergent considéra son peloton de sans-génies quelques secondes. Falardeau avait l'air sincère et c'était vrai que s'il parvenait à les vider de leur restant de jus, peut-être qu'enfin les gars slackeraient sur le niaisage. Vendredi les excitait. Surtout les baraqués comme Brochu, qui n'en auraient pas assez d'une douze à l'heure de la brosse. Il attendit que l'autre finisse son exercice et gueula :

– Tout le monde position push-up!

Côté anglo, on commençait à s'inquiéter. Peu importe d'où ça venait, pour les recrues, un adjoint de cours qui gueulait n'était jamais bon signe. Sans compter qu'ils n'avaient aucune idée de ce que pouvait chanter le sergent. Mais reconnaissant l'ordre universel des push-ups, McKinnon, qui torchait son gun sur son *camp cot*, s'étira pour voir. Les Francos faisaient la planche, bras tendus, attendant le décompte du sergent. Il déposa sa culasse pleine de CLP et ses brosses, rentra son t-shirt vert dans son pantalon d'uniforme et sortit devant sa tente, position push-up avec eux, en retrait. Derrière lui, occupé à cirer ses bottes assis au bout de la dalle de béton de leur tente, Smith son binôme, gras, pâle, faillit s'étouffer en avalant de travers une gorgée de peps :

– What the fuck you're doing, man?

\*

\*

Quelques jours plus tard, on servit du *corned-beef* pour souper. À la vue des masses roses graisseuses et gélatineuses, les quelques Francos qui connaissaient avaient passé le mot à leurs *buddys* de ne pas toucher à ça, quitte à choisir l'option végétarienne. Les incrédules l'avaient regretté. Côté anglo, on s'était passé le mot que les Francos détestaient les scories de steak, et qu'au prix d'un s'il-vous-plaît approximatif, on pourrait doubler à même les assiettes dédaignées. C'était malpoli, mais comme les Francos se l'étaient permis eux-mêmes une semaine plus tôt avec le baloney poêlé, on s'y était adonné sans mauvaise conscience.

McKinnon s'était bourré la face pour quatre. Ce ne fut pas long avant que la corruption des graisses dans ses boyaux n'engendre à bon rythme une quantité de gaz viciés. Toute la soirée, son système d'évacuation se trouva ralenti, et ce n'est qu'au bout de trois heures d'une douloureuse gestion des ballonnements qu'il parvint enfin à se soulager. Son corps n'avait pas retenu grand-chose de l'expérience. Ça puait rare.

Assis sur sa toilette, absorbé dans une mauvaise contemplation, McKinnon avait été tiré du néant par les voix des Francos sous la douche. Malgré leur accent typique, il reconnut qu'ils se plaignaient de leur souper végétarien : *I'm hungry, esti!* Ça l'avait saisi. Car non, lui n'avait pas faim. Au contraire, il se remettait à peine de son excès. Un pet gémissant lui rappela que ce n'était pas fini. Mais maintenant qu'il y pensait, c'était vrai que les Francos se plaignaient toujours d'avoir faim, au point que les mordus de la fonte en perdaient leur masse, repas végé ou non. D'ailleurs McKinnon connaissait ça. L'été précédent, et encore sur son QMB autant que sur son QMB-T, la faim l'avait tiraillé sans répit. Pas une faim d'estomac ou d'habitude, non : un appétit du fond des fonds, volcanique, enraciné jusqu'à la moelle. Les repas devenaient des sprints. Avaler, avaler, avaler. Les périodes de cours devenaient des disettes. Les journées, des courses à relais. Un an plus tard, prenait soudainement conscience McKinnon en jetant un dernier regard sur son papier souillé, il faisait la file à la cafétéria en se demandant s'il aurait assez de place pour le dessert.

\*

\*

– En bas! En haut!

– Un!

– En bas! En haut!

– Deux...

McKinnon suivit le compte du sergent jusqu'au bout, trente-cinq, tête dressée pour mieux croiser le regard des quelques-uns parmi les Francos qui tordaient leur visage de douleur. Mais sa tente était loin. Personne ne l'aperçut. Le sergent ordonna à ses hommes de se relever. McKinnon sauta sur ses pieds. Il essuya ses mains tachées de terre sèche sur son chandail, moulé par la sueur sur ses épaules monolithiques, et se frappa les abdominaux dans un geste primal dirigé vers Brochu, qui le manqua.

– Fuck.

\*

\*

Tout changea pour McKinnon le lendemain. Son peloton venait d'arriver au terrain d'entraînement, où il recevrait l'instruction pour la journée. Une marche d'à peine quelques centaines de mètres depuis le *tent line*. Comme pour chacun de leurs déplacements, ils avaient dû traîner des jerrycans d'eau. Pas un caprice. Mais ce matin-là, sans le dire au senior, les porteurs d'eau avaient décidé de vider les jerrycans de moitié pour réduire le poids. Les quarante litres restants, avaient-ils calculé, suffiraient amplement pour soixante-dix gars assis dans une salle climatisée un avant-midi.

La marche s'était déroulée comme prévu jusqu'au terrain d'entraînement, où les attendait, inattendu, leur sergent. Le marcheur lui avait remis la parade promptement, avait vidé sa gourde de son fond tiède, puis s'était dirigé vers un jerrycan. Son élan pour la soulever faillit le renverser. Il n'eut pas besoin de rien dire. Le sergent avait tout vu. Il cessa immédiatement de parler, prit une grande inspiration et se mit à gueuler comme personne ne l'avait entendu depuis des années.

Le senior en charge fut remplacé sur-le-champ. Avec les fainéants, le sergent leur ordonna de prendre leurs gourdes et d'aller s'asseoir dans le *panel*, que le chauffeur-mag dût déplacer face au peloton, climatisation dans le piton, afin que les responsables assis, impuissants et confortables, ne manquent rien de la punition que subirait le groupe.

Zéro huit cents heures. Il faisait déjà vingt-six degrés sous le soleil, sans compter l'humidité.

Le sergent ordonna au peloton de vider leurs bouteilles d'eau au sol. Suivit une première série de vingt-cinq push-ups à laquelle il n'avait pas cru bon de participer, même si le règlement stipulait que toute punition physique devait être exécutée simultanément par les instructeurs, question d'éviter les abus. – *Anyone thirsty? – Yes sergeant!* Le sergent ordonna au marcheur de vider deux jerrycans sur la tête du premier rang, toujours au sol. Le compte reprit pour une

deuxième série de push-ups – *anyone thirsty?* – le deuxième rang passa sous la douche, on pompa encore jusqu'à vingt-cinq, puis tout le monde debout – *as you were!* tout le monde debout – *as you were!* tout le monde debout – *as you were!* tout le monde debout.

À bout de souffle, le sergent avait donné deux minutes au peloton pour remplir leurs bouteilles vides aux jerrycans – *Oh, wait. They're empty!* Alors on va y aller au pas. Le sergent était mort de rire. *Atten-tion! To the right, right – turn! By the left, quick – march! Mark – time!*

Gauche-droite-gauche-droite-gauche-sur-place.

Même si McKinnon s'était d'abord cru d'accord avec la punition, l'humiliation l'avait touché à vif. Complètement impuissant et vulnérable qu'il était à la lâcheté de ses costagiaires, il s'était haï.

– *Halt!*

Comprenant que ce mépris était inutile, il avait ensuite haï les coupables et le senior assis dans le *panel*, honteux et interdits. Mais quand le sergent lui avait finalement ordonné, avec trois autres gaillards qui ne pleurnichaient pas, d'aller quêter aux Francos leurs jerrycans pleins, c'est son peloton au complet qu'il avait haï, tous, avec leurs moues rancunières et leur indignation pour un châtiment non seulement mérité, mais qui n'avait rien eu d'un supplice. Derrière lui, deux ou trois recrues se donnaient du mal pour consoler à voix basse une petite fragile qui n'en était toujours pas revenue. Plus loin, l'idée d'une plainte aux normes s'était déjà mise à circuler dans les rangs. McKinnon souhaitait au contraire que ça continue. *Break them, break them once and for all*, avait-il espéré au garde-à-vous, la gorge sèche, pendant que les mous faisaient la queue pour remplir leurs *canteens* vides. Mais non, évidemment. À part une *red shit* dans le dossier des responsables, la punition s'était arrêtée là et jamais rien de tel ne s'était reproduit sur le cours anglo.

En revanche, le soir même, le sergent franco, qui avait assisté dans les coulisses à la petite scène matinale, avait fait équiper son peloton pour une longue marche *rucksack*. Ses soldats avaient prêté leurs jerrycans sans avoir pris aussitôt l'initiative de remplir celles vides du cours

anglo. Manque de prévoyance, manque de solidarité et manque de leadership, leur avait-il expliqué. Donner leur eau sans se faire de nouvelles réserves, ce n'était pas corriger une erreur, c'était doubler le nombre de victimes. Pour apprendre, on marcherait tant et aussi longtemps qu'on n'aurait pas vidé à bout de soif nos deux jerrycans pleins. On connaîtrait, dorénavant, la vraie valeur de l'eau.

Profitant de ce que les Francos avaient déserté le camp pour leur marche forcée, McKinnon s'était arrêté quelques minutes pour regarder autour de lui. Humbert, écouteurs sur les oreilles, couché sur son *camp cot*. Parker, qui faisait les cent pas, une main dans les poches de son jogging à se jouer après la bizoune, l'autre avec sa blonde au cellulaire. Lee, assis sur sa *barrack box*, commentant à voix haute sa progression dans un jeu vidéo sur cellulaire. Fraser, à la table des fumeurs, qui avait remis ses lunettes rondes pour lire. Andersen, Douglas et Monroe, qui formaient un cercle devant la tente deux, s'obstinant sur n'importe quoi. Et là-bas, sur le banc près du stationnement, Smith attendant la livraison d'une pizza. Non, s'était alors convaincu McKinnon. Rien de plus normal que ce qu'il voyait là. Une bande d'humains normaux, des civils, quoi, après une journée de travail. Mais leur travail n'était pas normal, justement. Et ce n'était pas normal que des recrues soient abandonnées à elles-mêmes. Le normal, dans l'armée, ç'aurait été de faire la marche *rucksack* avec les Francos. Le normal, ç'aurait été qu'en ce moment, tout le monde fasse la même chose, le même travail absurde qui servirait à les faire travailler, à forger le groupe, à développer leur résilience. Le gâchis qui s'étendait sous ses yeux n'était pas le résultat d'une mauvaise cohorte, mais d'un mauvais chef. Son sergent menait à leur perte une génération de recrues.

Arnold était alors apparu devant la tente où ruminait McKinnon. Il traversa l'allée centrale en se dandinant, à peine vêtu d'un t-shirt vert rentré dans les bobettes, jambes nues mais bottes aux pieds, cigarette au bec, lunettes fumées, tuque verte sur la tête et tenant son arme sur l'épaule par le canon, comme un baluchon pour nulle part.

McKinnon fut incapable d'ôter son uniforme avant le retour des Francos. Il savait que c'était inutile de rester en combat, mais la peur toute fraîche d'être avalé lui aussi par la

médiocrité l'empêchait de se changer. Il s'entraîna au gym extérieur jusqu'au retour des Francos, et continua encore jusqu'à ce qu'ils aient fini de monopoliser les douches. Enfin, à vingt-deux quarante-cinq heures, vidé, il se donna donné congé.

Le temps *off* des recrues était invariablement ponctué par celui des douches. Deux matins par semaine, les soldats du camp entamaient la journée par une inspection. Pour éviter une congestion matinale, il se lavaient la veille. Les trois autres matins, c'était plutôt *PT*. Or, qui dit *PT* dit douches. Et dix minutes, dix pommeaux, pour cent hommes qui devaient passer de détrempés de sueur à formés en uniforme sur deux rangs, prêts pour l'instruction, c'était serré. L'exercice devait donc être réduit à l'essentiel : les dessous-de-bras, la poche, la raie, se mouiller les cheveux pour prouver qu'on l'avait fait. Pour le reste, c'était question de politesse. Si l'on accrochait un pénis des fesses ou l'inverse, c'était *sorry*. Après, ni vu, ni senti. Mais l'essentiel, la règle d'or du *sausage fest*, c'était d'y participer. Si un gars y manquait, sa réputation était finie. Un malpropre. Un *buddyfucker*. Dégueulasse. Les *baby wipes* c'était seulement pour le clos. Et des histoires de recrues, ça *toughait* longtemps au régiment. Aussi, le soir, les soldats s'organisaient pour avoir un peu plus d'intimité, quoiqu'on l'eût rarement seul. Mais à presque vingt-trois cents heures, avait espéré McKinnon épuisé, savait-on jamais. En entrant dans le vestiaire, il vit un uniforme éparpillé sur les bancs. Tant pis. Il s'était dénudé, avait enfilé ses babouches, ramassé son gel pour le corps et traversé sur les carreaux de céramique.

La jeune recrue laissa l'eau lui tomber sur la tête, suivre le creux vertébral entre ses trapèzes et ses dorsaux non seulement bien ciselés, mais encore gonflés par l'exercice, pour disparaître par le drain rouillé et encombré de poils. Elle se savonna tranquillement la tête, pour sentir la mousse lui glisser jusqu'aux fesses, puis elle se massa, étirant avec douceur ses muscles au passage. Le cou. Les pectoraux. Les avant-bras. McKinnon s'était ensuite tourné dos au jet pour sentir l'eau lui marteler directement la peau. Il ouvrit enfin les yeux pour voir qui était cet autre homme avec lequel il partageait la douche.

C'était un homme autre. Une forme parfaite. Plus grande, plus large que la sienne. Plus dure aussi, quoique trop blanche et constellée de grains de beauté, à ne pas vouloir y toucher. Un peu repoussante, à bien y penser. Un rat-taupe nu sur les stéroïdes. Un héros des sagas

islandaises qui mourrait du cancer de la peau à cinquante. McKinnon releva la tête. L'homme le dévisageait, sourire en coin, comme s'il l'attendait depuis longtemps.

– Hello...

L'homme avait pris ce ton narquois que les Francos adoptaient presque systématiquement auprès des Anglo, contre la majorité desquels ils avaient l'avantage de comprendre sans être compris.

– Hi there, répondit McKinnon.

– You want to be my friend?

Voilà, avait compris McKinnon, l'autre le challengeait. Il prit le même ton naïf et trop poli, ironique.

– Sure, I want to be you're friend.

– What's you're name?

– McKinnon. How about you?

– Brochu.

Brochu avait ramassé sa bouteille de savon et s'en était versé tranquillement une quantité ridicule dans la main droite. Il ajouta :

– Shower's pretty good, hein!

– Yup, pretty good.

– Soooo good!

– Yeah.

– Hmmmmm!

Brochu avait empoigné son pénis, qu'il s'était mis à frotter dans un lent mouvement de va-et-vient, sans bander, avec une moue de satisfaction grotesque, les yeux rivés sur McKinnon. Comme si de rien n'était, il reprit :

– Happy to enjoy this with you!

McKinnon n'avait rien répondu. Après quelques secondes, Brochu s'était retourné contre le mur pour reprendre un nettoyage normal. Malgré la puérité de ses niaiseries, le géant imbécile, avait remarqué McKinnon, le dominait. Brochu lança :

– So, you had a good evening?

– Yeah.

Il n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet, lui qui avait été *dismiss* à dix-huit cents heures pendant que les Francos marchaient... Brochu continua :

– You washed your gun?

– I cleaned my weapon.

– All the canon, a lot a lot, until all the dirt spills out?

Brochu avait accompagné sa question de gestes univoques. McKinnon fit comme si de rien n'était :

– Ragged thoroughly the barrel, yup.

– You're a good soldier, Mac.

– Thank you, Brochu.

– My pleasure.

McKinnon s'était alors retenu contre le mur pour laver le dessous de ses pieds. Brochu reprit :

– You speak French, Mc... McCain?

– McKinnon... Nope. I wish I could.

– I'll show you.

– Will you? That's nice. You're a good friend, Brochu.

– Yes, I am. You? Can you help me too?

–Your English's not that bad...

- No, not my English.
- What?
- I want to be the best.

La réponse avait surpris McKinnon, qui ne le laissa pas paraître.

- Oh, do you?
- Yeah. I want to be the best. Will you help me?
- You guys already are the best.
- You think? Maybe, but I want to be the best of the best, not you?
- I guess so... How may I help you?
- I don't know...

Les deux hommes se ressemblaient. Brochu oublia le bouton poussoir derrière lui. Sa douche arrêta. C'était un homme qui s'était toujours cru irrésistible malgré ses traits de baudroie. Question de muscles. McKinnon n'était pas mal non plus, seulement un peu plus foncé de peau et de poils. Mais il était tout de même moins costaud. Et il avait une *baby face* imberbe. Pire, une subtile repousse de poil trahissait qu'il se rasait la poitrine et les dessous de bras. Alors là... Facile de deviner ce que Brochu en pensait. Celui-ci appuya sur le bouton de sa douche et reprit :

- Where are you from, McKinnon?
- Nova Scotia.
- It is good, Nova Scotia?
- Awesome.

La douche de McKinnon s'arrêta. Brochu continua :

- Yeah, awesome! I think that too!
- Glad you like it.
- I love it... Brochu attendit quelques secondes avant de reprendre : well, see you soon, McKinnon, finit-il par ajouter, fermement.

- Pretty soon, yeah. Have a nice evening Brochu.
- Happy to meet you!

Brochu avait repris son air benêt. McKinnon sortit sans répondre. De sa douche, l'autre insista d'une voix niaise :

- Happy to meet you, my new friend!
- Yeah, yeah, all right...

McKinnon s'était épongé la face, épuisé et confus. D'abord la punition pour les jerrycans d'eau, ensuite la marche rucksack des Francos, le *training* de débile et enfin, cette douche... Il se sécha promptement et sortit.

Mais, depuis ce jour, McKinnon avait gardé un œil constant sur Brochu. Rapidement, même, il avait su reconnaître sa voix de loin parmi vingt autres soldats qui criaient en chœur « Oui Sergent! »

Et il ne l'avait jamais plus perdu de vue.

\*

\*

Après les push-ups de concert avec le cours franco, McKinnon retourna dans sa tente, où Smith en était à donner des coups de langue contre sa canette de Pepsi renversée. Il la repoussa soudainement d'un geste brusque. « Jesus! I think I cut my tongue! Hey, McKy! Is it bleeding? » McKinnon se détourna de la grimace de Smith et reprit son arme sans répondre.

Devant son peloton, le sergent jeta un coup d'œil à sa montre. Ces histoires de brochet étaient comiques, mais il commençait à se faire tard et il n'avait pas envie de s'éterniser.

– Vous allez chanter le « Ô Canada » comme des vrais Canadiens, asteure!

– Oui sergent!

Desbiens leva la main.

– Soldat Desbiens! hurla le sergent.

– Sergent! répondit Desbiens, quand vous dites qu'il faut qu'on le chante comme les Canadiens, là, vous voulez-tu dire qu'il faut le chanter bilingue? Genre switcher dans le milieu comme avant une game de la *NHL*?

Le sergent secoua la tête.

– Desbiens, vous portez-tu la sainte flanelle ou du CADPAT?

Aucune réponse. Un chevreuil. Le sergent prit une grande inspiration et serra les poings. Desbiens voulut se rattraper :

– Je sais pas c'est quoi ni l'un ni l'autre, sergent!

Le sergent s'approcha en criant plus fort :

– Avez-vous besoin que je vous dise où vous êtes, soldat Desbiens?

Il gueulait tellement que l'écho rouspéta. Desbiens devint nerveux.

– Non sergent!

Le sergent, qui le dominait d'une bonne tête, se pencha près de son visage et gueula de toutes ses forces. Son haleine puait encore la crème de champignon du souper.

– Où êtes-vous, soldat Desbiens?

– Ici sergent!

– Où ça?

– Ici sergent!

– Où ça?

– Ici sergent!

– Où ça?

Desbiens commença à douter de sa réponse. Il lui vint un éclair de lucidité.

– J'suis ici, sergent! sur le cours DP1 1408 sergent!

– Y'en a tu d'autres comme ça qui savent pas où est-ce qu'ils sont?

Le sergent paraissait définitivement sur le point d'exploser. Newman, qui nettoyait son arme à la table des fumeurs côté anglo, décida de rentrer dans sa tente. Lorsque le tonnerre éclate, même si c'est du bord franco, la foudre peut toujours frapper un ou deux badauds trop près de l'orage. On l'avait déjà vu.

Dupuis leva la main.

– Soldat Dupuis, vous savez pas où vous êtes, câlice? hurla le sergent.

– Oui sergent, c'est juste que je me demandais... Ça chante comment un brochet?

Le sergent répondit sans sourciller :

– Comme ça tire!

\*

\*

Au même moment, dans un petit étang près du *tent line*, mais si bien caché par la forêt que personne ne doutait de son existence, le brochet confortablement immobile dans les hauts fonds ne se douta pas un seul instant que, dans une dimension parallèle, quelqu'un parlait de lui. Son immobilité parfaite le rendait tout ce qu'il y a de plus inutile, et il y parvenait avec une redoutable efficacité. Il vit la grenouille passer à peine un pied au-dessus de lui, mais il ne se donna pas la peine d'un coup de queue. Rien. Le néant dans des yeux vides, reliés à un estomac indifférent qui n'avait jamais faim, jamais soif et qui n'était jamais trop plein. Seulement un estomac béant et liséré de dents, ambulante ou immobile. Tout près, un peu plus haut et hors de l'eau, un nuage de maringouins offrait un spectacle aussi inutile, cependant que dans un infatigable bourdonnement chaotique et certainement plus digne d'attention. L'un de ces maringouins – l'une d'elle, en fait, car les maringouins mâles sont à ce point inutiles qu'ils ne servent que pendant une fraction de seconde à fertiliser les femelles, c'est-à-dire que, non contents d'être inutiles, ils sont également nuisibles, c'est-à-dire utiles à leur nuisance inutile, donc totalement inutiles et hors sujet – l'une des maringouins, donc, qui s'appelait Ève, drôle de hasard, en eut marre du carrousel de ses commères. Elle se choisit un azimut au hasard et piqua dans la forêt sans boussole, de quoi rendre jaloux n'importe quel soldat sur ses recrues, pour qui la conduite d'un *leg* de cinq cents mètres dans une forêt prend des allures impossibles de mission pour forces spéciales.

Ève fonça directement vers le *tent line*. Dire qu'elle ne fit qu'à sa tête serait exagérer parce qu'elle avait plus de dard que de tête, mais justement. Il n'y eut aucune hésitation, aucune dualité. Ce fut une affirmation aussi totale que les brochets étaient inutiles, mais positive; un geste, un corps. Elle bifurqua. De la masse mobile du chaos primitif, un mouvement fut commis. C'était un essaim; ce fut Ève. Cette pureté originelle fut aussitôt sanctifiée. On la suivit. Le pareil devint semblable. Le monde apparut autant de fois que l'essaim se dissipa. Ce fut Denise, puis Gabrielle, Marie-Pierre, Céline, Sonia, Ginette, Marguerite la margarine, Roxanne, Laure, France, Olive l'olive, Élisabeth, Jane, Mary, Kitty, Lydia, Ferdine la fausse, Léa l'attentive,

Pampinée, Flammette, Philomène, Émilie, Laurette, Néiphile, Éliissa, Badebec et tant d'autres que le monde même ne suffirait pas, en conviendraient les auteurs les plus apocalyptiques, à contenir les livres qu'on en écrirait.

La mouche commençait à sortir.

\*

\*

– Êtes-vous prêts à chanter comme du monde?

– Oui sergent! (en chœur)

\*

\*

Ève alla en prophétesse. On la suivit; elles trouvèrent. Ève émergea des broussailles et reconnut avec appétit l'écœurante odeur surie des soldats. Suivie de ses centaines de consœurs, elle fonça dans leur direction, béate. Hélas, toutes ne devaient pas obtenir la félicité qu'elles espéraient. Égarées, quelques-unes furent aussitôt englouties par le trou noir que les toilettes représentent pour ces petites bêtes ivres de sang, témoins la quantité de cadavres dans les cadres de fenêtres, comme plusieurs autres finiraient grillées sur le soleil d'une ampoule à la brune, car – c'était annoncé – seules les réchappées devaient connaître la grâce. L'inflexible Ève passa outre ces dangers et atterrit humblement dans le cou de Fraser, qui lisait.

Sur son séant, la maringouin se massa méticuleusement la trompe et commença de tâter l'épiderme salé du soldat à la recherche d'un capillaire. Elle bourdonna de louanges à la première trouvaille, mais ses coups d'aile chatouillèrent Fraser, qui se gratta le cou par réflexe. Ève s'éloigna quelques secondes et revint se poser, l'intrépide, sur son bras. Fraser la vit et sans plus de cérémonie, essaya de l'écraser avec son livre, une traduction anglaise de *l'Art de la guerre* de Sun Tzu. La maringouin l'évita de justesse. Inquiète, elle ne délibéra pas en son for intérieur, car elle ne possédait rien de tel. Au contraire, prête à se sacrifier, elle faillit retourner sur Fraser qui l'attendait et qui ne la manquerait plus. Mais une découverte soudaine freina son élan. La proie passive idéale lui était pourvue; Dieu soit loué. Devant elle : une vingtaine de recrues au garde-à-vous, sur trois rangs, prisonniers des ordres de leur sergent. Voilà. Ève vrombit jusqu'au lieu sacré et se posa dans le cou de Fournier. Sa trompe le pénétra sans préavis, glissant entre deux pores de sa peau comme si, clou de sa vie, Fournier n'avait attendu que cet instant. Le sang monta. La douleur n'exista pas. Le cœur de Fournier accéléra. Ève fouilla en lui et lui, telle une bonne terre impuissante, se donna à celle qui récolte. Ce qu'il avait de plus précieux, elle pouvait le prendre : elle le prit vigoureusement. Comment décrire la suite? Pendant un instant, dans une parfaite communion, l'un et l'autre ne furent plus ni seulement l'un, ni seulement l'autre, ni un tiers. Ils engendrèrent un cœur au centre du cosmos; ils atteignirent une fusion librement totale dans le néant d'une inconscience triviale. Qui sait?

L'univers aurait pu implorer là. S'effondrer sur lui-même selon une géométrie impossible; retournement de la surface au point ; du corps au vide; du tout au rien. Jouissance.

\*

\*

–Tabarnack!

Fournier écrasa un maringouin dans son cou.

– Arrêtez de bouger! Vous êtes au garde-à-vous!

– Scusez sergent!

– J’m’en câlice de vos excuses! Pourquoi vous bougez, soldat Fournier?

– J’avais une mouche dans l’cou sergent!

– C’est mieux qu’une corde!

– Oui sergent!

Fraser, qui baragouinait assez le français pour comprendre ce qui venait de se dire, choisit de rentrer dans sa tente où brûlait un serpentin chasse-moustique.

– Senior, reprit le sergent, voulez-vous pratiquer une dernière fois entre vous avant de me chanter le « Ô Canada » comme du monde, ou vous vous sentez prêts?

Falardeau hésita. C’était tentant d’en finir une fois pour toutes, mais la menace du sergent – que l’obtention des *leave pass* dépendrait du « Ô Canada » – eut raison de son ennui. Pas de chance à prendre.

– On va pratiquer une dernière fois, sergent!

– D’accord... Senior, venez en avant.

Falardeau sortit des rangs et tapa du talon devant le sergent.

– Soldat Falardeau, demi-tour tour-nez!

Falardeau fit demi-tour. Le sergent recula de quelques pas.

– Allez, senior, pratiquez.

- Oké... Les gars...
- Senior! l’interrompit le sergent.
- Sergent!

Le sergent ramassa deux petites branches au sol.

- Voilà.
- Merci sergent!

Falardeau leva les bras à la façon des chefs d’orchestre, mais à deux baguettes. Poulin prit une grande inspiration, torse bombé, singeant un chanteur d’opéra. Royer se sentit ballonné. Il échappa un petit pet silencieux pour se détendre. Chénard se racla la gorge du plus fort qu’il put. David l’imita. Lapiere poussa la blague jusqu’à s’étouffer. Payette croisa subtilement les doigts dans son poing fermé le long des cuisses. Dupuis fit d’horribles vocalises, avec une voix caramélée. *Là là là là là là làààà...* Falardeau s’impatiente.

- Oké les gars, arrêtez de niaiser... On y va! Trois, deux, un...

Avec hésitation :

Ôôôôôôôôôôôôôôôô...

Constatant que les gars embarquaient, plus fort :

... ca...

Constatant qu’ils allaient y aller à fond :

...na!

Comprenant que ce serait n’importe quoi et qu’il valait mieux en rire que pleurer :

DAAAAAA! TER! RE! DE! NOS! AIL! YEUX! TON! FRONT! EST! SEIN!

– Totons! dit Fontaine, juste assez fort pour que ses voisins immédiats l’entendent.

DE! FLEEEEEURONS! GLO! RI! EUX!

Ici, Venne prit une voix aigüe.

CAR TON BRAAAAAS SAIT PORTER L’ÉPÉEÉ-ÉÉÉÉ-EEEEEE...

Dostie se mit à siffler, car il ne se souvenait plus des paroles.

IL SAIT PORTER *LACROIX!*

Lacroix hurla sans retenue.

TON HISTOIIIIIIIIIRE EST UNE HEP HEP HIIIIIP HOURRA! DES PLUS BRILLANTS ESSPLOITS!

Changer le x pour un s, une idée de Dupuis.

ET T’AVALEUR...

– de sperme, ajouta Fontaine.

GLORIOUS AN FREY...

50/50 avec « de foi rampée ».

PROTÉGERA WE STAND ON GUARD FORTYYYYYYYY!

Grande inspiration.

Ô CANADA NOS FOIES YÉ ZÉÉÉÉÉ NOOOUUUS TROOOOOOIIIIIIIS!

Falardeau maintint ses baguettes dressées.

Bras croisés, le sergent ruminait. Qu’est-ce qu’on pouvait faire avec ce genre clowns? Si son cours décidait de foirer comme ça un vendredi soir, c’est qu’ils le tenaient pour acquis. Il

regarda sa montre. Il n'aurait pas le choix. Si ses imbéciles ne se reprenaient pas au prochain « Ô Canada », il serait obligé de les crisser *CB* pour la fin de semaine. Il en allait de sa crédibilité et ils le cherchaient. Le sergent renifla bruyamment pour se donner ce qu'il croyait être un air assuré, réflexe débile. Mais, d'un coup, le souvenir lui revint de la petite blonde sur *Tinder* qu'il avait textée pendant la semaine et avec laquelle il était censé passer la journée du samedi à Shédiac sur la plage et la nuit à Moncton à l'hôtel. Garder les gars *CB* voulait dire rester lui aussi sur la base pour les faire payer. Et s'il devait la décevoir le lendemain, hostie, il pouvait aussi bien l'oublier pour l'été, la petite... Restait l'option de faire payer les gars le soir même, mais c'était le *rye friday* avec les gars du régiment qui y passeraient et ça, pour rien au monde...

– Vous trouvez ça drôle, vos niaiseries, Senior?

– Non sergent!

– Retournez dans les rangs.

Falardeau laissa tomber les baguettes et retourna à sa place.

Dans leurs tentes, les Anglois se demandaient ce qui s'était passé avec leur hymne national. Derrière le dos du sergent, Meyer n'hésita pas à envoyer chier le peloton franco d'un doigt. *Fuckin idiots*, qu'il pensa. *Fuckin disrespect. I hope they'll pay for this bullshit.* Il caressa stupidement la patch de pacotille qui faisait une tache rouge, blanche et ridicule sur son uniforme vert, comme un enfant tâte son bas de Noël dans le sapin clignotant. Mais le sergent n'avait pas la tête à ces enfantillages. *La p'tite ou mon autorité? La p'tite ou mon autorité? Du cul ou ben...* Il aperçut soudainement Meyer foncer droit dans une poubelle. Il eut une illumination.

– Vous faites rire de vous autres! Vous avez pas un peu d'orgueil? Vous passez pour des caves! Montrez don aux Anglais que vous chantez mieux qu'eux autres!

Il renifla. Le sergent y avait mis à la fois toute l'agressivité et le charisme maladroit dont il était capable. Il ramassa l'une des baguettes de chef au sol, dont il cassa nerveusement les extrémités.

– Vous avez voulu niaiser? C’est bon. Vous pensez que vous êtes prêts? On va voir! C’est votre dernière chance! Senior, vous êtes prêts?

– Oui Sergent!

– Chantez!

– Juste moi, sergent? demanda Falardeau.

– Non, esti, tout le monde! Donnez le compte, senior!

Falardeau compta.

– Deux, trois!

Ô...

C’en était trop pour Royer, qui se retenait depuis longtemps. Il lâcha un énorme pet sonore. L’odeur, prisonnière de ses pantalons de toile, se diffusa tranquillement. Dupuis pouffa de rire. Meyer, qui fumait, se boucha les tympans et leur tourna le dos. Il se brûla le lobe d’oreille.

... terre de nos aïeux... ton front est ceint ...

Un coup de vent répartit l’odeur de couche pleine entre les hommes immobiles.

... de fleurons...

Dès que le vent se fut calmé, la chaleur du jour qu’irradiait encore l’allée de gravier acheva de faire monter sur un courant d’air tiède ascendant le pet immonde de Royer. Dadge ne put se retenir plus longtemps :

– Câllice Royer, tu pourris de l’intérieur!

... car ton bras sait porter...

Excités par l’odeur, les maringouins survivants redoublèrent d’ardeur. Le souvenir d’Ève se raviva. Desbiens en écrasa deux d’un seul coup, qui s’étaient posés contre sa nuque.

...il sait porter LACROIX!

*What the fuck*, pensa McKinnon, qui laissa son arme sur son *camp cot* pour voir le spectacle des Francos. Smith aussi arrêta de frotter ses bottes. *They're fucking crazy, man.*

Dans les rangs, David secoua la tête vigoureusement et se pinça le nez :

– Oh man! Royer, esti qu'tes dégueulasse!

... ton histoire est une hep hep hip... hourra!

Le sergent explosa :

– Qui a dit ça?

... des plus bruyants essploits!

– Qui a dit ça? Qui a dit ça!

– They're looking for trouble, dit Fraser à son binôme, le soldat Cook.

... Et ta valeur...

Poulin rota à s'en arracher les amygdales. Dadge chiala encore :

– Hostie, on n'avait pas assez du pet à Royer?

Le sergent était au bord de la crise de nerfs :

– qui a roté?

... de foi trempée...

– comme les bobettes à Royer! (Fontaine)

– Qui a dit ça?

Brochu posa son béret par-dessus son nez pour filtrer l'odeur de fosse septique.

... protégera nos foyers et...

– Arrêtez de chanter!

Dans sa tente, Newman remit sa chemise et ses bottes, juste au cas. Il était senior du cours anglo et le sergent franco était reconnu pour être un malade. Ça chialait tellement de l'autre bord que n'importe quoi pouvait arriver. Valait mieux rester prêt... *You're paranoid*, se moqua Green, couché en bobettes sur son *camp cot*. La chanson continua.

... nos droits ...

– Arrêtez de chanter!

... protégera...

– Arrêtez de chanter! C'est de l'insubordination!

Falardeau paniquait. Se croyant responsable de la catastrophe parce qu'elle était senior pour la journée, elle osa prendre un pas hors des rangs pour se tourner vers le peloton :

– Arrêtez! Arrêtez! Le sergent a dit d'arrêter!

...nos foyers...

– Arrêtez de chanter!

– Hostie que ça pue... Gaz gaz gaz! hurla Dupuis.

– Cacanada! ajouta Lafleur

...et...

Dans la salle de bain commune à l'odeur ambiante de merde, Davis, nu sauf ses babouches, assis suant et collant sur le siège d'une toilette, absorbé par la vidéo d'une femme sodomisée contre un banc public, éjacula dans un morceau de papier cul mal plié et en reçut plein les doigts. Impuissant, il vit une maringouin se poser sur sa cuisse.

... noooooos...

Davis souffla inutilement sur l'alliée d'Ève qui le piquait, impassible. McKinnon retourna froter sa culasse.

DROOOOOIIIIIIITS!

Un silence total s'abattit sur le peloton. On aurait entendu un maringouin voler, ou un criquet criqueter, ou l'infime crissement des bottes immobiles sur le gravier. Un désert. Le sergent prit une grande inspiration, très lente.

*Fuck off*, pensa-t-il en dézipant son cartable pour distribuer les *leave pass*. Ce serait la p'tite. Il renifla. Quand on est gentleman...

**II**  
**Portelance**

\*

Zéro une cent heure.

Pas un chat. Drouin et Fontaine étaient assis sur un banc de gymnase, abrités sous un quartier de tente modulaire ouvert devant rien. Côté uniforme, l'un et l'autre étaient en règle, bien que Fontaine eût les bottes détachées. Tous deux portaient un dossard fluorescent jeté sur les épaules, aussi, obligés.

Pas un bruit. Sauf parfois l'ululement d'un hibou ou d'une chouette. Une créature. Et le ronronnement d'un moteur étouffé par la distance : une éternelle génératrice, quelque part. Et le bourdonnement des hélicoptères. Doux au loin, des marteaux piqueurs à l'atterrissage; l'héliport jouxtant le *tent line* derrière seulement une lisière d'arbres et, la nuit, les *ear plugs* des dormeurs.

Pas un mot. Drouin avait déposé son manche de pic à sa gauche. Fontaine s'y appuyait à deux mains.

C'était leur shift de *fire picket*.

\*

\*

Ç'allait être son troisième été au camp. Le bon, espérait Portelance. Le sergent-major régimentaire pouvait aller chier avec ses menaces. Nulle part était-il écrit qu'un soldat devait finir sa formation d'un coup. Et, de toute manière, ce n'était pas si mal. Un hiver pour son *QMB* de fins de semaine, un autre pour son *QS*. D'ici là, rien d'anormal. Pour son *NQ3*, trois étés s'il le finissait cette année. Mais comme le cours était fréquemment réparti sur deux étés, un retard réel de seulement un an. Rien d'inquiétant. Ce n'était pas non plus comme s'il s'en servait d'excuse pour éviter les exercices régimentaires. Au contraire, malgré ses irrégularités académiques, il cumulait cinq années de présence assidue dans les rangs. Absentéisme zéro, moins une peine d'amour. Fiabilité précieuse. Plusieurs caporaux – des chefs et des sergents, même – envoyaient une fin de semaine sur deux des notes de service pour s'absenter. Devoirs pour l'école, qu'ils prétendaient. Mais parce qu'ils avaient bonne gueule, ils étaient de la gang. Hop là! Des chums au *QM*, des tâches bonbon, des cours, des grades, des *coins*, des mentions élogieuses du commandant : Chimo! Des *buddyfuckers* aux petits soins, vraiment.

Pendant que les hypocrites se congratulaient, Portelance faisait son temps. Il pouvait admettre qu'il n'était pas le meilleur du régiment, d'accord. Il faisait tout de même sa job sans récriminations, fidèle au poste de merde qui lui échoyait immanquablement, se jurant plutôt d'y être encore demain et après-demain et après-après-demain, au plaisir des ordres.

Peu importe. C'était, pure et dure, par passion que Portelance croyait porter l'uniforme. Un vrai vaillant. Et un jour, se confortait-il dans ses élans introspectifs, ils verraient bien à leur tour, les manges-marde, quand ils frapperaient leur propre mur, qui saurait tenir jusqu'au bout.

\*

\*

– Reste quarante-cinq minutes

– Oké, ta gueule.

Drouin, qui avait presque chuchoté, protesta :

– Ça fait dix minutes j'ai rien dit!

– Plus tu comptes... Mieux que ça, écoute : plus tu parles, plus c'est long. Oké? Tu comprends c'que j'te dis?

– Scuse...

– Anyway j'ai mis le *timer* sur ma montre, on passera pas tout droit.

Au mot de montre, Drouin porta spontanément le regard vers les poignets de son binôme.

Il abandonna son air contrit :

– T'as même pas d'montre!

– Gna gnêgn m'pas mgnon! l'imita Fontaine. Est dans mes poches, qu'est-ce tu penses?

J'dors pas avec ma montre, esti!

Drouin donna de sa meilleure répartie :

– T'es pas en train de dormir!

– Ouin, mais j'dormais v'la que'ques minutes, tsé!

– J'veux la voir, j'te crois pas.

– That's what she said.

– Ah!

Drouin avait ri un peu trop, incertain. Satisfait, Fontaine, en crescendo avec la mastication de sa gomme, acheva :

– J't'écœuré. On fait-tu un autre tour?

\*

\*

Portelance était arrivé au camp vers seize cents heures un dimanche, deux jours après une chanson de groupe apparemment désastreuse. Son futur peloton était alors en train de s'en donner à cœur joie, en uniforme, position push-up. Le sergent gueulait.

– Câllice Brochu, on dirait que vous voulez qu'on recommence à chanter, à soir!

– Oui sergent! avait répondu Brochu avec une voix grelottante de chèvre, censée imiter un vibrato...

C'est alors que le sergent l'avait aperçu.

– Tout le monde debout!

Vingt-cinq têtes s'étaient retournées vers Portelance. Le sergent plissait des yeux, lunettes baissées.

– Portelance, c'est vous, ça?

– Oui Sergent!

Aussitôt :

– Tabarnack! Arrêtez tout de suite d'me faire votre câllice d'attitude de marde! Vous vous pensez où, esti? Crissez-vous au garde-à-vous! Y'est où votre uniforme?

Surpris, Portelance :

– Dans mon stock, sergent.

L'autre s'était approché sans moins gueuler.

– Arrêtez de me faire votre câllice d'attitude!

– J'fais pas d'attitude, Sergent!

– J’vous ai pas demandé votre avis! Vous êtes tout croche! Vous êtes *sloppy*! Vous faites de l’attitude! Vous êtes perdu! J’vous veux pas sur mon cours! Crissez votre camp!

– Sergent!

– Crissez votre camp, j’ai dit!

– Mais sergent!

– Sergent! Sergent! Sergent! C’est quoi votre nom? Êtes-vous dans l’armée?

– Oui Sergent! Soldat Portelance Sergent!

– C’est-tu comme ça qu’on se présente, dans l’armée?

– Sergent...

Le sergent avait presque eu un haut-le-cœur tant sa propre colère l’avait surpris :

– C’est quoi ça! Pourquoi vous soupirez? Vous partez mal en hostie soldat Portelance! J’espère que vous commencez à regretter d’être ici parce que j’ai pas fini avec vous! Les chieux comme vous ça *tough* pas une semaine sur mon cours! C’est quoi votre esti d’problème? Pis c’est quoi ça?

– Sergent! Je...

– Tabarnack, j’m’en câlice de vos p’tites misères! Répondez à ma question, c’est quoi ça?

– Sergent, je sais pas de quoi vous parlez!

– C’est parce que y’a rien qui est rien! C’est pas un garde-à-vous! C’est pas une façon de s’adresser à son supérieur! C’est pas un uniforme! C’est pas un camp de vacances icitte! Hostie qu’vous êtes tout croche! Ça chie! Pis en passant, j’parlais de ça! C’est mieux de disparaître d’ici à demain matin...

Le sergent avait pointé des zigzags ridicules découpés au clipper dans les cheveux de Portelance, au-dessus des oreilles. Il reprit son souffle pour continuer :

– J’imagine que vous en avez bien profité pendant les dernières semaines, là? Vous vous êtes ben poupouné? Votre maman vous a fait des bons p’tits lunchs? J’espère pour vous...

Il avait donné un coup de tête vers ses gars pour mieux atteindre Portelance, droit dans les yeux.

– J’vous donne deux minutes – deux minutes, c’est clair? – pour aller porter votre stock dans la tente quatre, là, vous changer en uniforme, faire un standard qui a de l’allure, pis vous présenter dans le sens du monde. Vu?

– Vu sergent!

Portelance, haletant, avait attendu le signal de départ.

– Arrêtez de vous chier dessus pis bougez, tabarnack! Vas-tu falloir que j’vous tienne par la main?

Portelance avait déguerpi. Le sergent s’était retourné devant son groupe. Brochu levait la main :

– On va tu chanter, sergent?

Portelance, lui, paniquait. Quoi était où? Ses mains tremblaient. Il renversa son premier *kit-bag* à ses pieds pour mieux voir, mais ne trouva rien. Aurait fallu de l’aide. Même le *patrol pack* ne contenait pas son béret. Et son rucksack mal attaché qui s’était défait en chemin...

– Voyons hostie!

Personne ne venait l’aider. Ça n’avançait pas. Ça n’y était pas. Le sergent gueulait. Le souffle manquait. Le temps passait. Parti pour ouvrir sa *barrack box*, c’était sa clef qui disparaissait. Sa seule clef. Portelance, couinant, s’était mis à botter partout comme pour chercher sous les pièces d’équipement garrochées de rage. Il avait besoin d’aide et personne ne venait. Évidemment, n’est-ce pas? Il cherchait, cherchait, cherchait. Et le sergent qui avait commencé à décompter.

Cinq...

Tous des *buddyfuckers*, des hypocrites, des égoïstes, des trous de cul qui ne venaient pas l'aider. Portelance ne trouvait rien et tout le monde voyait. Il cherchait et se répétait, c'est où?

Quatre...

Ne trouvait pas ou incomplet; une chemise sans *flap* ou un *name tag* sans chemise. Tout le monde le regardait. Se répétait, c'est où?

Trois!

Ses lunettes balistiques sans verres fumés et toujours pas de clef pour la *barrack box* alors que personne ne faisait rien pour lui, se répétait : c'est où?

Deux!

Ses bottes aussi, ça presse, tout le monde, voyons, se répétait :

Un!

Voyons, câlince, c'est où que sa mère a tout crissé?

\*

\*

Ils passèrent par le petit sentier boisé entre le stationnement et le *tent line*.

– C'est tu fait fort, ça, au moins?

Drouin se retourna :

– De quoi, ça?

– Ça!

Falardeau cogna son manche de pic contre celui de son binôme.

– Ben là... Drouin considéra l'outil quelques secondes. C'est sûr que oui...

– J'sais pas, moi... Attention!

Fontaine balança le manche de pic à toute force, visant Drouin à la tête. Un chicot derrière bloqua le coup. L'autre faillit tomber, par réflexe.

– Heille t'es-tu malade!

– Quoi?

– Criss, t'aurais pu me tuer!

Fontaine, dont l'obscurité ne laissait voir que les yeux, sourit juste assez pour que ça s'entende :

– T'as dit que c'était fait fort, de quoi t'as peur?

– T'es fou!

– J't'ai-tu fait mal?

– Fais-moi pus ça!

– That's what she said!

– Criss que t'es cave, sérieux...

Fontaine lui tourna le dos et sans plus de cérémonie, se mit à cogner du plus fort qu'il put contre une immense épinette.

– Arrête de faire ça, là, tu fais pas mal de bruit!

Sourd, grognant, Fontaine redoubla d'ardeur. Les coups résonnaient creux, fibreux. Une odeur de gomme se mêla à la mousse sèche. Les *MP* les auraient vus qu'ils les auraient embarqués direct.

– Arrête esti!

Fontaine lança son manche de pic dans un dernier cri de rage, à bout de souffle.

– C'est vrai que c'est pas tuable ces bâtons-là! Pour moi ça assomme un ours...

– Bon, t'as-tu fini, là?

– Attends, essaye, toi.

– Non.

– Enweye, fesse! T'as-tu peur de le casser?

Drouin fit mine de sortir du boisé :

– C'est juste que j'ai l'goût de marcher.

– T'es ben fif, esti!

– Ou ben j'suis juste pas aussi cave que toi.

Fontaine s'immobilisa, tête dressée :

– Tu m'parles pas d'même, toé!

Drouin serra son arme :

– T'es sérieux, là?

Pendant quelques secondes, l'un et l'autre évitèrent d'ajouter quoi que ce soit. Content, Fontaine alluma la lampe de poche de son cellulaire pour retrouver son manche perdu dans le sous-bois. Il le ramassa et se remit à le balancer dans le vide, comme un batte de baseball, devant Drouin qui recula d'un pas et prit un ton faux :

- C'est beau, là, on continue-tu notre tour?
- T'es ben pressé, princesse!

Drouin réfléchit aussi rapidement qu'il put :

- Y'a rien ici... Moi, si j'veux essayer mon bâton, c'est sur de quoi de vrai, pas sur un arbre.
- Ben hâte de voir ça, moi!
- Check moi ben *caller* l'ours...

Drouin cala le manche de pic entre ses cuisses et joignit les mains devant la bouche :

- Meleu meleu! Meleu meleu!

Tant qu'à traîner des bâtons pour se protéger des ours, aussi bien s'en servir. Fontaine se permit de rire :

- C'est beau, c'est beau, tu peux arrêter... On va aller voir si y sortent, tes ours, viens-t'en.

\*

\*

C'est ainsi, dès le premier abord, que Portelance le reconnut aussitôt. Tout le monde sur son cours, sans exception : une gang d'abrutis. À croire qu'il n'y avait que ça dans l'armée. D'ailleurs, à force, les idiots lui étaient devenus tellement familiers qu'il savait désormais les reconnaître dans le civil, rien qu'aux traits du visage, comme suit : des fronts trop hauts ou ridiculement trop bas. Nécessairement, puisqu'il manquait de cerveau là derrière. Des nez à la con : facile à s'imaginer. Des bouches manquées : des culs de poule pour s'être irrévérablement retenu trop longtemps de dire des choses intelligentes ou des grosses lèvres en hémorroïdes d'avoir trop forcé pour paraître cave. Et des oreilles bouchées de crasse de connard – ça ne se voyait pas immédiatement – que Portelance repérait par l'écho, comme un dauphin, à force de parler dans le vide. Pire, pour un troisième été de suite, comble du crétinisme, le roi des cons était encore plus con que ses suiveurs. Le sergent ne se rendait pas compte que ses abrutis le prenaient eux-mêmes pour un débile. De la merde sens dessus dessous : un sablier d'immondices dans lequel il aurait à patauger un été de plus, sans issue.

Unique consolation : comme les trois tentes de son cours étaient occupées au maximum, il dormait seul dans une quatrième, tranquille.

L'accueil chaleureux reçu dès son arrivée le dimanche avait donné le ton pour la suite. Refusant de reconnaître l'autorité de la commis régimentaire – qui avait pourtant assuré à Portelance que le port de l'uniforme n'était pas obligatoire à son arrivée, puisque le contrat et la paye ne commençaient officiellement que le lendemain –, le sergent lui avait collé douze pages de BG-L à recopier cinq fois pour le surlendemain, avec interdiction formelle de commencer le soir même, puisque la recrue semblait tenir aux termes du contrat. Et qu'on ne se laisse pas bernier par les expressions « frères d'armes » « fraternité » ou « camaraderie ». Quand était venu le temps d'écrire, lundi soir, personne ne lui avait offert de l'aide, mis à part un bizarre dont le monologue incompréhensible à propos de son père, ex-médecin post-traumatique et vétérinaire de la Somalie, ralentissait l'ouvrage plus qu'il n'aidait.

Le premier jour travaillé, ainsi que le reste de la semaine, avaient été catastrophiques. Ses imbéciles de costagiaires avaient apparemment *fucké up* le vendredi précédent, quand leur stupide de sergent les avait obligés de chanter *My heart will go on* (c'était du moins ce qu'avait fini par déduire Portelance, entre autres titres qu'on lui avait lancés comme ça : *Gros jambon*, *La ziguezou*, *T'aimes un badboy*, etc.). En conséquence de quoi, lundi soir, le peloton avait goûté à sa première vraie soirée canadienne : démonter les tentes, le mobilier de campagne et l'équipement pour tout remonter une allée plus loin, puis recommencer encore et encore, avec en guise d'entracte des inspections *DNBC*, *FFO* et *camstick*, une torture à vouloir tout décrier. Mardi soir, ç'avait été *combat PT*. Mercredi, avances au contact à répétition dans le terrain de baseball, pour la forme, *pepper pot* dans l'*open* et bangs bangs milice comme des champions. Jeudi soir, devoir à remettre pour dimanche matin : copies du BG-L d'exercices élémentaires sans arme, de quoi prolonger le plaisir sur trois jours, au diable les beuveries à Fredericton. Vendredi soir, pour joindre la pratique à la théorie, drill jusqu'à vingt cents heures après quoi, enfin, la fin de semaine. Mais c'était encore sans compter les journées. Parce que les instructeurs de démolition s'étaient fait demander par le sergent, s'il vous plaît, de préparer les gars au module de pontage qui s'en viendrait dans sept semaines. Alors entre les cours, fini les pauses. Fallait se faire des bras. Toute la semaine, les chefs s'étaient relayés à tour de rôle pour passer leurs dix minutes de répit à faire pomper les gars, leur faire déplacer des *beams* d'acier, faire des standards, encore du *pepper pot*, encore des push-ups, de la drill, pourquoi pas, *name it*. Dire que rien de tout ça ne se serait passé si ses supers fions pleins de marde de costagiaires voulaient rester sérieux un peu pour éviter que ça chie. Les Anglo d'en face, eux autres, se la coulaient douce.

À force de subir ces imbécilités inutiles, Portelance en était venu à se sentir des nœuds dans les bras, le dos qui tire, le cou raide, les genoux grinçants, des ecchymoses plein les tibias, de l'irritation aux avant-bras, des coups de soleil sur les oreilles – même que ça plumait –, des ongles fendus, les mains gercées, un mal à la cheville au point de boiter dès que ça recommençait, mais surtout, *surtout*, à se retrouver coincé de nouveau dans son problème de respiration.

\*

\*

Les instructeurs avaient conseillé de consacrer les *shifts de fire picket* à l'étude. Drouin :

– C'est quoi les dimensions d'un bloc de C4?

Du tac au tac, Fontaine :

– Ma graine. Tu devrais la voir exploser.

Drouin éclata de rire :

– La mienne c't'une *bangalore*.

– Les filles préfèrent plus large que trop long. La mienne c't'une *beehive* de quarante livres jacké sur son *stand off*. La fille a pas le choix. Boum! J'y viens du *Trigran* dans l'trou pis j'y défonce le cratère.

– La mienne c't'une round de 155 mm.

– De quoi tu parles? La mienne c't'un triple sept qui vient des Excalibur.

– La mienne c'est *Fat man*.

– Mes couilles c'est *Fat man* pis *Little Boy*, pis mon batte c'est *Tsar Bomba*.

– La mienne c't'un porte-avion américain.

Fontaine parut déstabilisé, mais il reprit :

– La mienne mange des porte-avions américains pour déjeuner, pis des Apaches le soir comme des crevettes cocktail.

– La mienne c't'un Kalachnikov.

– Ta gueule.

Fontaine cracha sur son bâton.

– Va chier. Câlle don l'ours, encore, voir.

\*

\*

La démolition, Portelance connaissait. Déjà quatre ans qu'il participait aux exercices régimentaires. Même s'il n'avait jamais que joué à la sentinelle à la *gate*, il avait pu se tailler une expérience contre laquelle l'ignorance des novices de son cours n'était comparable en aucune mesure. C'était une vraie honte de devoir partager la classe avec des sans-desseins qui n'avaient aucune idée de ce que c'était que du *demo cable* avant qu'on ne leur apprenne, ou encore qui n'avaient jamais entendu au loin, derrière des collines, sauter du C4. Dans leur flagrant défaut d'intelligence, ils répondaient n'importe quoi aux minitests des instructeurs qui y trouvaient d'excellentes excuses pour mieux faire payer le groupe, incluant Portelance, qui pourtant savait.

Tout engagement de Portelance conduisait irrémédiablement à la souffrance. Fallait-il qu'ils apprennent par cœur les composantes d'un circuit de mise à feu électrique? Cinq minutes plus tard, il mangeait une volée parce que le cave d'à côté ne comprenait rien. Fallait-il essayer de suivre les push-ups du peloton, dont la taille des bras était inversement proportionnelle à celle des cerveaux? Son problème de respiration l'attaquait. Alors, même s'il poussait encore, même s'il luttait contre son malaise de bonne foi, rien à faire. Les instructeurs ne lui donnaient jamais le temps de reprendre son souffle. Au contraire. On se moquait. On le mettait en avant. On l'écrasait dans sa misère. Mais Portelance persistait.

\*

\*

Drouin joignit les mains :

– Meleu meleu meleu!

Les deux hommes tendirent l'oreille. Une pleine lune procurait suffisamment de lumière pour que les peupliers derrière le ravin en bordure du *tent line* paraissent frétiller comme un banc de sardines dans la profondeur du bois noir.

– Meleu meleu, meleu meleu.

Avec le velours mat et ample d'un *call* qui aurait parcouru des kilomètres, une réponse leur parvint, une sorte de grognement caverneux, entre plainte et rugissement. Falardeau empoigna théâtralement son manche de pic comme un batte de baseball et ordonna à Drouin de *caller* de nouveau, *enweye* :

– Meleu meleu, meleu meleu, meleu meleu.

Dans la nuit, on devinait la fraîcheur vaporeuse de la pelouse ruisselant dans les allées de gravier, qui rendaient à chaque pas un son de moraine et de glaçons.

Silence.

Accaparant l'attention des deux sentinelles, le bois devint une tache aveugle hasardeuse, où la poursuite attentive de mouvements épars et mystérieux, trahis par des crépitements discontinus, faisait s'échouer l'œil sur les planes illusions du presque voir. Un craquement. Un pas, certes. Et sans doute un frottement. Toujours rien.

Puis, encore.

Le grognement, pas tant loin.

\*

\*

C'était une étrange maladie. S'il ne l'avait jamais révélée à un médecin, c'était de peur d'être expulsé de l'armée sous condition médicale. La crise commençait par une sensation désagréable aux mains, qui devenaient froides et moites, prises de légers tremblements. Une crispation musculaire remontait alors des avant-bras jusqu'aux épaules, qui devenaient lourdes, oppressantes. Pour ne pas perdre le souffle, Portelance devait contrebalancer par une posture forcée vers l'arrière, dans un mouvement inconfortable qui lui écrasait verticalement la trachée, au point de gêner la déglutition. Il fallait aussitôt lutter contre la panique envahissante, rentrer le menton et étirer le cou pour avaler une salive sèche et âcre qui s'accumulait au fond de sa gorge et entravait sa respiration, puis prendre de grandes inspirations entrecoupées de coups de glotte pour faire descendre la masse pâteuse et asphyxiante. Alors, au repos seulement, il parvenait à calmer la raideur musculaire et reprendre un souffle. Lorsque l'exercice qui provoquait la crise se prolongeait, les symptômes évoluaient jusqu'à une paralysie partielle de la poitrine accompagnée de douleur aigüe aux muscles intercostaux. Comprimés, ses poumons tiraient et rejetaient alors à grand-peine des bouffées lourdes, profondes et sifflantes au niveau du larynx, là où la salive sèche s'agglutinait en une glaire solide qui risquait spontanément d'obstruer ses bronches. Des nausées l'assaillaient. Sa transpiration aux aisselles s'aggravait. Il était pris d'étourdissement. Son rythme cardiaque augmentait, faute d'oxygène, car, coincé, son cœur, centre névralgique d'une douleur qui finissait par s'étendre jusqu'au ventre, manquait de place pour se dilater à sa pleine capacité. Plutôt que de contrebalancer, son diaphragme se contractait spasmodiquement. Cette pression remontait prestement à la tête, gonflait ses ganglions, occluait ses sinus qui à la longue développaient une irritation permanente – ce qui accélérât l'évolution des crises – et finissait par stimuler en comorbidité la sécrétion de larmes que la rage ne suffisait pas à contenir, mais qui ne lui faisaient pas honte tant la détresse était atroce. Son champ de vision se rétrécissait. Ce plateau atteint, la souffrance indéfinissable de Portelance pouvait durer longtemps. Il fallait alors contrôler le mieux possible la panique et demeurer aux aguets, car l'évanouissement devenait imminent. Une chute pouvait potentiellement le blesser ou, pire, révéler sa condition. Jusqu'à présent, heureusement, les exercices s'étaient presque toujours terminés avant d'arriver à d'irréversibles complications

tragiques. Mais quelquefois, aussi, son propre corps, dans un dernier soubresaut immunitaire, s'affaissait. Cet abandon ne se faisait pas sans douleur. Une sorte de tintement, entre la cloche et l'acouphène, lui saturait la tête. Simultanément, il ressentait l'étrange impression que le cartilage de ses articulations se dilatait, révélant par ailleurs une inquiétante et certaine prédisposition à l'arthrite. C'est à ce moment que Portelance se mettait à tousser. Chaque quinte de toux dégageait son corps de toute pression, de toute tension. Sa respiration devenait plus saccadée, mais plus libre. Les larmes coulaient encore, mais il recommençait de voir. La douleur à la poitrine disparaissait. Celle aux muscles demeurait – pouvait même durer plusieurs jours, avec parfois de violentes répliques le lendemain matin, une crispation profonde et saturée comme un bruit rose –, mais elle ne gênait plus ses mouvements. C'était fini.

Après la toux libératrice, cependant, impossible de continuer. La crise et cette dernière défense physiologique consumaient ses dernières forces. Il devait s'asseoir, ou ne parvenait à avancer qu'à très petits pas, mais ne pouvait définitivement plus suivre. On l'accusait alors d'être le pire des lâches, un paresseux, un faible, un *faker* en manque d'attention, un *gamer* qui n'avait jamais forcé de sa vie, mais même les insultes les mieux personnalisées ne l'atteignaient pas. Toujours secoué, Portelance était heureux seulement d'avoir combattu, vaincu et survécu, une fois de plus.

\*

\*

Fontaine attachait ses bottes. Drouin combla le silence :

– Yo, tu savais-tu qu’y avait des cimetières sur la base, toi?

Fontaine se releva d’un coup.

– Hein, comment ça? Où ça?

– Dans les secteurs. Y’en a un juste passé la *gate*. Tu l’as pas vu quand on est sortis pour le *range* de démolition, vendredi? On est passés devant. En tout y’en a trois ou quatre, j’pense.

Fontaine regarda vers le sud, vers les secteurs. Il frissonna en croyant entendre un hibou.

– Non, j’ai pas vu. Y’a des pierres tombales pis toute? C’est-tu vieux? C’est-tu des cimetières amérindiens?

Drouin prit un ton moqueur, moins amusé que surpris de son soudain ascendant.

– Non, c’est que quand y’ont décidé de construire la base, y’ont exproprié des villages au complet, pis y’ont tout démoli, les maisons, les églises, sauf les cimetières.

– Ta gueule.

L’émotion sincère de Fontaine acheva de contaminer Drouin, qui frissonna :

– J’té jure.

– Voyons don, c’est don ben *freak*. C’était quand, ça?

Il hésita. À vrai dire, il n’avait aucune idée, mais la possibilité d’une coïncidence significative était si forte que sa supposition aléatoire lui parut fondée. À leurs pieds, un grillon se tut. Drouin chuchota :

– En pleine guerre froide, me semble...

\*

\*

Semaine six, quand même, pas trop tôt. Mais ce lundi-là, comme prévu, la vie avait repris son rythme normal. Le fameux mur tant attendu avait été franchi. *Dismiss* à dix-huit cents heures, pas de payage, pas de devoirs. Retour, donc, à la réalité. Enfin. Et bien que le peloton ait la *duty de fire picket* pour la semaine, heureux hasard, le tour de Portelance ne venait pas avant vendredi.

Retour à la réalité. C'est-à-dire, d'abord, pour Brochu, qui s'était mis torse nu pour mieux avoir l'air d'un solifuge géant, rallier quelques crinqués pour se relancer sur des variations plus ou moins difficiles du push-up. Push-ups à une main. Push-ups à six doigts. Push-ups en cercle, les pieds sur les épaules. Push-ups en sandwichs, l'un sur l'autre, à deux, à trois d'épais, à quatre épais. Push-ups en chandelle. Push-ups sur des ballons. Push-ups l'un contre l'autre, paumes à paumes, bottes contre bottes, l'un sur le dos, l'autre sur le ventre. Push-ups de la même manière, mais en cercle, mains *staggered* d'un gars à l'autre. Push-ups sur *Sally up*. Push-ups en jouant au bras de fer. Push-ups en fumant une cigarette. Push-ups en bobettes. Push-ups sur les jointures, dans la gravelle, en sautant. Push-ups en faisant des cris d'actrice porno. Push-ups dans la douche pour faire capoter les Anglais. Push-ups surprise par-dessus les Anglais endormis insouciantes sur leur *camp cot*, toujours avec des cris d'actrice porno. Push-ups spontanés à n'importe quel moment de la soirée, en gueulant le plus fort possible, jusqu'à ce qu'un à un se joignent les crinqués du peloton et McKinnon, en chœur, sous le regard méprisant de Portelance, qui avait trouvé ça franchement déplaisant ces décomptes hurlés à tout bout de champ, qui s'était dit qu'il fallait être franchement imbécile pour gaspiller comme ça son énergie un soir de repos, qui avait soupçonné que ça devait être écrit quelque part dans les BG-L que c'était une mauvaise idée et de qui, avec beaucoup de mauvaise foi, on pourrait presque dire qu'il avait raison étant donné que l'économie des moyens est effectivement un principe de guerre, mais qui n'aurait jamais pu comprendre que ça n'avait rien à voir.

Retour à la réalité.

Pour Petit, torcher son douze de fond en comble à grande eau et savon de vaisselle dans le lavabo de la salle de lavage après une demi-heure à tremper dans le CLP.

Pour Desbiens, trois heures de namours au téléphone avec son urbaine qui se scandalisait de ce que des femmes soient admises dans les métiers de combat.

Pour Dostie, masturbation, masturbation, masturbation au gym pour que ça passe comme dans du beurre, p'tite passe d'après douche, dernière d'avant dodo, branlette bonne nuit, *black out*.

Pour Falardeau, cirage de bottes et CCR. Nettoyage d'arme et Hendrix. Lessive Clapton. Enfin, *Shine on you crazy diamond part six à neuf* pour fermer les yeux, et voir les guitares néons de Pink Floyd, oranges, bleues et vertes, détonner sur le fond doublement abyssal et poreux de ses paupières clauses et de l'ombre vertigineuse suspendue sous chaque note; une façon de mixer. Douze minutes de bonheur, juste assez pour oublier les hélicoptères qui décollaient l'autre bord et se convaincre, au diable l'anachronisme, que les gars au Vietnam faisaient la même chose, avant de s'endormir sur le synthé.

Pour Dupuis, allez, deux petites lignes de poudre, pour une fois, et se lancer dans un ménage de *barrack box*.

Pour Fournier, senior de peloton ce soir-là, passer d'une tente à l'autre pour expliquer son nouveau standard censé simplifier les prochaines inspections – serviettes côté plié vers l'entrée de la tente, petite sous la grosse, côtés bords alignés – mais qui ne faisaient que confondre les seniors de section qui lui renvoyaient des émissaires pour le convaincre que leur standard déjà prêt et fait – fuck, on n'est quand même pas pour réinventer la roue : serviettes côté plié sens horaire, grosse à droite, petite à gauche – était meilleur et qu'il valait mieux les imiter que se conformer aux nouvelles idées de Fournier, d'ailleurs absurdes. Éternel débat des standards.

Pour Girard, moins froter sa C7 que manger des jujubes en jasant d'une obscure émission d'enquête américaine mal doublée où il était question d'un lien entre Prypiat, la guerre froide, la lycanthropie et une prophétie hunnique ridicule, mais quand même, ça faisait peur.

Pour Lacroix, déchiré : écouter, analyser, décortiquer et jalouser la petite Girard sans comprendre pourquoi elle était aussi à l'aise avec les chums alors que lui sentait constamment le besoin de se prouver.

Pour Bourgoïn, répondre mécaniquement à Girard, concentrée sur ses katas de bō, exécutés avec *la pôle* dont elle avait la garde.

Pour Pouliot, sans cesse interrompre Girard et sa légende pour faire l'étalage de ses connaissances de Prypiat glanées en temps réel sur internet.

Pour Fontaine, réunion de *fire picket*, puis presque bien cirer ses bottes, presque bien laver sa C7, presque bien aligner son standard et pas mal croire aux histoires de Girard.

Pour Drouin, réunion de *fire picket*, puis envoyer des vidéos sur *Snapchat* à son frère, *MP* introverti fraîchement *posté* et malheureux à Wainwright, qui s'intéressait plus à la légende de Girard dans l'arrière-plan sonore qu'aux trop familières images obscures de fond de tente modulaire.

Pour Portelance, *gamer*.

\*

\*

Ces cimetières abandonnés forçaient à reconsidérer le hurlement sauvage. Les histoires que Girard avait racontées en soirée leur donnaient raison. Aussi, l'idée de surprendre la bête mystérieuse en patrouillant dans le fossé, camouflés, fut abandonnée sur-le-champ. On renfila les vestes fluorescentes, on alluma les lampes de poche et on patrouilla le quadrilatère sans trop toucher aux lisières de bois. Mais pour satisfaire la curiosité, quand même, aux deux minutes top chrono calculées par Fontaine, Drouin répéta son manège et *calla* l'ours – ou autre chose – à coups de meleus meleus.

Le temps passa. Ni ours, ni loup-garou soviétique, ni revenants huns ne se manifestèrent.

On allait s'asseoir pour manger des oranges dans la tente commune qui servait de cafétéria lorsqu'à zéro une cent quarante heures, surgit de nouveau, diffus, lointain, le lugubre glapissement.

Cette fois, imitant Fontaine, bâton dressé à deux mains, prêt à frapper, c'est Drouin qui prit les devants.

\*

\*

Pendant ce temps, si l'on écoutait avec précaution, on aurait entendu qu'il y avait effectivement quelqu'un dans les bois. Rien à voir avec les monstres. C'était la petite nyctale, pleurant dans ses plumes pour éviter toute attention malvenue : l'ours noir, son ami, était parti. L'ours est un bon ami qui parfois s'en va. L'hiver, par exemple. Mais c'est trop à comprendre pour la petite nyctale, qui a de grands yeux, peu d'entendement et une plainte très douce, répétitive comme un sanglot, aiguë et bleue.

Au mois de juillet, pourtant, l'ours n'hiberne pas. C'est un grand marcheur. Il part là-bas et revient. Il ratisse un territoire large en allées et venues moins concentriques que celles d'un hibou nain chassant aux alentours de son nid. Il mange. Ça ne manque jamais. Parfois trouve des carcasses un peu plus nourrissantes que les bourgeons et les baies qu'il avale à longueur de journée. Ne chasse à peu près pas. S'inquiète seulement pour la nyctale s'il ne croise ni la souris, ni le mulot, dont elle dépend. Au demeurant, il ne s'embête pas de ces pelotes nerveuses et de taille négligeable. L'ours est curieux sans jouer. C'est un forestier espiègle et calme, étranger aux obsessions et aux paresse félines. Il renifle, déplace d'un coup de patte, mange, savoure. Se trouve content seulement d'observer sans comprendre. Qui chante là-haut, autour, qui vole? Qui passe là? À qui ces traces de pas, ces crottes? Lorsqu'il ne mange pas, il peut attendre longtemps, caché, pour déjouer l'écureuil, tiens, ou partir en campagnes, pister l'orignal qu'il débusque souvent et ne surprend que selon son humeur, et lors desquelles l'opportunité seulement scelle le sort du petit. Pour le reste, l'ours est un contemplatif qui fuit les moteurs, mais gronde le coyote, le lynx, le renard, le vison, la martre, le pékan, le raton laveur, le porc-épic par précaution, et qui, en Acadie, n'a plus à s'inquiéter du cougar, du loup ou du carcajou. Solitaire, il ne s'adonne qu'avec les oiseaux, dont il se fascine du chant ou desquels il chérit la robe, et dont il se prend parfois à jalouser le vol.

Pourtant la petite nyctale criait plus qu'à l'habitude, ce soir-là, ses grands yeux *NVG* inquiets fixés vers le *tent line* visible de loin, avec ses allées éclairées par des globes posés nus sur des câbles tendus entre les tentes et montés sur pieux; des guirlandes trop épaisses, trop

crues, piégées. Immobile, elle voyait qui venait, qui écoutait et ce qu'ils entendaient. Pour le moment, les deux soldats avançaient toujours doucement, sans se douter de quoi que ce soit, mais la suite l'inquiétait. C'est bien connu, la nyctale ne possède pas plus de sens que nous et, bien que certains lui soient plus développés, la somme s'équivaut. Seulement, autant ils nous servent de fondements à l'intelligence, autant ils lui servent d'augures. Ainsi en est-il de tous les hiboux, qui regardent le présent toujours étonnés des prophéties qui leur sautent au visage ou blasés du pareil qui attend. Y a-t-il meilleure intelligence, perché dans les rameaux touffus des sapins, pour chasser, de nuit, les souris sous le sous-bois? Mais quelquefois ces sens vont trop loin, interfèrent avec les mystères humains – jusqu'où percerions-nous l'avenir si cette faculté nous était donnée? – et révèlent à la nyctale des drames qui ne la concernent pas ou de loin seulement, par ricochet, comme là, qui touchaient l'ours. L'ours, justement, qui était parti.

Parce qu'il est comme ça, l'ours. Il se sent une affection particulière pour les Bruno, Patrick, Benoît et autres noms pleins de b ou de p et de e et de r, sauf Robert. Et justement Drouin s'appelait Bruno. Bruno Drouin. Aussi l'ours l'avait-il toujours tenu à l'œil. Pas de quoi intervenir, au contraire, valait mieux éviter de malencontreuses rencontres. Un peu seulement comme sans oser se l'avouer, on laisse traîner un peu trop longtemps son regard dans la section sport des journaux en espérant saisir au vol si l'athlète local a gagné, hier, alors qu'on s'en torche des Olympiques. L'ours, pour qui l'ensemble de ses sens se consacrent presque uniquement à la contemplation immédiate, assume au contraire sans hésiter ce qu'il préfère et ce dont il a envie, sans l'afficher. Dès son arrivée au camp, il s'était donc intéressé à Bruno Drouin de loin, par le chant des passereaux – qui, ne sachant pas inventer, radotent à propos de n'importe quoi mais toujours de ce qu'ils voient – et sans espérer grand-chose de lui, il espérait.

\*

\*

Le bruit de bête se fit entendre de nouveau. Ça devint régulier. Plus franc. Évident : Drouin et Fontaine s'étaient fait des peurs stupides.

Ça venait des tentes.

\*

\*

La petite nyctale ne comprenait pas. Pourquoi l'ours était-il parti si loin alors qu'il aurait dû être ici, pour voir? Peut-être justement pour ne pas. Bruno, l'ours l'avait connu assez pour savoir que ça achevait. Dans la vie on fait ses choix, doivent-ils être le fruit de l'ignorance. La sarcelle a beau dire Jack Jack Jack, le renard Dominique, la souris Antoine, le polatouche Simon et la couleuvre Geneviève, toutes ces bêtes sont rendus trop timides, se cachent et n'osent plus se révéler aux humains qui leur ressemblent et qui auraient beaucoup à apprendre d'eux. L'animal, pourtant, nous attire. Alors on ne sait pas, on hésite, et on finit par choisir d'imiter ce qu'on connaît : japper ou miauler. Ainsi soit-il. Drouin voulait japper. Drouin battait de la queue. Drouin commençait à aimer les caresses pendant qu'il rongait son os. Ronronnerait-il bientôt? L'ours déteste les chiens autant que les chats. Aussi bien partir.

Il serait faux de penser que les liens imaginaires qui nous unissent à certains animaux sont inaltérables. Ils sont, rien de plus. Faut vouloir. Pour ça qu'on les oublie sans peine. Pour ça qu'on ne verra jamais non plus une bête s'apitoyer sur nous. Faut arrêter de se prendre pour le centre du monde. Les grenouilles crient Julie toute la nuit parce qu'elles ne savent dire rien d'autre, on appelle ça de l'évolution convergente, désolé Julie. C'est comme ça parce que c'est comme ça, pas besoin de chercher plus loin. C'est nous qui sommes naïfs d'imaginer seulement la possibilité de partager une relation avec une bête, fut-elle dressée comme un cheval ou dégénérée comme un shih tzu. Les animaux ne donnent rien. C'est comme la viande. Faut prendre. L'intérêt de l'ours pour certains hommes est une exception qui s'explique par la finalité contemplative de son regard. Prenez la petite nyctale. Elle n'a aucune idée d'être attachée à Alisson, la pauvre. Si l'on pouvait analyser quelque chose d'analogue à des sentiments dans cette boule de plumes, on trouverait difficilement plus que de l'appétit, de la terreur, de la surprise, de l'ennui et de l'amour pour son ami l'ours, allez savoir pourquoi. À Alisson d'y donner un sens. Les bêtes ont d'autres chats à fouetter. Manger, par exemple. Ou attendre, comme l'ours : tête levée vers le Cygne, l'Aigle, la Petite et la Grande Ourse, mais ne voyant que des lumières qu'il méprenait pour des lucioles, il jouissait seulement de ce qu'elle fut vide.

Pour la souris, c'était différent. Sous la nyctale, elle sortit de son terrier, piquée par la faim. Elle avança prudemment, guidée par ses vibrisses pour ne pas, dans sa hâte, renverser de brindilles et trahir sa présence. La nyctale n'entendit rien. Ses oreilles ne valent rien comparées à celle de la souris. Mais elle savait que le rongeur s'en venait; elle l'avait prévu. La petite chouette oublia l'ours autant que Drouin, et pénétra de son regard la touffeur de la forêt. Suffit alors d'un coup de queue d'excitation mal contenue de la part de la souris, quand elle mordit dans une merise tombée au sol, pour confirmer à la nyctale sa prophétie. Elle quitta sa branche d'un battement d'ailes imperceptible pour se laisser choir sur le rongeur qui en moins de deux se trouva pris et soulevé de terre par de puissantes serres et vola, vola, sans effort et sans résistance, vola comme jamais une souris n'avait rêvé, tout au plus avec un grain de regret pour le fruit laissé au sol, avant qu'un bec acéré ne lui rompe le cou.

\*

\*

Les deux sentinelles éteignirent leurs lampes de poche. Si la plainte venait des tentes, rien à craindre, au contraire : ils devaient trouver sans se faire prendre, bien voir de quoi il s'agissait, et tout raconter le lendemain matin. Ça ne manquerait pas de faire une bonne histoire. Même qu'un bruit comme ça, avait suggéré Fontaine, sûr qu'il y avait quelque chose de sexuel là-dessous. Et de *weird*. On reprit la marche.

Portelance, lui, trempa une branche d'arbre sèche dans un bidon d'huile abandonné et l'alluma pour s'éclairer. Bien qu'il ait ajusté la luminosité au maximum, il faisait si sombre et il y avait tant de brouillard qu'il ne voyait presque rien par l'exigüité de son écran. Il reconnaissait cependant l'ambiance « donjon » caractéristique, annonçant qu'il approchait du but, ainsi que ses papillons au ventre. D'ailleurs aux dernières nouvelles de son commandant, il ne lui restait plus que quelques heures pour retrouver et ramener l'armageddium – l'élément radioactif ultra-rare caché dans ce bunker soviétique à l'esthétique mi-futuriste, mi-guerre froide – avant que le dôme électrique qui protégeait sa ville natale des radiations post-apocalyptiques ne se dissipe, faute de combustible. Sans l'ombre d'un doute, il accomplirait sa mission ce soir.

Il progressait dans une structure de béton surnaturelle et inquiétante, parsemée de monstres, de pièges et de lugubres témoins d'une activité humaine longtemps disparue. C'était d'un réalisme extraordinaire. Le super-bunker était un fractal de réseaux de galeries, comme un immense poumon enfoui; une mégapole militaire souterraine. L'ensemble s'interconnectait autour d'un gigantesque tunnel central qui le reliait à la surface, mais on pouvait voyager d'un groupement de chambres à un autre à l'aide d'ascenseurs et de trains supersoniques, car la fourmilière titanesque s'étendait horizontalement et verticalement sur plusieurs centaines de kilomètres. Au plus profond, on approchait à ce point du noyau terrestre qu'une chaleur insupportable faisait se sublimer la moindre particule d'eau. D'où l'épaisse vapeur autour de Portelance, affublé d'une combinaison qui ralentissait considérablement ses mouvements, mais sans laquelle la pression et la chaleur lui faisaient perdre la moitié de ses points de vie par minute, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Malgré la chaleur, le vrai problème de cet environnement, c'était les ennemis. Protégée par la profondeur de sa cachette, une garnison de soldats soviétiques avait survécu à la guerre nucléaire intergalactique de la surface et s'était entretenue en autarcie pendant des millénaires, véritable colonie dans un environnement nouveau, jusqu'à ce que la sélection naturelle fasse son travail et que les humains évoluent en une espèce de sasquatch galeux qui rappelaient Brochu, mais en plus gros, plus fort, plus laid. Ce n'était là qu'un début. Portelance avait lu sur un forum que plus profond, ces soldats s'étaient reproduits avec quelques mutants de la surface qui étaient parvenus à y descendre – des surhommes développés par des scientifiques du KGB, de surcroît modifiés par les radiations – pour donner une race de monstres doublement puissante et effrayante. Enfin, encore plus au fond, là où la structure flottait sur un magma ferreux, les extraterrestres eux-mêmes étaient descendus, attirés par l'armageddium, et s'étaient reproduits à leur tour avec les mutants hybrides pour donner naissance, stimulés par le puissant élément aux pouvoirs mystérieux, aux SMAM, *soviet mutant alien men*, qui s'étaient entretenus, selon la saga, jusqu'à ce que ne subsiste que les trois derniers individus les plus puissants. Depuis, le triumvirat monstrueux vivait en paix et consacrait son existence à l'adoration de l'armageddium, à sa protection, et à l'entretien d'une atmosphère de film d'horreur qui faisait frissonner Portelance dans la flanelle de son *sleeping bag*, mouillée.

Drouin abandonna les meleys meleys. C'était ridicule, il ne fallait pas se révéler. Et comme il ne restait plus que dix minutes à leur shift, ils n'avaient plus le temps d'attendre le bruit. Ils inspectèrent l'une après l'autre chacune des tentes des Anglais. Tout le monde dormait. Ils firent le tour des toilettes, rien. Plus raison de douter. Le fucké était sur leur cours.

Traversant un portail, Portelance eut l'impression de pénétrer dans une cathédrale. La voix de son commandant, qui suivait sa progression en temps réel grâce à une caméra intégrée à la lunette de son arme, gricha dans son casque d'écoute. *Those pillars aren't what you think. Thousand years old bacteria which originally lived in the earth's crust from calcium, water and heat, developed dramatically from their contact with armageddium. This empty room was built to conceal intergalactic missiles, thus its gigantic proportions since then invested by mutant*

*bacterial trees. Intelligence reports suspect a mutant bacterial and or extraterrestrial wildlife could also have adapted itself to this new environment. Be very careful, soldier, as seismic evidence tends to prove that those creatures could... warheads... hidden... to annihilate... terrible...* La transmission fit défaut. Portelance entendit un cri étrange, une sorte de glapissement, un rire. Il prit son souffle, changea sa torche, qu'il portait de la gauche, et son pistolet, qu'il portait de la droite, pour son fusil d'assaut plasmatique, qui nécessitait deux mains, mais qui avait beaucoup plus de puissance de feu. Il alluma la lampe au bout du canon, qui offrait une visibilité beaucoup plus restreinte que la torche, chargea son arme et croqua l'un de ses trois derniers comprimés gris, qui remonta sa barre de vie à cent pour cent. *Save*. Enfin, Portelance relâcha son souffle, reprit une plus grande inspiration qu'il retint par réflexe, et s'engagea entre les troncs.

– Encore, écoute!

– Ben non!

– Hostie!

– Been noooooon!

– Hostie c'est sûr c'est lui!

– Been noooooon!

Drouin fit signe de se taire à Fontaine, qui fixait d'un œil vide, haletant comme un chacal, l'endroit où dormait Portelance. Ils trottèrent sans bruit jusqu'au *flap* avant de la tente, que Fontaine écarta avec l'extrémité de son manche de pic. Sans encore oser rentrer, presque à voix haute :

– Wow, check ça, mon chum. Notre nouveau champion. Quasiment deux heures du matin... Incroyable... Que c'est qu'tu penses de ça, toi, Drouin?

Drouin tremblait d'excitation et de contrariété :

– Beau spectacle.

Portelance, lui, n'entendait rien passé ses immenses écouteurs et ne voyait rien, aveuglé par son écran rétroéclairé pourtant presque noir. Il entendait la respiration saccadée de son avatar et le craquement de ses pas contre le sol couvert de branches. Les battements fébriles d'une musique d'ambiance tribale s'ajoutèrent au suspense. Il y eut un flash. Son écran devint flou. L'image s'ébranla. Un grondement sourd, comme un tremblement de terre, le fit sursauter. Des branches tombèrent du ciel. Portelance se réfugia dans le creux d'un arbre, mais reçut un immense cône sur l'épaule, au prix de dommages importants. Il pointa son arme au ciel et tira quelques coups au hasard. Un cri sifflant comme une toux d'asthmatique se fit entendre. Il avait atteint quelque chose.

Fontaine :

– Tu y vas-tu?

– On y va ensemble.

– Non, toi tu y vas, moi je guette.

– Ben non, vas-y, toi, moi j'vais guetter.

– T'as peur?

– Non. Tant qu'à ça, toi, t'as-tu peur?

– C'est pas toi qui disais que tu voulais essayer ton bâton sur de quoi de vrai? En plus y'est tout seul dans sa tente!

– T'es-tu malade!

– C'est toi qui l'a dit!

– J'parlais d'un ours!

– Heille, c'est qui qui a traîné ton rucksack l'autre jour vu que t'étais pas assez en forme pour suivre le peloton?

– C'est quoi le rapport?

– C'est qui qui t'a donné son eau l'autre jour pendant le *PT*, parce que t'étais sur le bord de t'évanouir?

– C'est pas d'ma faute si j'ai pas un bon cardio.

– C’est qui l’autre fois qui te l’a dit que les gars avaient caché le reste de gâteau dans tes bottes, hein, « Crème-Drouin »?

– Y’a fallu que je les nettoie tout seul pareil!

– C’était quand même mieux que tu nettoies la veille que quinze minutes avant l’inspection... Ah oui, pis c’est qui qui a dit à Desbiens de fermer sa p’tite gueule de merde quand y’a dit dans douche qu’il avait plein de Crème-Drouin en-dessous du prépuce, hein?

– Y’a dit ça le p’tit criss?

– Ben quen!

– J’vas l’battre.

– Laisse faire. Pus personne t’appelle de même *anyway*.

– Non.

– Sauf Portelance...

Une bête immense se laissa glisser le long d’un tronc d’arbre et atterrit devant Portelance, secouant le monde dans un nuage de poussière. C’était une sorte d’ours géant affublé de cornes de bouc et dont le museau se terminait par des tentacules hérissés de crochets. Ses deux yeux minuscules ne semblaient rien distinguer que le mouvement, imprécis. Il avançait à l’odeur, comme un chevreuil, hochant la tête au rythme de la dilatation de ses narines. Prudent, Portelance s’enfonça davantage dans le creux de son arbre pour viser sans se trahir. Contenant mal sa nervosité, il contracta ses muscles avant d’expirer son air, la gorge serrée, produisant un bruit étrange qui ressemblait d’abord à celui d’un gars à l’ouvrage sur une toilette, pour se muer ensuite en cri de rage contenu, percé d’air, pouffant, que ses écouteurs empêchaient d’entendre.

Le *call* de Portelance devant lui électrisa Drouin, dégoûté. Le petit écœurant. Le petit faible. Petite mauviette. Petit lâche. Maudit *fuck all*. Paresseux. *Buddyfucker*. Dégueulasse. Gros raté. Gros loser. Grosse merde. Sac à smegma. Saleté. Vermine.

Il épaula son arme. Anticipa la réaction. Confirma qu’il le fallait. Allez. Click gauche. *Headshot*. Le jet de plasma atteignit l’ours à l’œil. Il rugit. Portelance reprit une grande inspiration et recula plus profondément dans sa cachette, jusqu’à ce qu’il sente une griffe dure et froide lui cogner l’épaule.

C'était *live*.

Il faillit crier. Il se retourna sans réussir à quitter l'écran des yeux, où l'ours enragé lançait ses tentacules. Coupé du monde par ses écouteurs, il n'eut pas le réflexe de dire un mot. Reconnaisant seulement une masse sombre qui le dominait dans les ténèbres réelles de sa tente, Portelance se mit à couiner en cherchant la touche pause sur le clavier de son ordinateur, front penché, mains tremblantes, sentant monter son étrange maladie.

Drouin posa durement l'extrémité de son manche de pic contre le clavier, à un pouce du visage de Portelance. Celui-ci répliqua en empoignant le bâton et toujours sans oser crier – ou sans pouvoir – chuchota *Décâllice! Décâllice!* Drouin le lui arracha des mains et le souleva, prêt à frapper. Portelance saisit seulement la base de son ordinateur et supplia *Non! Non!* L'autre le considéra un quart de seconde. Portelance était d'une laideur. Traits de crapaud, boutons ou verrues ou grains de beauté boursouflés et poilus dans le cou, cheveux noirs gras, nez épaté, yeux jaunes rougis par la fatigue, menton fendu, peau cireuse, moue humide, dégueulasse. Il frappa.

L'écran s'enfonça sans arracher. Un gigantesque tentacule clignota quelques secondes sur la surface irisée aux couleurs des cristaux liquides et constellée de fractures, avant qu'elle ne s'éteigne. On frappa encore. Portelance voulut se lever, réagir, que ça s'arrête, mais empêtré dans son sac de couchage, il ne fit que déchirer sa flanelle usée et renverser son ordinateur sur la dalle de béton. Il commença de crier, les poings serrés, inoffensif, écrasé.

– J't'haïs! J't'haïs!

Drouin ne se fit pas prier :

– Nous autres aussi on t'haït. J'content qu'ça soit réciproque. Pis tu iras te faire consoler par le sergent pour ton ordi, rien qu'pour voir. Si tu traînes ça icitte, c'est que ça doit se réparer avec du *gun tape*.

Il sortit et fut presque surpris que l'autre ne profitât pas de ce qu'il avait le dos tourné pour lui sauter dessus avec sa baïonnette et lui trancher la gorge. Puis il y repensa. Bien sûr que ça n'allait pas dégénérer, c'était seulement Portelance. D'ailleurs on l'entendait pleurnicher derrière, hyperventilant, misérable, vulnérable. Une honte. Fontaine l'accueillit avec une tape dans le dos.

– Je pensais pas qu'tu serais *game*, man.

– T'aurais dû le voir pleurer.

– En tout cas tu l'as pogné, ton ours.

– C'est moi, l'ours...

Une chouette ou un hibou – un petit ululement – se fit entendre au loin. Drouin gueula de toutes ses forces vers le sud. Elle se tut.

– Wo wo wo, calme-toi, r'viens-en, esti de fucké. Tu vas réveiller tout le monde.

– Tout le monde a des bouchons.

– Quand même. Anyway viens-t'en, c'est notre heure.

Le cœur léger, Drouin énervé alla réveiller seul leur relève endormie. Enfin, il retourna ruminer sur son *camp cot*. Fontaine était déjà évanoui.

### **III**

**Caporal-chef Orsini**

\*

Cette fois, pas le choix, on ne s'en sauverait pas, faudrait se la jouer armée canadienne. *Out le French* : tout le monde ici sauf eux était *hard anglos*, *so if you don't understand the orders ask your buddy and know you should learn English cuz we're NATO, for christ's sake. You think we went tabarnack in Afghanistan?* Ce genre de résolution miracle n'avait jamais marché en deux cent cinquante ans et ça n'allait pas plus marcher ce jour-là, malgré l'espoir du sergent Graham. *Master corporal Orsini will now explain the plan for today.*

Les deux pelotons chacun sur trois rangs, position repos repos, se doutaient de ce qui les attendait. Ils avaient complété le module d'explosifs la semaine précédente. Ils achevaient maintenant celui de *force protection*, passé à remplir des poches de sable et des gabions, les *hesco bastions*. On était vendredi. Ce serait aujourd'hui l'examen final : un dernier coup à se faire chier avant la semaine de *breaching* explosif. Orsini commença :

– Oké les Anglos si vous comprenez pas vous demanderez à votre senior, esti. C'est pas vrai les Francos que vous allez vous faire niaiser de même.

– Master-corporal?

– Yeah yeah, on leur expliquera en anglais après. English will follow! Oké. Vous allez construire un *OP* fortifié un peu pimpé pour les besoins de l'instruction. Senior on va vous passer le plan après le *briefing*. Sinon, le *frame* est là, pis vous savez comment ça marche. Francos, j'ai réussi à vous garder le boutte le fun. Vous vous occuperez du *OP* en tant que tel pendant qu'eux autres vont essayer de se démerder avec le mur. Ça vous fait onze *hesco bastions* à remplir pis des poches de sable en tabarnack. J'en ai parlé à votre sergent pis lui pis moi on s'attend à ce que vous finissiez avant eux, ça c'est sûr, mais ce sera pas assez. En plus du *OP* de base vous allez doubler leur mur. On se doute ben que vous aurez pas le temps de finir celui-là avant eux-autres, mais on veut que vous en ayez fait au moins la moitié avant qu'ils viennent vous aider. Ça vous fait un total de vingt-neuf hescos plus des poches de sable en tabarnack que vous devez remplir avant qu'eux-autres en aient fait vingt-sept. Faites le calcul. Ils sont presque soixante-dix vous êtes vingt-cinq... Soldat Portelance, voulez-vous aller aider les Anglais? Non? Ben faites-moi disparaître votre face d'envie de suicide pis tenez-vous drette, câlce.

Sinon, si j'en pogne un qui crisse rien, j'le fais couler son module pis il retourne chez lui comme un câlce de perdant, vu?

– Vu caporal-chef!

– Vous allez commencer *FFO* pis gun en bandoulière, c'est pas moi qui a décidé ça, mais bon, c'est pas vrai que vous allez travailler de même longtemps à la chaleur qu'il fait. Dès que j'vous ai le *go* vous me câlissez ça dans un standard sur le sens du monde pis vous recommencez à travailler. Si y'en a de l'autre gang qui essaient de jouer aux petits boss avec vous autres, vous les envoyez chier en français pis vous leur dites d'aller me voir en anglais. *Fuck you* ils connaissent ça. C'est mieux mange d'la marde ou j'te pisse dessus, ça ils comprennent pas, oké? Pis là il fait chaud en hostie. Arrangez-vous pas pour faire un coup de chaleur. Buvez de l'eau en masse. Pis Senior, assurez-vous avec vos seniors de section que les gars travaillent en rotation pour pas s'épuiser. On vous le dira quand vous aurez le droit à un *break*. Dites-vous qu'en ce moment il fait pas encore chaud comparé à ce que ça va être à midi, ça fait que donnez un coup en partant. Portelance arrêtez de bouger, câlce. Sinon, fermez vos soues, j'veux entendre personne d'autre que les seniors. Des questions?

– Non caporal-chef!

– Oké. For you guys. Fortified OP. You'll do the wall they'll do the rest. Drink water. Don't fuck up.

– *DPI 14-o-7, DPI 14-o-8, ATTENTION! TO YOUR DUTIES DIS-MISS!*

Tout le monde se mit au garde-à-vous, à droite tournez, gauche droite gauche. Puis on trotta pour donner l'impression d'aller quelque part. Dans la cohue, Lapierre hurla :

– Seniors de section!

Drouin, Petit, Falardeau et Royer coururent vers lui, calepin de notes en main. Les autres patientèrent, sortant leurs gants de travail, crémant leurs nuques, buvant de l'eau. Payette courut fumer au *smoke spot*. Lapierre s'expliqua :

– Section un, vous montez le *frame* au centre du *compound* pis vous commencez à déplier les hescos. Section deux, vous commencez à barouetter du sable. Section trois pis quatre, *sandbags*.

Falardeau, de la section trois :

- On serait pas mieux de tous se mettre sur les hescos pis de finir avec les poches de sable?
- Commencez comme je vous dis pis on s’adaptera selon comment ça avance.

*C’EST LONG!* (Chef Orsini)

Royer, de la section un :

- Ça va être vite, nous autres, monter le *frame*. On fait quoi après?

Petit, de la section quatre :

– Ouin, moi j’ai Portelance dans ma section, ça s’rait pas mieux qu’ce soit nous qui commence avec la job facile?

Lapierre :

– Portelance va attacher des poches de sable pis il bougera pas de là de la journée. Comme ça même si il veut rien crisser au moins on l’aura pas dans les jambes. Pis quand vous aurez fini de monter le *frame* vous commencerez à remplir les hescos avec le sable apporté par la section deux. Ça marche?

Drouin de la section deux, gueulant, pour rire :

– VU SENIOR!

– Pis là, faites des rotations pour l’eau, arrangez-vous, je sais pas, mais buvez en masse, j’veux pas de coups de chaleur.

Drouin :

– VU SENIOR!

– Let's go.

Aussitôt :

– Section un!

– Section deux!

– Section trois!

– Section quatre!

Payette éteignit sa moitié de cigarette et la replaça dans son paquet pour bien sentir le diable. Les soldats s'attroupèrent autour de leurs chefs temporaires respectifs qui relayèrent le plan. La machine se mit en branle au pas de course, avec cris martiaux et encouragements. Incertains de ce qu'ils devaient penser de l'avance que prenaient leurs vis-à-vis, les Anglo les regardèrent se mettre à l'ouvrage avec une pointe de dépit alors que leurs propres seniors s'obstinaient. C'était inévitable. Ils étaient trop nombreux pour s'entendre.

Le temps de resserrer la courroie de son arme pour éviter qu'elle ne balance dans son dos, McKinnon, faute de mieux, prit l'initiative d'aider la section deux à transporter la structure de bois. Lorsque Falardeau commença de visser, McKinnon transporta les jerrycans d'eau des deux cours à l'ombre, parce que noires elles devenaient chaudes vite, puis il rejoignit à la pelle Sanders, qui avait aligné des brouettes devant un tas de sable inutilisé. Le sergent Graham se mit à crier pour activer ses hommes. L'attroupeement en manque d'ordres se dispersa sans trop savoir où aller. Quelques badauds vinrent imiter McKinnon et Sanders au tas de sable, mais il manquait de pelles pour la plupart. Alors on se donna l'air d'avoir un but, qui s'appelait pour vérifier n'importe quoi, qui faisant des allers-retours entre le *frame* et les tas de sable pour rien, qui feuilletant préoccupé son calepin rempli de notes d'inspections fautives du temps qu'il était senior et dont il ne s'était jamais servi. Enfin :

– One section!

- Two section!
- Three section!
- Four section!
- Five section!
- Six section!
- Seven section!
- Eight section!
- Nine section!

Neuf sections, c'était une absurdité, mais quoi, on s'organisait comme on pouvait.

Les Francos achevèrent bientôt d'aligner les poches de sable sur la tôle de *CGI* qui servait de toit au poste d'observation. Les sections un et deux s'attaquèrent aux premiers hescos. Tout en faisant attention pour ne pas recevoir de coup à la tête, Bourgoïn et Huot étaient sautées à l'intérieur des baies grillagées pour taper le sable et s'assurer que le géotextile était bien étiré. On les y avait un peu poussées parce qu'elles étaient des filles. Ça arrangeait Huot, qui se savait moins bonne que les gars avec les grosses charges, mais Bourgoïn se promit de sortir de là au plus vite. Ce serait elle qui torcherait seule son gun plein de sable après le *dismiss*; pas de faux espoirs, pas vrai qu'on se la jouerait faufilé avec elle. La section trois continuait de barouetter le sable au pas de course. La quatre demeurait sur les poches. Mais les Anglais, bien que *sloppy*, montaient sept baies simultanément.

Ça ne ferait pas.

À la pause, on put enfin se débarrasser du FFO et rouler nos manches. Lapierre réorganisa les équipes pour qu'une cinquième puisse commencer un troisième bastion. Ça fit cinq équipes de cinq. Quatre soldats sur la job, un en pause gorgée d'eau. Ça se mit à rouler vite. Dès que l'un se sentait ralentir, il lançait sa pelle à l'autre qui reprenait sans discuter. Les deux premiers hescos furent bientôt comblés. La section un les couvrit des poches de sable tassées et battues à coup de manche de pic. On se lança pour un quatrième, un cinquième, et rapidement un sixième. L'impression de prendre l'avantage sur les Anglois donna encore plus d'énergie. C'était vrai

qu'ils avaient proportionnellement moins d'outils, mais on se disait qu'ils n'avaient qu'à capitaliser sur l'efficacité, quitte à prendre plus de *breaks*. Aucune excuse.

La chaleur se fit accablante. Chef Orsini gueula que le dîner arriverait dans vingt minutes. Poussant une brouette, Brochu défia son équipe de rattraper leur retard pour finir leur bastion les premiers et avant le *break*. Ragaillardis par l'idée, les gars remplirent la brouette avec encore plus de vitesse. Enfin, arrivés au bastion, plutôt que de la vider devant pour un transfert à coups de pelle, Brochu gueula :

– Hands on!

Comprenant l'idée, les pelleteurs lâchèrent leurs outils et saisirent la brouette, tandis que Fournier se précipitait hors du trou.

– Prepare to lift... Lift!

À quatre, ils soulevèrent le *bucket* et le vidèrent dans le hesco d'un coup. Fournier réenjamba le grillage et foula le sable à pleine vitesse pendant que Brochu courait au tas pour répéter le manège. Témoins de la stratégie, les deux autres équipes s'empressèrent de les imiter. Les brouettes se mirent à voler. Lorsque le caporal-chef, remarquant avec fierté la compétition entre les sections, fit son décompte, Brochu triomphait, debout sur son hesco, frappant à toute allure les derniers coups sur les *sandbags* tassés, si bien que lorsque retentit le zéro de la victoire, le manche de pic, dans un dernier sursaut de rage, se rompit contre les poches. Orsini vit la scène. Pas moyen de se cacher. Les gars partirent en *break*, sauf un.

– Soldat Brochu!

– Caporal-chef!

– Vous venez de briser de l'équipement militaire!

– Oui caporal-chef!

– C'était-tu intelligent de faire ça, vous pensez?

– Non caporal-chef!

– Vous rendez-vous compte que ce manche de pic-là avait plus d’années de service que vous dans les forces?

– Oui caporal-chef!

– Vous rendez-vous compte qu’à date, ce manche de pic-là avait fait plus pour le Canada que vous depuis le début de votre carrière?

– Oui caporal-chef!

– C’est quoi? Vous quand on vous donne du kit, vous le détruisez pour montrer que vous avez des gros *pipes*?

– Non caporal-chef!

– On peut tu encore vous prêter du matériel? Ou ben vous préférez montrer que vous êtes trop fort?

– Non caporal-chef!

– Vous êtes de quel régiment, soldat Brochu?

– Montréal, monsieur!

– Monsieur?

– Caporal-chef!

– Monsieur!

– J’voulais dire caporal-chef, caporal-chef!

– Tabarnack! J’ai-tu d’l’air d’avoir les ongles propres? J’ai-tu d’mandé d’l’air climatisé? J’ai-tu d’l’air de pousser de la paperasse à longueur de journée? C’est quoi c’tte p’tite promotion de lèche-cul-là? Je préférerais encore me faire nommer majorette en chef par la capitaine de l’équipe de *cheer* à ma fille que de me faire commissionner par un pouf comme vous! Un pouf qui sait même pas se servir d’un batte comme il faut! Va tu falloir que je vous montre comment vous servir d’un batte, soldat Brochu?

– Non caporal-chef!

– Vous êtes sûr que vous voulez pas un cours sur l’utilisation du batte? J’suis pas gêné d’vous dire que j’suis pas mal bon là-dedans, moi.

– Oui j’suis sûr, caporal-chef!

– Pourquoi vous riez? Vous trouvez ça drôle les battes, soldat Brochu?

- Non caporal-chef!
- J’les ai vues aller, t’à l’heure, pis laissez-moi vous dire que même les filles savaient mieux se servir d’un batte que vous!
- Oui caporal-chef!
- Vous êtes pas gêné?
- Oui caporal-chef!
- Vous êtes gêné?
- Oui caporal-chef!
- Oké... Ça explique des affaires... Allez-vous vous déniaiser maintenant soldat Brochu?
- Oui caporal-chef!
- Allez vous utiliser votre batte dans le sens du monde, avec douceur, mais fermeté?
- Oui caporal-chef!
- Esti... C’est bon, allez en pause, câlice. Pis pour demain vous m’écrivez vingt fois la liste des grades, en commençant par le vôtre de marde jusqu’à *full* général, vu?
- Vu caporal-chef!

L’adjudant Simons sortit des bureaux avant que Brochu n’ait eu le temps de rompre. Il héla le chef :

- What’s the matter here, master-corporal?
- This private broke a club and messed up with my *grade*, warrant!
- What did he call you?
- Sir!
- My goodness, what are we going to do with you, young man?

Il regarda vers Brochu un peu trop loin; quelque part en Bosnie, qui le réveillait souvent la nuit.

- Warrant! Private Brochu 038, warrant! I’m going to learn, warrant!

– Relax, for god’s sake. Do I look like an officer too? Though I’ve known a couple of good guys with straight chevrons... don’t you think, master-corporal?

– Of course, warrant!

Il se retourna vers Brochu, qui lui rappelait lui-même en cette époque inoubliable où sauver un combattant serbe à bout de sang en plein champ de mine – un automatisme à peine plus réel qu’en exercice – vous gravait pourtant de la marque des héros.

– Did he give you any punishment for your mistake, private Brôchou?

– No warrant! He gave me a homework to help me learn the ranks, warrant!

Il n’y avait plus une once d’agressivité inutile dans l’adjudant. Mais il ne connaissait rien de plus beau que des jeunes qui renouvelaient la flamme et souhaitaient le prouver; c’était le meilleur d’une vie, c’étaient les meilleurs du pays. D’ailleurs il aimait répéter qu’il aurait tout donné pour revivre le temps où c’était lui qui se faisait gueuler dessus avec les frères; qu’il revivrait sa carrière au grand complet, s’il le fallait, *almost everything*.

– Good. Well done master-corporal. We need nothing less than perfection, don’t you think, private?

– Yes warrant.

– By the way, which regiment are you from, Brôchou?

– Montreal, warrant!

– You’re on the French course?

– Yes warrant.

– Your English’s not bad.

– It isn’t, warrant.

– Lovely. Keep up the good work. And stop breaking those clubs... even if I agree with you they’re pretty damn weak. Clearly, they weren’t built for soldiers.

– Yes warrant!

– Dismiss!

Brochu courut rejoindre ses chums à l'ombre et ramassa une *boxlunch* sur son passage. L'adjudant Simons s'éloigna en donnant une bourrade à Orsini, à qui il offrit une cigarette. Quand on décide d'assumer une habitude, vaut mieux la partager autant que possible. Sauf le whisky avant de dormir. Orsini refusa.

- Portelance! Ma gourde est vide!
- Va chier gros tas d'marde!
- Oh là là il est fâché le Portelance... Porteleau?
- Porteleau!
- Porteleau, j'ai soif!
- Heille moi itou, Porteleau!
- Allez tous chier!
- C'est quoi la différence entre Porteleau pis un chameau?
- J'sais pas?
- Y'en a pas, les deux ont de l'eau plein les lolos!
- C'est chien pour les chameaux!
- C'est pas les dromadaires qui ont deux bosses?
- Peut-être, mais c'est Portelance qui a deux totons!
- Câlce Porteleau, ris don!
- Heille Porteleau viendrais-tu me verser de l'eau direct dans yeule?
- Oké c'est beau les gars, lâchez-le, là.
- Porteleau, t'as juste à être gentil!
- Ouin, Porteleau, si t'étais moins agressif, des fois!
- Pis moins une merde!
- J'vous écoute même pas!
- Peut-être que tu devrais!
- Laissez-le tranquille.
- Juste si il s'excuse de m'avoir traité de gros tas de marde!
- Non, sérieux Drouin, arrête, Girard a raison.

– J’faisais juste niaiser! Hein Porteleau? J’suis encore ton ami, hein?

Ça y était. Portelance venait de recevoir un surnom. À peu près personne n’y échappait, excepté Pouliot. Parce que Pouliot, c’était lui qui les donnait. Autant Fontaine avait l’oreille tordue pour repérer les occasions de dire *that’s what she said*, autant Pouliot captait au détour d’une phrase le jeu de mots, le lapsus, l’intonation malheureuse ou l’intention maladroite qui rebaptisait sa victime avant que l’usage ne le façonne et qu’une forme se fixe. D’ailleurs il avait été le premier à répéter Porteleau après Drouin. Pas eu besoin de dire un mot de plus. C’était consacré.

Brochu c’était Chéchette : Brochu, Brochet, Brochette, bonne fourchette donc Fourchette : Chéchette. Drouin c’était Cramé : Crème-Drouin, la Crème, La Crame : Cramé. Parfois, c’était simple. Girard restait Gigi. Lacroix devint Bec : Lacroââ, Corbeau, Beau Bec, Becké bobo : Bec, mais les formes archaïques subsistaient spontanément et demeuraient valides, surtout Lacroââ. Venne devint T-Rex, mais on n’était plus trop certain pourquoi. Chénard, Bouton, pour ses yeux bleus. Dadje n’en eut pas parce que les quelques tentatives à mots couverts partaient toujours dans la mauvaise direction. Mais bien qu’Hervieux fût plus noir encore, son accent et son nom firent qu’on ne se gêna pas de l’appeler le Jeune : Hervieux, Air Jeune, le Jeune. Quant à l’inévitable Tremblay, ce fut d’abord Poutine, qu’il fallait dire avec une haleine de vodka parce qu’il était si Québécois qu’il devint Russe. Mais ça ne lui avait pas plu et à force de se plaindre ç’avait rapidement passé par Titine, qui lui fit regretter les frites, puis Tétine, Tête-Suce et Huss, pour se cristalliser Hugo. Il s’appelait William-Alexandre mais Hugo, ça allait.

Après leur dîner, les stagiaires reprirent le travail là où ils l’avaient laissé. Le pluvier kildir, tout près, continua de travailler fort lui aussi. Il ne s’était d’ailleurs jamais permis d’arrêter.

La pauvre créature avait choisi de faire son nid dans une imperceptible dépression sur le fond de terre battue du *compound*. L’adjudant Simons l’avait repéré vers la fin du printemps. Il l’avait aussitôt signalé en plantant quatre piquets de deux pieds marqués de *tape* orange afin qu’on le laisse tranquille. On ne s’empêchait pas pour autant de travailler. Dès qu’un humain

entraîné dans le *compound*, l'oiseau commençait sa ronde. Il planait à une dizaine de mètres de son nid et se mettait à chialer, une aile traînante, comme on sait. Puis il faisait aller ses petites jambes pour mieux attirer l'attention et chialait de plus belle. Ça n'arrêtait jamais. Un regard inquiet vers ses œufs, un coup d'aile. Hop! Vingt mètres plus loin, il recommençait encore et encore, jusqu'à ce que son compagnon prenne la relève. Sans se soucier qu'ils fussent deux, l'adjudant Simons parlait de son *little guy*. Tout le monde avait fini par le trouver attachant, malgré son défaut sonore. On avait même consenti à boucher les interstices sous la clôture pour empêcher les renards, la nuit. On l'énervait assez comme ça pendant le jour, il méritait un coup de main. Pourtant l'oiseau continuait de crier passé dix-sept cents heures, quand on lui foutait la paix et que la *gate* était verrouillée. Aliénation aviaire. Avec les hélicoptères, les champs de tir, les sergents qui gueulaient, les pompiers, ainsi que la laideur impersonnelle, redoutablement efficace pour virer fou, de l'architecture et de l'urbanisme militaires, c'était compréhensible. Néanmoins ça inquiétait un peu l'adjudant, qui avait été le voir, une fois, vers zéro deux cents heures, pour confirmer. Ça ne se fatiguait jamais cette bête-là.

- Heille il gosse-tu l'oiseau, rien qu'un peu?
- Pitches-y une roche!
- Heille, oiseau!

Drouin lança un caillou qui tomba près du nid et manqua le pluvier de loin. La bestiole continua de pleurer sans réagir. Pris d'un soudain remords, Drouin réinventait la scène. L'idée qu'il aurait pu blesser ou même tuer l'oiseau lui donna un frisson. Il se repentait, voulut réparer la faute et demanda à Venne :

- Passe-moi tes raisins secs.
- Es-tu fou, toi?
- Une boîte, s'te plaît.

Venne collectionnait les boîtes de raisins secs. Quand les gars ne les mangeaient pas, il les ramassait. Sinon il les marchandait selon des valeurs qu'il avait établies. Les pommes et les

fromages valaient chacun une boîte. Un jus en valait trois. Un dessert deux. Comme il n'y avait qu'une boîte par *boxlunch*, les gars barguinaient entre eux avant de quêter Venne. Les bons midis, il pouvait en accumuler une quinzaine. On soupçonnait qu'il finissait par les manger, mais ça pouvait être aussi seulement une mauvaise blague qu'il avait décidé d'assumer un peu trop; un cancer. Venne :

– Non, c'est mes raisins, j'ai mes raisons.

– C'est pas pour moi, c'est pour l'oiseau.

Venne regarda la petite bête courir sur ses petits cure-dents de jambes, l'œil vide, désespérée. Elle échappa un gémissement. Brochu revint avec la brouette. Ils se remirent à pelleter. Ce fut plein. Brochu disparut. Drouin :

– C'est quand même un bel oiseau quand on y pense...

– C'est vrai que c'est mourant...

– Avoue qu'il est aussi *cute* que gossant, hein?

L'oiseau étira sa petite aile blanche, brune, beige, orange et griffée d'un trait de khôl. Il faillit chialer encore, mais son cri s'étouffa en un hoquet aigu. Il parut gêné. Il s'ébouriffa, leva une patte et se tint immobile quelques minutes, les yeux lourds. Drouin :

– Il s'endort, pauvre petit.

– Ayoye! Y'est fatigué.

La brouette se planta devant le tas de sable. Ils la remplirent. Elle disparut. Drouin :

– Man! Quand est-ce qu'il mange, lui?

– C'est clair! Il est tout le temps ici.

– Passe-moi une boîte de raisins, que j'y lance pour le nourrir.

– Non, refusa catégoriquement Venne, je vais lui en donner moi-même.

La brouette arriva. Venne ne l'aperçut pas, trop concentré qu'il était à tâter la poche de sa chemise pour trouver la boîte la plus dodue. Brochu ramassa sa pelle et remplit la brouette à sa

place. Venne s'éloigna de quelques pas et lança un premier raisin vers l'oiseau, qui ne s'aperçut de rien. Pour être plus sûr d'atteindre sa cible, il vida le petit carton rouge dans sa main et lança une pluie de grenaille directement sur le petit échassier. Celui-ci sursauta et s'envola loin de son nid, dans un hihihhi qui n'avait rien d'un éclat de rire. L'adjudant Simons leva la tête.

– Who did this?

Le *private* Mitchell, qui avait observé la scène, crut plus prudent de redoubler d'ardeur lorsqu'il passa devant lui. L'adjudant Simons, traversant le chantier par grandes enjambées :

– Who are you?

Drouin :

– T-Rex, c'est à toi qu'il parle!

– Qui ça?

– Yes, you!

Les quelques badauds qui s'étaient arrêtés reprirent leur ouvrage, saufs. Venne :

– Adjudant!

– C'est vous qui êtes lancer des roches aux oiseaux!

– It wasn't rocks, it was grapes, adjudant!

– Master-corporal Orsini!

Orsini courut en calant son béret jusqu'aux sourcils, pour se donner l'air sévère.

– Warrant!

– Ask him why he threw rocks to the bird.

– Soldat Venne, pourquoi vous avez lancé des roches à l'oiseau?

– C'était pas des roches caporal-chef, c'était des raisins secs.

Venne plongea ses mains dans ses poches et les ressortit pleines de boîtes sur lesquelles souriait une petite Chaperon rouge sans galettes, mais greyée de raisins.

- Where did you get all these?
- We trade during lunch!
- This is ridiculous...

L'adjudant comprit qu'il avait affaire à un imbécile. Il continua par réflexe :

- Why did you throw raisins to the bird?
- Pourquoi vous avez lancé des raisins secs à l'oiseau?
- To feed him, master-corporal!
- Talk to me!
- Yes warrant! To feed the bird, warrant!
- Does it even feed on fruits?
- I don't know!
- Who cares! The bird can take care of itself.
- Yes warrant!
- While this OP won't.
- No warrant!

Drouin s'était arrêté lui aussi, au cas qu'il faille un témoin. Derrière l'altercation, Brochu continua seul, comme si de rien n'était. L'adjudant l'aperçut.

- I believe your buddy's doing everything in this team... Brôchou, come here!

Brochu laissa sa brouette et courut vers l'adjudant.

- Warrant! Private Brochu 038, Warrant!
- Brôchou, am I wrong or you're the one who came up with the idea to swoop the wheelbarrows directly in the bays?
- Yes, warrant.

– You’ll now show it to your twin course, will you? They’re taking long to catch up... Tell Richardson, their senior, that I am sending you into her team. She’ll dispatch you. While you guys...

Drouin et Venne, dans un semblant de garde-à-vous sans béret, redoutaient la punition. L’adjudant soupira.

– Never mind. Let’s go, get back to work. Dismiss.

Aussitôt, Drouin :

– Tout le monde, on a pus Brochu, ils viennent de l’envoyer avec les Anglais!

Lapierre :

– C’est-tu vrai, Brochu?

Brochu :

–J’veus aime pareil!

Lapierre :

– Oké, Hervieux, tu vas le remplacer au plus criss. Les gars, *listen-up!* On a peut-être perdu Brochu, mais on n’a pas perdu la guerre. Lâchez pas!

Des cris d’encouragement fusèrent entre les équipes. Fraser hocha la tête en direction de l’adjudant :

– The robbed that smiles steals something from the thief...

L’adjudant sourit :

– They say *une vaut mieux que deux tu l'auras...* Can't blame me! I'm trying to help. If I'm a thief, then call me Robin Hood.

– But warrant, now if they win, what excuses have we left?

– None of my business, Fraser. You'll be the loser... And I'll be the boss of whoever wins.

Il retourna à l'air climatisé dans un sursaut de rire.

Au même moment, Brochu laissa sa brouette et courut se présenter à Richardson.

– Yo. Warrant Simons sent me to your team. What's up?

– Six section sucks. Figure it out...

Un homme plus grand, mais plus maigre que Brochu, passa, calepin en main. Le senior de la *six section*, justement. Richardson :

–Hey Shen!

– S'up Annie?

– I'm sending you this guy... make it work.

– Oké! Well... Shen pencha la tête pour se donner l'air avisé ...I guess you can take up turns on the shovel with... Il chercha sa section et la pointa du bout de son stylo ...these guys.

L'une et l'autre s'éloignèrent aussitôt. Immobile, insatisfait de sa nouvelle tâche, Brochu évalua le déroulement des opérations. Trois gars épuisés faisaient l'aller-retour au tas de sable sans que ce fût clair s'ils refusaient d'être relayés ou si personne ne s'était offert. Ils fournissaient le sable pour deux équipes. Les pelleteurs, accoudés aux baies, attendaient leur tour en jasant. Lorsque la brouette venait enfin se vider devant les hescos, on ne se pressait pas. *Anyway, this is useless, isnt' it? This is usually done by front loader. What do you think? That sappers built the FOBs in Afghanistan by shovel? Welcome to the twenty-first century, man! We're on a course, not real life...*

Brochu héla les barouetteux :

- I'm next.
- We're okay.
- Let me try.
- No thanks.
- Let me show you a new way.
- We know how to do our job, thanks.

Esti.

Il courut au tas de sable des Francos :

- Tassez-vous j'vais reprendre ma brouette.

Hervieux éclata de rire. Brochu :

- J'suis sérieux.

Girard :

- Celui qui va à chasse perd sa place.

Hervieux :

- Veux-tu qu'on t'amène le tas de sable avec ça, ma Chéchette?

Brochu :

- C'était ma brouette depuis le début!

Hervieux :

- J'vois pas de *name tag*. Gigi, tu vois-tu un *name tag*?
- Non!

Brochu :

– Criss, donnez-moi une pelle, au moins.

Girard, à Hervieux et Drouin :

– Heille, on avait-tu volé une pelle aux Anglo?

Drouin et Hervieux :

– Non...

Girard :

– Sorry, soldier, your pelle is not here... Best chance la prochaine fois.

– Heille, *come on*, avez-vous vu comment ça l'avance pas, l'autre bord?

Drouin :

– Que c'est qui dit?

Girard :

– Il dit que ça s'pogne le cul de l'autre bord!

Elle se retourna vers lui.

– T'avais juste à rester avec nous si tu voulais travailler!

Brochu la dévisagea. Elle pouvait bien lui faire la leçon, la petite câlce, pour les rares fois qu'elle tenait une pelle... Brochu :

– Allez chier!

Drouin :

– Mange d'la marde, j'te pisse dessus!

Brochu retourna à son équipe. Il arracha sa pelle à Page, qui leva les mains pour se dégager de toute responsabilité. Brochu transféra le sable dans le hesco en quelques secondes, puis il s'essuya le front. L'autre soupira :

– See, now we're waiting. You're wasting energy.

– Shut up, Page, lança Arnold qui se croyait plus vaillant pour avoir donné un coup de pelle dans le tas que Brochu venait de faire disparaître.

Shen revint faire son tour :

– Everything's fine, here?

Brochu :

– I want the wheelbarrow.

C'était plus une menace qu'une demande. Du haut de ses quelques pouces supplémentaires, Shen ne se laissa pas intimider :

– I'll make sure you get a turn, if you really care.

Il disparut. Brochu :

– Where the fuck is he going again?

Page :

– He's senior.

– So what?

La brouette se stationna devant le bastion. Hafner lâcha les poignées. Brochu s'en empara. L'autre décroisa les bras pour protester :

– Leave it there!

Brochu :

– Fuck you.

La probabilité que Hafner envoie un coup de poing à Brochu pour défendre son honneur était virtuellement nulle. Il essaya plutôt d'argumenter :

– It's not your job.

– Ask your senior about it.

– Shen's not my senior, I'm in seven section. You're in six.

– Annie's your senior's senior. Ask her.

– Okay!

Hafner prit une gorgée d'eau et chercha Richardson des yeux. Brochu en profita pour mener la brouette au tas de sable. Pas vrai qu'on allait s'obstiner. Les pelleteurs parurent surpris de le voir arriver au pas de course. Brochu tenta de se faire encourageant :

– Let's go let's go let's go, team, we want to beat the Francos...

Barry arrêta de travailler. Boucher aussi :

– Aren't we all in the same team?

Brochu :

– Give me that.

Boucher donna sa pelle. Brochu montra la vitesse qu'il désirait.

– Think you can be as fast?

– Just watch me.

Boucher reprit la pelle et accéléra, mais sans forcer.

– Come on, guys!

La brouette fut remplie. Brochu courut jusqu'aux hescos et réessaya son truc.

- Hands on!
- Just leave it there.
- Hands on! Come on!

Personne ne vint. Page :

- Stop trying to play superheroes, we're wasting time right now...

Kallemeyn tenta de plonger sa pelle dans la brouette. Brochu le repoussa et gueula de nouveau :

- Hands on!

Shen accourut :

- What's going on, here?

Brochu, sans lâcher les poignées :

- Let's empty the buckets directly in the bays like the French do.
- I'd prefer not to.

Le tabarnack. Brochu :

- At least let's give it a try.
- I don't want anybody hurting his back.
- Tabarnack! We're doing it since this morning, nobody got hurt!
- We have enough man power, why risking injuries?

Brochu faillit lever le poing, mais il n'osait pas abandonner la brouette. Dans l'intervalle d'une grande inspiration, il reconnut McKinnon au tas de sable, plus loin. Il cria :

– Hey, McKinnon! I need your arms, come on, quick!

Il tapa main ouverte sur le dessus de sa tête pour être certain que l'autre comprenne. On fait ça dans l'armée, stoïques comme des macaques, pour signifier à quelqu'un de s'en venir. McKinnon accrocha Singh avec lui sur son passage. Brochu :

– Hands on!

Shen :

– Don't!

Les trois hommes saisirent la brouette.

– Prepare to lift, lift!

La brouette était lourde. Ils étaient les trois plus fort du peloton, mais au poids qu'elle faisait, trois c'était peu. Singh et McKinnon avaient saisi chacun un bord. Brochu, qui les dépassait, tenait les poignées qu'il tenta de pousser à bout de bras pour la vider, sans y parvenir. Chacun se cambra. Sanders et Arnold tentèrent de se joindre à l'effort, mais on ne leur laissa aucune prise. McKinnon donna le compte. « Three, two, one, lift! » Deuxième essai. Le coup porta. La brouette retomba vide. Richardson apparut au bruit des gars qui se félicitaient. Shen lui expliqua le risque de blessures. Il prétendait s'y connaître parce qu'il étudiait en soins infirmiers. C'était perdu d'avance. Richardson :

– Like a give a fuck for their lumbar health, get back to work.

McKinnon et Singh importèrent aussitôt la méthode dans leurs équipes respectives et, après un peu de résistance, tout le monde s'y mit. Le peloton anglophone cessa de prendre du retard. Une compétition s'installa enfin entre les sections. Les pelleteurs redoublèrent d'efforts, les rotations devinrent plus constantes, plus efficaces et puisqu'on était plus nombreux, on put remplir davantage les brouettes qu'à six – plutôt qu'à quatre comme les Francos –, on choisit de verser entre les baies contigües pour les remplir deux par deux. C'était autant de travail, mais

psychologiquement ça donnait l'impression du double. On commença à aller plus vite que les Francos et à y prendre plaisir.

Pour que ça accélère encore, aller chercher quelque chose au fond des tripes, Brochu révéla l'objectif supplémentaire qu'avaient reçu les Francos, soit de remplir vingt-neuf hescos dans le même temps que ça leur prendrait pour vingt-sept. On s'indigna du mépris sous-entendu. On compta les bastions. Et merde. Le caporal-chef Orsini n'avait rien dit, mais les salopards avaient réussi. Il fut aussitôt décrété qu'on ne leur laisserait pas le reste. On donna tout ce qu'on avait.

Arrivé quinze cent quarante heures, les Francos commencèrent leurs quatre derniers hescos. Côté anglo, quatre sections achevaient les leurs. N'en restèrent plus que deux vides à commencer.

Un bruit monta. On ne se laissa pas déconcentrer. En trombe, les Francos déposèrent leurs outils. C'était fini. Non seulement ils avaient gagné leur pari, mais ils avaient comblé un total de trente-quatre baies, contre trente-neuf pour les Anglais, sans compter les poches de sable. Pour célébrer leur victoire, ils renversèrent sur Portelance celles qu'il avait continué de remplir inutilement, avant de disparaître à l'ombre, satisfaits. Payette courut fumer une cigarette.

Une à une, les équipes anglophones terminèrent à leur tour. Chaque section qui achevait se tapait les mains. Malgré l'humiliation, c'était difficile de ne pas s'égayer au moins un peu à la vue du travail accompli. Ne manquèrent bientôt plus que les deux derniers hescos. McKinnon et sa *team* s'occupaient de l'un, Brochu de l'autre.

Pour les Francos, il ne restait plus qu'à niaiser. Venne ne daigna pas regarder le pluvier kildir contre lequel il gardait rancune. Portelance secoua sa chemise pleine de sable, ses cheveux, puis encore sa chemise. Bourgoïn marcha sur les mains jusqu'à ce que son béret glisse de ses poches, pour prouver qu'elle en avait encore là-dedans. Royer s'éloigna pour lâcher des pets sans importuner. Girard rassembla un petit public autour d'elle pour raconter l'histoire d'un

gars sur le PCP qui, par pari, avait voulu se disloquer un à un les doigts d'une main, mais qui, trop gelé, n'avait plus assez de poigne pour y arriver. Tremblay, profitant de l'ambiance bon enfant, se laissa aller en tapant du pied : *Y va frapper à la porte a wing a hein-ein... A wing a hein-ein...*

Loin de fêter quoi que ce soit, Brochu, lui, suait :

– Let's go guys!

Page :

– Relax, Brôchou, we're almost done!

S'ils n'avaient pas été en train de remplir la brouette, Brochu l'aurait cogné. Il se retint pour sauver du temps et se contenta d'expliquer :

– I don't want to be the last.

Finfinaud, Page :

– We're sappers. First in, last out.

Davis évita que ça dégénère :

– Shut up and work, Page.

La brouette fut remplie. Brochu saisit les poignées et courut jusqu'aux hescos. L'essieu ployait dangereusement sous la charge.

– Hands on...

Vis-à-vis d'eux, dans l'équipe de McKinnon, personne ne parlait, sauf aux transitions. Un moyen efficace de faire consensus :

– Okay okay okay : la brouette était pleine.

- Good good good good : prêts à soulever.
- Go go go go go : retour au tas de sable.

Husein, senior de la section cinq, décida d’encourager son équipe, qu’il croyait plus lente parce que plus discrète. Quelques-uns se rallièrent à lui. C’était l’étincelle manquante. La compétition entre les deux équipes fut assumée sur-le-champ. Page cessa de se plaindre. Le peloton au complet se mit à gueuler. Fraser joua au commentateur sportif.

De l’autre côté du tas de sable, on s’était joint à Tremblay :

*Ah ben a’ dit profites-en don ben hardiment,  
Porteleau t’au Rapide Blanc,  
Y’a des gars comme lui, qui en profitent pis qui en profitent,  
Y’a des gars comme lui, qui en profitent pour crisser rien-hein.*

On donna d’abord Brochu pour gagnant, par réflexe, puis on reconsidéra la situation. Parce que non. Du tout. C’était McKinnon qui avait l’avance. *A wing a hein!* N’en fallait pas plus pour ranimer les cœurs :

- McKinnon! McKinnon! McKinnon!

Le chahut finit par attirer l’attention de quelques Francos, qui n’avaient pas suivi. Tremblay rangea sa chanson. Drouin, Fontaine, Lapierre, Falardeau, Hervieux, Desbiens et Lafleur s’entassèrent au sommet d’un tas de gravier pour apprécier la scène. McKinnon dominait. Brochu se faisait clencher. On n’avait jamais vu ça :

- Voyons don, Brochu, que c’est qui s’passe?
- T’as-tu été contaminé par les Anglais, coudonc?
- Veux-tu qu’on t’envoie Portelance?
- Meurt pas!

D’autres Francos se joignirent bientôt au groupe. La clameur, à côté, restait la même :

*McKinnon! McKinnon! McKinnon!*

– T’es en train de te faire battre par les Anglais, ma Chéchette!

– Pour moi il s’en garde pour les push-ups à soir!

– Dis-y don de se forcer, à lui, câlce! C’est quoi son nom au p’tit blond avec toé? Page!

Force, esti!

– Ça va mal mon chum!

– Fallait rester avec nous autres si tu voulais gagner!

– T’es t’à veuille nous décevoir, Brochu!

– Fais-nous don honneur!

Le caporal-chef Orsini revint des toilettes. La clameur qu’il entendit de loin lui plut. De proche, il fut pris d’un sursaut de rage :

– Ah ben j’ai mon voyage! Vous voyez ben que votre chum paye, esti! Honneur de mes deux balles! Vous pensez que c’est de même qu’on encourage un chum? Ben j’vous l’dis, moé. Si Brochu finit pas premier, c’est toute la gang qui va payer. J’ai mon esti de voyage. Ça vous prend un caporal-chef pour vous sortir la tête du cul? Vous me faites honte!

On ne fit ni une, ni deux. Lapierre, Hervieux, Dupuis, Tremblay et Chénard saisirent des pelles et coururent rejoindre Brochu. Puisqu’on voulait que ça se joue encore Francos contre Anglos, d’accord, Richardson ordonna à ses gars d’abandonner Brochu avec ses troubles. Les encouragements pour McKinnon devinrent un tonnerre gueulé par près de soixante gars. Les derniers Francos à l’ombre ne purent plus ignorer la course. Girard arrêta de raconter son histoire et Portelance condescendit à prêter attention aux bêtes de somme qui s’excitaient à traîner du sable. Mesurant le retard de Brochu, Pouliot, Royer, Venne et Dadje vinrent s’ajouter à l’équipe. Les forces étaient maintenant équilibrées. Brochu gueula d’y aller. On y alla. On eût dit que les pelles avaient doublé de capacité et que la brouette cachait un double fond.

Par principe, les Anglais continuèrent d’encourager McKinnon, qui, trop concentré, ne vit rien de ce qui était en train de se passer, mais on comprit que les Francos gagneraient. Jusqu’à

ce que leur roue lâche. Que l'essieu casse. Que la brouette se renverse. Que l'équipe s'immobilise.

– Hands on!

Pouliot, Venne, Dadge, Lapierre, Hervieux et Brochu saisirent la brouette sans se soucier du sable perdu.

– Prepare to lift, lift! Push, push! Move!

Les gars soulevèrent la brouette à bout de bras. Dupuis et Royer vinrent s'ajouter au train. D'une commune décharge, ils la vidèrent dans le hesco et la lancèrent de l'autre côté, légère comme une bouteille vide balancée par-dessus l'épaule. Simultanément, Tremblay et Chénard avaient rempli une seconde brouette qu'ils eurent le temps de porter à mi-chemin. Les gars s'emparèrent sans se soucier de ce qu'elle avait une roue, celle-là. Ils la soulevèrent à bout de bras comme ils l'avaient fait de la première et, sans jamais rouler la brouette, répétèrent l'opération jusqu'à ce que leur bastion déborde dans celui de McKinnon. Victorieux, les Francos se précipitèrent sur Brochu. On le porta en triomphe. Orsini le fit immédiatement descendre. On comprit mal pourquoi. Insouciant, Lapierre se plaça au garde-à-vous devant lui :

– Mission accomplie, caporal-chef!

– Une mission?

Lapierre ne sut quoi répondre. Le chef se retira.

McKinnon termina son hesco sans ralentir, mais, aux cris de joie, il avait compris. Ils avaient perdu. Le mélange de bonne humeur et de mauvaise bile qui émanait des deux pelotons acheva d'écoeurer le sergent Graham, lui aussi, qui avait pourtant pris plaisir au jeu. Orsini revint sur ses pas, jura qu'il honorerait sa part du contrat même si personne ne méritait quoi que ce soit, et rentra dans le bureau. Mal à l'aise, le sergent Graham donna une bonne demi-heure aux gars pour qu'ils se reposent avant le ramassage et le nettoyage des outils, car les *GD*

s'occuperaient eux-mêmes de vider les hescos le lundi suivant, avec le *backhoe*. Il s'enfuit à son tour dans le bureau des instructeurs, laissant les gars se féliciter entre eux sans décence et sans génie. Même Portelance se sentait fier. Absolument repoussant.

Lorsqu'il entra, le sergent Graham vit l'adjudant Simons derrière une paire de jumelles, en train de scruter le *compound*.

– Spying the guys, Luke? If I didn't know you, I'd believe you're stalking the cuties.

Sans baisser ses jumelles, l'adjudant :

– Nope. Nothing to do with... Annie? Or that Everett, damn. Nope, just trying to know...

– I gave 'em a thirty minutes break...

– You think I care for those fuckers? I'm watching my little guy to see if he likes raisins...

One stupid French guy threw him some... If he likes, I'll buy a batch... Anyway... You don't care...

Le sergent prit son air moqueur :

– You wish to give orders to birds like to privates, don't you?

Pour sa part, Orsini s'était allongé dans un fauteuil, béret rabattu sur les paupières. Il n'entendait rien. L'adjudant répondit, entre l'ironie et l'air grave :

– I'm a scientist, Mike. I do this for the pleasure of learning the secrets of nature.

– I prefer useful stuff.

Toujours concentré au loin, l'adjudant :

– You don't understand. You know how the French guys call it?

– Isn't it ornithology?

– No. They call it *l'appel dou vide*.

– Gay.

Pour toute défense, le caporal-chef Orsini émit un ronflement.

**IV**  
**McKinnon**

\*

Portelance avait changé de nom. Porteleau n'avait pas duré. Quatre jours plus tard on s'était aperçu qu'il ne prenait jamais sa douche après les *PT*. Il se torchait aux *baby whipes*, le cochon, comme dans le clos, où les gars tueraient pour une douche. Faire ça en garnison, c'était une trahison spirituelle. Encore si c'était vrai. Parce que l'excuse des lingettes, c'était facile à dire, mais on n'avait pas de témoins. On était dans la douche, nous autres, pendant ce temps-là. Pas moyen de savoir. D'ailleurs, qu'il s'endure dans sa crasse était plus probable que l'inverse. Portelance n'avait-il pas apporté seulement deux t-shirts, qu'il avait alternés chaque jour, sans les laver, pendant les deux premières semaines, le dégueulasse? Cette fois-là, on s'était écœuré de l'odeur. Dostie lui avait donné deux chandails, Dadge un. On ne pouvait pas dire qu'on n'avait pas été chill, hostie. Alors quand on a découvert une deuxième fois que son hygiène corporelle valait celle d'un enfant aux couches, on avait pris Portelance, et pas que lui – sa *barrack box*, ses deux *kit bags*, sa *C7*, son rucksack, son *sleeping bag* –, tout avait passé à la douche. Lacroix, Fontaine, Drouin et Lafleur avaient généreusement sacrifié leurs pleines bouteilles de savon pour la cause et camoufler l'odeur du Portemarde. Sans compter que pour les *breaching* explosifs, il fallait se *squeezer* pas mal derrière la *frag blanket* pour éviter de manger l'onde de choc ou des échardes de portes de la taille de poignards. Alors se crisser le nez dans la puanteur de vieille bite d'un collègue mal-aimé, non merci; qu'ils aillent se coller dessus, ceux qui auraient pitié de lui. Tant mieux si on pouvait faire un homme propre d'un crasseux par des méthodes un peu brusques. Ça s'était débattu un peu, mais personne ne s'était plaint. Le lendemain, Portemarde brillait comme un nom neuf et il n'eut que l'interdiction formelle de sortir de la base jusqu'à la fin du cours, *CB* permanent avec obligation de se présenter au *duty NCO* à dix-neuf, vingt-et-une et vingt-trois cents heures pour le reste de l'été sept soirs sur sept, comme punition d'avoir présenté sur inspection un *sleeping bag* détrem pé et saturé de savon. C'était mérité. Portemarde, ça ne lui plaisait pas. Tant pis. Mais Portemarde portait bien son nom, parce qu'il lui suffit de rester une grosse marde, rien de plus, pour que deux jours plus tard, son nom se rembobine en Portelance, le mardeux. Semaine huit. Fin du module quatre. La semaine prochaine, des recrues fraîches débarqueraient au *tent line*; celles qui ne compléteraient que la moitié de leur formation et qui devraient revenir l'été suivant. Alors entre *toughs* qui y

étaient depuis le début de l'été et qui se la clencheraient d'un coup, la formation, on commençait à se solidariser. Afin de renforcer davantage la cohésion, les *staffs* avaient organisé le matin du dernier vendredi une marche rucksack les deux pelotons ensemble, entre vrais. Cinq kilomètres. Moins que la moitié d'un treize *clicks* réglementaire. Une promenade santé, comme on dit, à la seule exception qu'on ne pèserait pas les sacs à la balance avant de partir; ce serait plutôt après la marche qu'on formerait un cercle pour se les passer un à un et peser qui du peloton avait du cœur au ventre. C'était le temps de se montrer *rough*. Pas question de traîner des bobettes roulées. Les gars s'étaient chargés de poches de sables. Les plus gros comme McKinnon, Brochu, Hervieux ou Sanders, c'était même deux. Portemarde, on savait que pour lui ce serait difficile rien que de finir le premier kilomètre, donc qu'il nous prendrait pour des caves. Mieux valait prévenir que guérir. Le *staff* prit l'initiative. Les gars étaient encore en train de se préparer lorsque le lieutenant arriva sur le camp. Soldat Girard! qu'il gueula. Monsieur! qu'elle répondit. Bon matin soldat Girard. Bon matin monsieur! Soldat Girard, apportez-moi votre rucksack. Oui monsieur. Ajoutez vos bottes à cap dans le sac. Oui monsieur. Ajoutez une gourde de deux litres pleine. Oui monsieur. C'est pas encore assez, ajoutez une flanelle de *sleeping bag* roulée *tight*. Oui monsieur. On y est presque, allez chercher les deux *drills* à batterie dans le *sea can* pis mettez-les dedans. Oui monsieur. Girard rangea les perceuses dans son sac en se demandant comment elle ferait pour traîner ça sur cinq kilomètres. Mais quand les gars se furent formés sur deux rangs prêts à partir, le lieutenant ordonna à Girard d'échanger son rucksack avec Portelance. Portelance enfila le sac trop lourd avec son regard d'âne fouetté. Girard se plaint de ce que son nouveau était à moitié vide. Évidemment. Le lieutenant lui donna la permission d'ajouter une paire de bottes et quoi que ce soit qu'elle jugerait nécessaire – il lui faisait confiance – et de prendre son temps. On attendait les Anglais. Constatant que l'autre bord semblait loin d'être prêt, chacun déposa son sac pour se ménager les épaules. Portelance couina en laissant tomber le sien, puis il se massa les épaules avec une grimace expressive à laquelle personne ne fit attention. Tout le monde se retourna plutôt vers l'autre extrémité du peloton où Bourgoïn, voulant replacer un élastique de bas de pantalon, échappa *la pôle*. Un sacrilège. Le lieutenant lui demanda depuis combien de temps c'était elle qui la portait, *la pôle*. On disait *la*

*pôle*, mais c'était plutôt un mat coiffé d'une pique. Un porte-fanion. Chaque peloton recevait *sa pôle* au début du cours, et à la complétion de leur premier module, ils y fixaient à l'aide de *paracord* un fanion aux couleurs bleu rouge bleu rouge bleu du métier, sur lequel était cousu en lettres blanches un honneur de bataille du corps du génie. On appelait le fanion le *flag*. Il était précieux. Et convoité. Il ne fallait jamais laisser *la pôle* sans surveillance, pour ne pas se faire voler le *flag*. Si un instructeur surprenait *la pôle* sans garde, il la confisquait. Le cœur vous serrait quand on se présentait sur parade sans elle. Tabarnack, qu'on se disait, on va y goûter. On y goûtait. Et il n'y avait pas de pire humiliation que de marcher pôle vide, pas de *flag*, en montrant au monde qu'on avait *fucké up*. Mais bon, la plupart du temps, après trois séries de push-ups, on récupérait. C'était différent si c'était l'autre cours qui la volait. Alors là, ça pouvait être long la retrouver. C'était une guerre permanente entre les deux pelotons. On avait beau jouer copains-copains, on savait qu'il n'y avait pas d'amitié qui tenait devant ça. Tous les coups étaient permis. On avait même vu des Anglo relever la garde des armes – et de *la pôle* – des Francos sans que ceux-ci, abêtis par la fatigue et l'appétit, ne s'aperçoivent que ce n'étaient pas leurs *buddys* qui les remplaçaient, mais des Anglais. Trop fiers de leur coup, la fausse relève avait abandonné les armes à tout-venant pour vite cacher le butin. Des armes sans garde, étalées devant la cafétéria de la base : une faute surnaturelle qui empeste des kilomètres à la ronde. Imaginez le nombre d'adjudant-chefs autour du monde qui se sont aussitôt réveillés d'urgence avec une envie inexplicable de déchirer des recrues. Ç'avait bardé. Les Francos n'avaient presque pas dormi cette semaine-là. Le sergent anglo avait retrouvé sa bonne vieille colère du bon vieux temps. Sept soldats avaient fini la semaine avec une *shit* médicale. Mais bien que la tension entre les deux cours ait été palpable, on ne s'était pas souvent battus passé le *dismiss*. Au terme d'un procès sommaire devant major, les deux *sentrys* et les farceurs s'en étaient tirés sans expulsion et quatre-vingt-dix dollars d'amende chacun, à peine plus que pour des cheveux longs. Plus de peur que de mal. Mais depuis cette histoire, Bourgoin s'était proposée pour faire la garde permanente de *la pôle*, de sorte qu'étant sous sa responsabilité constante, pas moyen de l'oublier. Personne ne s'y était opposé. Sauf qu'en ce matin de *ruckmarch*, le bruit de la pôle qui venait de s'écraser à côté de Bourgoin rappela au lieutenant sa bonne idée pour Portelance. Soldat Portelance! qu'il gueula en coupant la parole à Bourgoin. Ici monsieur! Je sais vous êtes

où, câlce, pensez-vous que je crierais votre nom dans le vide? Non monsieur! Soldat Portelance, c'est vous qui allez porter le fanion du cours pendant la marche. D'accord monsieur! Soldat Portelance! Monsieur! Vous allez porter un honneur de bataille du génie de combat canadien! Oui Monsieur! Vous allez porter la fierté de votre cours, de vos confrères et la vôtre! Oui monsieur! Soldat Portelance! Oui monsieur! Je veux que pendant toute la marche le fanion reste bien droit, fier, debout dans le ciel, pour qu'on puisse le voir de loin et que de loin on sache, v'là le cours franco qui s'en vient, v'la les meilleurs qu'on a vu passer ici depuis des années! Oui monsieur! Vous avez pas le droit de le pencher, pas le droit de ralentir, pas le droit de baisser les bras. Non monsieur! Pis on va faire sûr que ça arrivera pas. Non monsieur! Bourgoïn ramassa *la pôle* et la tint d'une prise ferme. Portelance vint se placer à ses côtés et marmonna des excuses. Elle l'ignora. Il s'excusa encore, regard au sol, et posa une main sur le mât. Elle le repoussa. Le commandant avait dit *pendant la marche*, rien de plus. On la félicita. Ça finit là. On attendit les Anglais. Portelance n'avait jamais réussi à suivre le peloton jusqu'au bout d'une marche rucksack. On avait bien hâte de le voir porter *la pôle*. Portepole. Porteflag. Portefanion. Portelance. Voilà que son nom lui fut retourné. Payette qui s'emmerdait demanda la permission de quitter les rangs pour fumer. Permission accordée. On s'assit sur les sacs de couchage roulés sous les rucksacks. C'était long, les Anglais. Royer, Fournier, Venne et Fontaine n'enlevèrent pas leurs rucksacks pour prouver qu'ils étaient des durs, avec leurs dossards fluorescents. Ils étaient ce qu'on appelait les goldoracks. Que ce soit pendant les joggings, les *ruckmarch* ou simplement pour marcher en formation jusqu'à la cafétéria, les pelotons étaient toujours précédés et suivis par deux goldoracks, pour bloquer les intersections et s'annoncer aux véhicules, qui devaient réduire leur vitesse à 15 km/h pour les dépasser. Quand les deux goldoracks du devant quittaient leur poste pour sécuriser une intersection, les deux du derrière sprintaient pour remonter le train jusqu'à l'avant, puis, quand le peloton avait fini de traverser, ceux qui attendaient reprenaient la place derrière. Ridicule. Personne ne s'était jamais demandé quelle tragédie passée avait bien pu forcer l'armée à abuser de la sécurité jusqu'à imposer quatre brigadiers par peloton pour chaque déplacement. Peut-être un attentat à la voiture bélier, autrement appelé « le coup de l'allée de quilles ». Sûrement plus un jeune caporal-chef trop

chaud dans sa Firebird, années soixante-dix, revenant de Chypre et de flamber sa prime aux danseuses et qui, pour rentrer dormir dans son shack, semer les *MP* et jouer du moteur, serait passé par la *gate* du fond de la base où se baladaient malheureusement, rucksack sur le dos, au pas de course, des élofs *CB* battus par des vieux adjudants vétérans de la Corée. Possiblement un carnage, oui, contre lequel les goldoracks n'auraient pas changé grand-chose, mais grâce auxquels on ne pourrait désormais plus accuser l'armée d'être responsable des morts, ne serait-ce que par négligence. Au moins ça faisait rire les gars de se faire traiter comme des écoliers, et c'était une façon de plus de paraître *tough* quand on devait sprinter pour remonter un peloton qui peinait déjà à suivre le pas. Prenez note, jeunes recrues rebelles, les niaiseries en goldorack sont rarement surprises, rarement punies. J'en ai même déjà vu un traîner un sapin ébranché sur près de cent mètres sans que ne s'en aperçoive le sergent qui en avant gueulait gauche, gauche, gauche-droite-gauche-droite-gauche-droite-gauche, gauche. Bref, à voir Royer, Fontaine, Venne et Fournier se crinquer, ça promettait d'être mémorable, cette marche. D'ailleurs Tremblay, impatient, grattait déjà le fond de son répertoire pour bien nous réchauffer : *Il buvait si peu qu'un soir, on l'a r'trouvé su'l trottoir, y'était crevé ben tranquille, à Belleviiiille!* Les gars croyaient avoir affaire à une chanson à répondre. Deux ou trois perdus reprirent à *Belleviiiille*. En face, le peloton anglo commençait à avoir l'air d'une formation sur deux rangs. Ça faisait une méchante file, qui inspira Tremblay, juke-box ambulante. *Mon père n'avait fille que moi, j'en ai pas plus long qu'un Irlandais!* Les gars répétèrent, il poursuivit. *Encore sur la mer il m'envoie sur la verdure! J'en ai pas plus long qu'un Irlandais mais bien plus dur!* Le refrain fit consensus et sourire le sergent. Les Anglais furent prêts. On rappela Payette. Chacun enfila son sac. Bourgoïn tendit *la pôle* à Portelance, qui commençait déjà à ne plus rien voir derrière la buée de ses lunettes balistiques, dont les concepteurs n'avaient jamais songé qu'elles seraient toujours portées sous un casque de kevlar qui empêcherait l'évacuation de l'humidité. Le sergent se plaça à la fin du peloton. Le lieutenant prit place à l'avant, à gauche de Portelance, lui-même flanqué à droite par le senior pour la journée, Pouliot. Les Francos ouvrirent la marche. Les Anglais suivirent. Sortis du *tent line*, les deux *milcots* conduits par les chauffeurs-mags se greffèrent pour ramasser d'éventuels blessés. On était partis. Portelance eut immédiatement de la difficulté à suivre le rythme. Le lieutenant :

– Soldat Portelance, suivez le pas!

Il courut un peu pour rattraper. On s’engagea au sud, vers les secteurs d’entraînement. Le lieutenant donnait le pas de ses grandes jambes. Pouliot sortit quelques fois des rangs pour encourager les gars et leur rappeler de prendre une gorgée d’eau. Le sergent doubla son pas jusqu’à remonter à sa hauteur et lui gueuler dans le front de tenir son arme comme un homme, de regarder devant, de fermer sa gueule, de sortir sa bouteille d’eau, de dévisser sa bouteille d’eau, de boire, de revisser sa bouteille d’eau, de serrer sa bouteille d’eau, de cracher, de tenir son arme comme un homme, de regarder devant, de fermer sa gueule, de sortir sa bouteille d’eau, de dévisser sa bouteille d’eau, ainsi de suite, pour lui faire comprendre qu’on n’avait pas besoin de son leadership à deux sous, qu’on n’attendait pas de lui qu’il fasse plus que de mettre un pas devant l’autre sans ralentir, et que particulièrement sa voix de tapette n’était pas seulement ridicule avec l’espèce d’assurance virile qu’il échouait à se donner, mais absolument insupportable. Le lieutenant :

– Portelance, gardez le pas!

Il courut reprendre sa place. Derrière Pouliot, Desbiens se demanda comment le sergent parvenait à marcher à cette vitesse et gueuler sans perdre son souffle alors que lui, déjà, souffrait. Ô émerveillement naïf des recrues. Le sergent se retourna et le vit, haletant, les deux mains mollement relâchées sur son arme posée droite contre sa poitrine et retenue par la *sling*. Câlince. C’est enrageant, voir marcher des recrues. Ça n’arrive pas à garder le pas, ça essaie de se trouver des techniques pour moins forcer, ça se laisse mourir, ça ne boit pas assez, ça regarde par terre, bouche ouverte, l’air béat, ça fait l’essoufflé, ça joue aux douleurs, ça se croit martyrisé. Et toi, sergent, ça fait cinq allers-retours que tu fais du début à la fin des rangs en gueulant. Toi, tu les prends un à un, tu te mets à côté de chacun, tu gueules, tu tiens ton arme d’une main pendant que de l’autre tu pointes à tes côtés pour dire à la recrue de rattraper son retard. Tu recommences, tu recommences, tu reviens, remontes, dépasses, rattrapes, *sans jamais courir*. Tu leur expliques en détail comment s’y prendre. Arrêtez de pleurer! Tenez votre arme comme des soldats! Arrêtez de courir! Arrêtez de ralentir! Rien à faire. Ils ne veulent pas. Ils ne sont même pas

capables de tenir un pas *léger*. La moindre côte les démoralise. Et ils ne comprennent pas que ralentir puis rattraper au pas de course, ça fait un *slinky* dans la colonne, ça fait que les derniers courent *non-stop*, ça fait que dès que tu ralentis d'un pas, tu deviens un *buddyfucker*, un égoïste, un crosseur, un tricheur, un traître. Voir ça, sergent, ça te pogne à l'intérieur. Ça te fait craquer. Tu te demandes si c'est de ta faute. Tu te demandes si c'est toi qui as un problème. Tu renifles. Tu te dis tabarnack, j'suis pas un surhomme, moi, pourtant. Le lieutenant :

– Soldat Portelance, accélérez!

Il fit quelques pas de course. Ça va. Jusqu'à ce qu'à côté de toi tu entendes, sergent, une petite voix plaintive. Sergent... sergent... j'suis pas capable... Ah ben câlice! Ils vont voir les hosties si ça devient plus facile quand on se plaint. Tu renifles. C'est qui le chiâleux? Silence sur les ondes. C'est vous, ça, Desbiens, qui venez de chier que vous êtes pas capable de marcher? Non sergent. C'est qui? Le lieutenant, rayonnant : c'est beau, sergent, c'est moi qui disais tout haut ce que la moitié des candidats pensent dans leur tête... Ç'a passé proche, hein, sergent? Allez, renifle encore, c'est fini. Le lieutenant continua de feindre des plaintes avant de s'éloigner de quelques pas pour s'adresser au groupe. Peloton! qu'il lança, ça fait pas un kilomètre qu'on marche pis vous commencez déjà à avoir de la misère à suivre. Arrêtez de pleurnicher sur vos petites misères pis tenez le pas. Vous avez déjà entendu la phrase *no pain no gain*? Fier, Drouin : oui monsieur! Le Lt : ben c'est de la marde! Ce qui fait mal, c'est les blessures. Bouger... Ça fait seulement du bien. Y'en a-tu qui sont faibles? Y'en a-tu qui ont mal? Mal dans les cuisses? Mal aux pieds? Mal aux épaules? Mal dans le cou? Non? Wow, sergent, c'est-tu pas beau, ça? Personne a mal! En guise de réponse, le sergent saisit sa propre C7 et la souleva d'un bras dans les airs. Il hurla qu'à partir de maintenant personne n'aurait le droit d'utiliser sa *sling*. Il ajouta que les *slings* c'étaient pour les faibles, pour les gorgées d'eau et pour les porteurs de fanion. Qu'un soldat, ça marche l'arme *au porté*, index contre le pontet, prêt à répliquer au tir et à gagner l'échange de feu. Il renifla une dernière fois avant de retourner à l'arrière du rang pour botter le cul aux retardataires en faisant comme si de rien n'était. Car ce matin-là, apparemment, les *slings* c'était aussi pour l'officier, qui ignora l'ordre donné à ses ouailles et reprit :

– Soldat Portelance, rattrapez votre retard!

Il fit quelques pas de course. Personne ne releva la contradiction des meneurs. Pas même Portelance, qui demanda à Pouliot de tenir *la pôle* le temps de prendre une gorgée d'eau. Déjà? railla le lieutenant. Portelance ne répondit rien, concentré sur sa respiration qui commençait à faire des siennes. Déjà. Il ralentit en buvant. David lui gueula de tenir sa position. Il échappa sa gourde. Falardeau derrière David la botta vers l'avant. Chénard derrière elle s'écarta des rangs pour la ramasser. On la passa vers l'avant pour la retourner à son propriétaire, vide. Le lieutenant : vous avez voulu vous sauver du poids en gaspillant votre eau, Portelance? Portelance ne dit rien et reprit *la pôle*. Répondez quand je vous parle! C'était un accident, monsieur! Criss, vous avez don ben les mains pleines de pénis! conclut le lieutenant. Le mot passa que Portelance n'avait plus d'eau. Girard à mi-rangs fit remonter le message qu'il trouverait une gourde de deux litres à sa disposition dans la pochette supérieure du *rucksack*. Portelance quémada aussitôt une deuxième gorgée. David s'avança pour dézipper le sac sans s'arrêter. Le lieutenant le lui interdit. Fallait que Portelance apprenne à gérer ses ressources.

– Portelance, tabarnack, rattrapez!

Il fit quelques pas de course. Il commençait à manquer de souffle. *La pôle* tangua. Tiens-la droite! L'ordre venait de derrière. Le lieutenant confirma que ce n'était pas le temps de lâcher. Portelance essaya d'avaloir sa salive sans succès. Il faillit perdre pied. Soldat Portelance, vous avez pas le droit de tomber. Il se cambra pour replacer le sac sur ses épaules. Répondez-moi quand je vous parle. Oui monsieur! Allez-vous tomber? Non monsieur. Bien. On continue. Un convoi de blindés passa près d'eux, sur le chemin de terre qui longeait la route de gravier. Dupuis demanda de quel véhicule il s'agissait. Des LAV tabarnack, répondit le sergent. Plus précisément c'était des Coyotes, mais le sergent ne connaissait pas trop. La colonne croisa bientôt un pont. Cette fois c'est le sergent qui demanda de quel pont il s'agissait. Dupuis répondit que c'était un *MGB*. Le sergent : vous méritez de vous faire crisser en bas, soldat Dupuis. C'est un Acrow, pis dans quelques semaines vous pourrez pus jamais l'oublier. Le sergent ne savait pas à quel point il disait vrai. Un Acrow ça se construit à bras d'homme, pas de feluettes. L'armée allait le payer cher longtemps quand Dupuis se déplacerait un disque vertébral pour

avoir forcé du dos comme un attardé sur son module de pontage à la fin de l'été. *Release* médical à vingt-et-un ans. La carrière de certains durait moins longtemps que d'autres. Fif pas fif?

– Portelance, câllice!

Portelance émit un râle. Drouin lui gueula de s'imaginer en train de buter des extraterrestres sur son laptop pour se donner de l'énergie. Portelance trotta un peu. Le lieutenant parut ravi d'apprendre ça : pourquoi, soldat Portelance, vous gamez? qu'il demanda. Non monsieur. Non monsieur, précisa Drouin, il a décidé d'arrêter ça au début de l'été. Ah bon, fit le lieutenant, ça m'aurait pourtant pas surpris.

– Câllice Portelance, accélérez!

Il voulut avancer, mais ça ne marchait plus. Il donna un coup de fesses pour replacer son sac. Le lieutenant : arrêtez de bouger, câllice, on vous demande pas de faire du pôle *dancing*. J'fais pas exprès monsieur. Arrêtez de donner des excuses pis obéissez aux ordres. Oui monsieur. Il releva la tête pour voir s'il faisait *shaker la pôle* autant qu'on le lui reprochait. Les contours du petit drapeau triangulaire se découpaient flous, pris de rebondissements flasques, sur le fond de ciel complètement bleu, peut-être un peu jaunâtre, du petit matin. Ils n'avaient pas encore déjeuné. Il avait envie de vomir. Il tenta de se gratter la joue où perlait la sueur, puis il reporta son regard vers le petit morceau d'étoffe. Bleu rouge bleu rouge bleu. Pourquoi fallait-il traîner cette merde? Vraiment, Portelance aurait dû s'enrôler comme blindé. On se fait pas chier derrière un volant. Avoir su... Devant eux, la poussière des Coyotes flottait encore dans l'air stagnant. Immédiatement, ses yeux se mirent à picoter. De la poussière... Il pouvait bien avoir envie de tousser. Il toussota. Le lieutenant : c'est pas le temps de choker, Portelance. Non monsieur, qu'il murmura. Mais ça commençait à être trop, cette marche. Payette demanda la permission de fumer en marchant, qui lui fut refusée.

– Tabarnack, Portelance, j't'écœuré d'vous l'dire!

Il grogna quelque chose de rauque et d'incompréhensible. Les deux goldoracks derrière la colonne se mirent à chialer à la vue de leur fanion qui tanguait comme un aviron. Derrière les

deux pelotons, dans son *milcot*, occupé à s'en contrecrier de ce qui se passait devant, le chauffeur-mag, le caporal Martin, accompagna nonchalamment la chanson qui passait à la radio. *Oh, America! Oh, Ingeuland!* Tremblay aussi avait envie de chanter. Il s'essaya. *Si j'avais les ailes d'un ange, je partirais pour...* Câllice, Tremblay, vous pensez-vous à la P'tite Grenouille? Non sergent! Derrière, pourtant, les Anglais ne se gênaient pas. *We are, we are, we are, we are, we are the engineers. We can, we can, we can, we can demolish forty beers. Drink rum, drink rum, drink rum so come along with us, cuz we don't give a damn for any old man who don't give a damn for us!* Écoutez comment ça sonne tapette! (le sergent) Mais en vrai, si les chansons du génie avaient eu des versions françaises, le sergent les aurait chantées avec orgueil. Il avait la fierté facile, lorsqu'on la bariolait de symboles. Devant, le lieutenant, lui, n'entendait rien de la musique. Et Portelance ne suivait toujours pas.

– Portelance, jm'en câlice, courez!

Portelance non plus n'entendait rien. Portelance n'était plus qu'une paire de bottes, de bas, de bobettes, de pantalons, une ceinture, un *gerber*, un t-shirt, une chemise, une veste tactique, une poche à masque à gaz, un masque à gaz, cinq chargeurs, un *BFA*, une *sling*, une baïonnette, une paire de gants, une *C7*, une paire de lunettes balistiques, un casque de kevlar, un rucksack, *une pôle*, un fanion « *échus* » par l'armée. Et aussi un tuyau respiratoire qui se serrait de plus en plus, mais qui lui appartenait, celui-là. Il se sentait comme un avaleur d'épée qui aurait englouti un long tampon hygiénique. Plein de poussière. Sa gorge devint sifflante. Le lieutenant : arrêtez de *faker!* Répondez-moi quand je vous parle! Rien à faire, on venait de le perdre. Le lieutenant regarda sa montre avant de s'adresser à Pouliot. J'vous gage une bière que dans cinq minutes il commence à pleurer. Ben moi j'vous gage dans quatre minutes, monsieur. *Deal*. Soldat Portelance? Ce qu'il restait de lui tourna son regard de sangsue enduite de sel vers le commandant. Assurez-vous de pas lâcher *la pôle*, qu'il lui dit. Les gars? Le lieutenant s'était alors retourné vers les trois gars qui l'entouraient. Assurez-vous que Portelance reste droit. Le message était clair. Le sergent anglo apparut alors près du lieutenant, haletant d'avoir remonté la colonne. *Sir? Yep?* Il lui fit un signe de la main. *Easy*. En effet, la colonne des Anglais

commençait à s'étirer vertigineusement. Le lieutenant ralentit. Portelance put enfin rattraper. Déçu, Pouliot : si on ralentit, monsieur, on peut-tu refaire nos paris. Pas question. Le lieutenant gueula qu'on ferait demi-tour. Un truc pour récupérer les retardataires et étirer la marche. On fit demi-tour jusqu'à hauteur du dernier, puis on reprit le *bearing* initial. Les retardataires se greffèrent au fur et à mesure. Les goldoracks immobiles attendirent. La montre du lieutenant sonna. Pouliot, qu'il dit, vous me devez une bière. Objection : il braille pas encore, monsieur. Non, mais c'est moi qui aura parié le plus proche. CQFD. L'avancée reprit. Spontanément, Pouliot douta que le lieutenant ait l'âge légal pour acheter de la bière. Évidemment que oui, voyons, même s'il ne faisait pas ses quoi, vingt-quatre ans, gros maximum? Lui qu'on n'avait jamais vu qu'en uniforme, on l'imagina en civil. Sûrement un petit *douchebag*, un peu *loser*. Jeans délavés louses. T-shirt blanc sous chemise carreautee. Propre. Chaîne d'argent à gros maillons. *Skate shoes*. Main droite dans la poche. Bière dans la gauche. Payé comptant sa BMW 2001 de p'tit gars bon salaire aux ambitions prêtes-à-porter. Gros *gamer*. Banlieusard guindé noyé au collège militaire à dix-sept ans, à l'aise et naturel dans la vie civile comme une fourmi loin de son terrier. Un vrai officier. Pauvre lieutenant. Portelance, lui, en avait peur. Mais ce n'était pas la peur qui lui faisait prendre ses distances.

– Soldat Portelance!

À bout de souffle, sifflant, morvant, suant, rompu, Portelance parvint à remonter près du lieutenant. Il tenait *la pôle* pointée droit devant, coincée sous le bras et supportée contre les boucles d'une bretelle sur sa poitrine, comme un chevalier en lice. Portelance, hostie, qu'est-ce qu'on vous a dit pour *la pôle*? J'suis pas capable, monsieur! Ça allait faire. Le lieutenant se retourna vers David, Lafleur et Payette : les gars, hostie, qu'est-ce que je vous ai dit? Vu! David et Lafleur redoublèrent leur pas, flanquèrent Portelance, *hands on* sur le rucksack, et le soulevèrent. Portelance n'eut plus de poids sur les épaules. Mais sa C7 en bandoulière frappait Lafleur aux tibias. Ils laissèrent retomber le sac. Portelance échappa un cri d'inquiétude. On donna sa C7 à Payette et on souleva le sac de nouveau. Malgré l'avantage côté poids, la poche du dessus qui contenait la bouteille de deux litres vint s'appuyer contre la corole du casque de kevlar, derrière la nuque. La pression acheva de modeler en alambic la tuyauterie de Portelance,

qui se mit à vrombrir. À ce bruit, l'outarde qui passait dans le ciel bien au-dessus de *la pôle* se moqua longtemps de l'infirmité, au demeurant, psychosomatique. L'écureuil l'entendit aussi. Il s'immobilisa tête en bas, redressée, cou cassé, pour railler. La petite nyctale se réveilla, tourna son cou sur près de 200°, rien de plus aisé, pour le regarder passer, mais fut seulement étonnée de l'issue de la marche. La couleuvre qui serpentait entre les quenouilles reconnut, à la vibration du sol, que les pas à l'avant de la colonne étaient plus désordonnés que ceux de la suite. Mais avant qu'elle ne saute aux conclusions, le brochet l'engloutit d'une seule bouchée, lui-même heureux que ses branchies lui permettent de respirer bien qu'il eut la gorge obstruée par un repas qui n'en finissait plus. Quoique non. Le brochet ne pensa à rien. Les maringouins non plus ne pensèrent à rien, sinon que le sang circulait à merveille et absolument bien oxygéné, de première qualité, vraiment, dans le cou tordu de Portelance, qui commença à se débattre pour qu'on lâche son sac. On l'ignora. Il bourrassa *la pôle* en guise de protestation. Pouliot posa la main dessus pour la retenir sans la lui arracher. *One man up*, qu'il gueula. Brochu fendit les rangs jusqu'à Portelance. Poulin suivit. On ne niaisa pas avec *la puck*. Ils saisirent le gars sous les épaules et le soulevèrent. Portelance n'avait plus qu'à se laisser porter et porter *la pôle*. Lafleur aida les gars sur le sac, qui tombait ainsi à une hauteur mal avenante pour forcer. Flottant, Portelance, l'ingrat, se mit à se débattre comme un poisson sorti de l'eau. Maintenant qu'il était en l'air, quelle surprise, il n'en manquait plus. Lâchez-moi! qu'il cria. Ta gueule, qu'on lui dit, pis tiens *la pôle* droite. Mais Portelance ne voulut rien entendre ou alors il n'entendit rien sous ses gémissements de truie. Il tenta des coups de pieds, mais c'était difficile avec ses jambes épuisées. Surtout, la prise de Brochu et de Poulin aux aisselles lui coupait la circulation. Il sentait ses bras bleuir. Ça lui picotait au bout des doigts. Ses deux pouces appuyés contre *la pôle* avec ce qu'il lui restait de force battaient au rythme de son cœur. Lâchez-moi! Il renifla. Le lieutenant : ça y est, il braille. Lâchez-moi! Peine perdue. Il abandonna. Il laissa traîner ses pieds mollement, qui tracèrent deux sillons dans la garnotte sablonneuse du bord de route. Il toussa. Cracha. On lui dit : fais attention, tabarnack! Mais le dérèglement circulatoire causé par ses bras coincés acheva d'empirer la situation. Il se cambra. Poulin dut le retenir à deux mains. Brochu se contenta de le soulever plus haut et de serrer davantage. De l'autre main, il tenait toujours

fermement la poignée-pistolet de sa C7, qu'il refusait de porter en bandoulière, doigt sur le pontet, prêt à répliquer au tir, comme un homme. Lâchez-moi! réessaya Portelance. Pouliot demanda au lieutenant si Brochu avait le droit de l'assommer un peu, pour faciliter la tâche. Le lieutenant se fit compatissant : malheureusement non, senior, savez-vous pourquoi? Parce que c'est pas légal, monsieur? Non, parce que si vous le cognez assez fort pour le ramollir, il pourra pus tenir *la pôle*. C'est vrai, ça, monsieur. Le lieutenant : après, en soirée, derrière le *sea can*, si vous avez des comptes à régler avec lui, ça c'est vos affaires. Oui monsieur! Lafleur, qui n'écoutait pas, s'aperçut soudainement que quelque chose n'allait pas : criss, Portelance, tu t'es tu chié dessus? qu'il demanda. Portelance toussa, plus inquiet de l'air qui pouvait entrer dans son corps que de celle qui en sortait. Sa respiration devint exagérément bruyante. Il réessaya de se dégager. Le lieutenant : les gars, malgré l'odeur, c'est l'heure de faire preuve de résilience. La route se mit à descendre. Les Coyotes repassèrent en sens inverse. À la vue du nuage de poussière, Portelance eut un mouvement de panique. Il poussa sa respiration jusqu'à émettre à l'expiration un sifflement qui rappelait l'asthme, et à l'inspiration un ronflement voisé. Il tenta de donner des coups de coude à Brochu et Poulin, protégés par leurs vestes tactiques. Lâchez-moi! Laissez-moi! J'pas capable! Lâchez-moi! Brochu, aux porteurs du rucksack : heille les gars, *dropez* don un peu le sac, peut-être que le poids va le calmer. Ça valait le coup d'essayer. Portelance ressentit un craquement quand le sac s'écrasa contre ses épaules. Sans doute une fracture longitudinale des clavicules. Ses trapèzes s'enflammèrent. On eût dit que chaque pore de sa peau meurtrie s'était dilaté jusqu'à ce que la friction fasse pénétrer le sel et les bactéries éjectées par la sueur dans la profondeur des muscles. Le peloton s'enfonça bientôt dans le nuage de poussière. Les minuscules cristaux minéraux – la vitre est faite de sable, le sable est fait de vitre – constellèrent de micro-entailles les parois intérieures des organes respiratoires de Portelance, déjà inflammés. La crispation réflexe des alvéoles pulmonaires fit remonter une pression jusqu'à la glotte, derrière laquelle sa gorge se noua. Portelance eut un violent spasme sonore et étouffé qu'on crut reconnaître comme une envie de vomir feinte avec plus ou moins de succès, mais produite avec tellement d'effort qu'elle l'aurait probablement fait gerber, oui, s'il avait réellement eu la nausée. On descendit encore. La lisière du bois se resserra sur les bords de la route. La poussière devint plus compacte. Lâchez-moi! Les goldoracks à la fin de la

colonne ne voyaient plus le fanion devant. Lâchez-moi! Portelance pleurait. La sueur passait pour des larmes. On l’envoya chier. Il ferma les yeux pour se protéger du sable en suspension. Dans un étang qu’on ne voyait pas derrière les arbres, le castor tapa l’eau d’un violent coup de queue. Un écho répété se multiplia contre les masses de bois dense et résineux. Sans le voir, on entendit quelqu’un suivre la colonne au pas de course, silhouette fugitive entre les troncs des bouleaux et les branches de sapin. Lâchez-moi! Portelance vit rouge sous ses paupières. Le cliquetis des armes se rapprocha des oreilles. On descendit encore. Un fond de froid qui tenait depuis la nuit enveloppa soudainement le peloton. Si Portelance avait ouvert les yeux, il aurait vu la condensation de son souffle, la chaleur diffuse s’évaporer du corps des hommes rompus de fatigue et de douleur, la traînée âcre de l’effort dans l’atmosphère épaissie. Le lieutenant se retourna vers son peloton. Où est-ce qu’on s’en va? qu’il gueula. Personne ne répondit. Il reprit : on s’en va au combat! Le peloton resta pantois, mais ça lui plut, cet enthousiasme. Des rafales de mitrailleuses éclatèrent au sud. Portelance se débattit mollement. Lâchez-moi! Le lieutenant gueula encore : où est-ce qu’on s’en va? Au combat! répondirent ceux, plus près, qui l’avaient compris la première fois. Au-dessus de leurs têtes, cachés par la poussière, des hélicoptères en vol tactique vinrent défoncer leurs tympans. Le lieutenant gueula assez pour les enterrer, comme si son corps portait plus que les machines : où est-ce qu’on s’en va? Deux mètres devant, deux mètres derrière, les gars s’effaçaient dans un nuage d’ocre que perçaient les voix. Cette fois, aucune hésitation. Au combat! que ses troupes répondirent avec entrain. On entendit soudainement le grondement sourd du champ de tir de grenade, aux limites de la garnison. Les détonations, plus puissantes qu’on s’y attendrait, sautèrent à quelques secondes d’intervalle. Ça plaisait, cette musique. Le lieutenant hurla : où est-ce qu’on s’en va? Au combat! On mit de la rage dans la voix. Ça faisait du bien. Retentit alors le C4, qui fend des *I beam* comme on écorche une banane. Toutes les bombes marchaient avec nous. Leurs détonations nous devenaient familières. Le lieutenant, encore : où est-ce qu’on s’en va? Sa voix se rompit, mais personne n’y fit attention. Au combat! qu’on répondit, avec une envie de mettre la baïonnette au canon et de fendre le *no man’s land*. Les enjambées prirent de l’ampleur. Les gars tenaient leur arme *au porté*, prêts à répliquer au tir et à gagner l’échange de feu. Ce fut ensuite une basse sourde qui

nous vint du sol, qui nous remonta les jambes, qui nous secoua les os et qui nous avertit qu'au champ de démolition, on venait de faire sauter des cratères. Le sergent remplaça le lieutenant qui n'y arrivait plus : où est-ce qu'on s'en va? qu'il gueula. Avant même que la réponse ne se fasse entendre, une batterie d'artillerie fit feu par la bouche de ses triples sept. Au combat! qu'on gueula avec une force qu'on ne se soupçonnait pas, suivis par les obus qui éclatèrent comme des constellations dans le *fog of war*. Lâchez-moi! marmonna Portelance. Il n'osa pas ouvrir les yeux. Mais les spectres les plus présents sont ceux qui nous échappent. Dans la densité du brouillard et de la poussière, des silhouettes muettes, immobiles, maudites, sourdaient de l'ombre piégée du bois. Les mots qu'elles portaient en guise de noms, étrangers, codés, acronymiques, industriels, rendaient compte de la réalité grabataire de leurs créateurs, dont elles formaient les plaies de lit : des putrescences nourries de mort, de haine, de douleur qui prolifèrent sous un drap de silence, de camouflage et de patience. C'était d'abord des traits. Des droites. Une géométrie arachnoïde. Des *trip wires*. Funeste, la face lacérée de cyrillique, une MRUD à cornes, immobile, froide, fichée dans la terre, releva la tête vers la colonne, espérant qu'ils se prennent dans sa traîne pour hacher les dix premiers. Puis ce fut la MON-200, la cyclope aux deux cents pupilles d'acier, perchée dans un sapin à hauteur de chauve-souris, qui fit apparaître le bouclier de sa face, prête à décimer le peloton. Ajoutant ensuite leurs lignes aux filets meurtriers des deux premières, les POMZ fructifièrent en épis au pied des feuillus, charbonneuses, aveugles, cannelées de dents concentriques comme les lamproies du Cocyte. Sous les tapis d'ifs, entre les troncs, surgirent des profondeurs les têtes hérissées, grimaçantes, tentaculaires des PROM-1, OZM, PP-MI-SR et Valmara 69, qui n'attendaient qu'un faux pas pour bondir, charcuter de leurs centaines de pustules de fer, dévisager, tuer, détruire et mettre à terre avec elles et leur rouille les imprudents qui trébucheraient sur leurs liens. Les sauterelles de la cinquième trompette de l'Apocalypse elles-mêmes détalèrent d'un coup alors que le sol se couvrit des bubons des TS-50, des PMA et des PMN, ainsi que des touches du pédalier des orgues de l'enfer que sont les PMD, prêtes à démembrer hommes, femmes et enfants, pâture coupable du hasard. Lâchez-moi! parvint à gueuler Portelance, qu'on traîna de force alors que se mirent à pleuvoir doucement, tourniquant comme des akènes, les PFM-1, faites moins pour tuer que pour rendre infirme et hanter ses victimes jusqu'à leur mort, les jours autant que les

nuits, parce que les pires cauchemars ont ceci qui les distinguent des rêves, qu'ils peuvent être seulement une mémoire parfaite, plus que cinématographique, de la plus stricte réalité. Le peloton avançait. Les mines antipersonnel bourgeonnaient. Les mines antichar se découvraient. Des carcasses rouillées de bombes non explosées à leur tour se mêlèrent aux souches. Des démons furieux se cognaient le front contre les fines parois de leur dormance qu'un rien ferait éclater au grand jour. Les mécanismes complexes des *IED* et des *booby traps* se multiplièrent jusqu'à déborder sur la route. Sans émoi, les gars continuèrent d'avancer. Rien ne pouvait plus nous effrayer. Nous étions prêts. Nous étions invincibles. Lundi, dans trois jours, nous commencerions le module qui ferait de nous des démineurs. Chimo! tonna alors le lieutenant qui avait retrouvé sa voix pour gueuler. C'était le cri de ralliement du génie. La réplique ne se fit pas attendre. Chimo! Les gars ne sentaient plus rien. Chimo! Le sergent gueula si fort que le lièvre surpris s'écrasa tête première contre un arbre. Chimo! Les gars, fiers, pompés, crièrent d'un même souffle. Chimo! Le lieutenant renchérit de tant de voix qu'il faillit s'effondrer. Chimo! Les gars aveuglés répétèrent, arme brandie. Chimo! L'ours, stoïque, incapable de concevoir cette mort et si surpris qu'il en oublia d'appeler sa petite nyctale, battit de spasmes ses jambes dans le vide, crevé de shrapnels. Chimo! S'il faut former cent soldats pour qu'un seul débarrasse le monde ne serait-ce que d'une seule de ces cochonneries, ça fait cent héros, Chimo! S'il faut un million de soldats pour qu'un seul décide de poser ne serait-ce qu'une seule de ces cochonneries, Chimo! On déboucha sur le cimetière abandonné. Lâchez pas, on est arrivés! encouragea le sergent. Portelance supplia qu'on le laisse tranquille. Le peloton se resserra. Puis soudainement, improbable, perçant le silence barbelé de cliquetis d'armes et de souffles saccadés, on entendit, tout près, la plainte du *little guy* de l'adjutant Simons. Le *compound* de construction et le nid du pluvier kildir. On sortirait des secteurs incontinent. Ça achevait. On commença de remonter la côte qui menait au *range control*, portes gardées des secteurs. Un coup de vent dissipa la poussière. Le lieutenant ordonna de laisser Portelance marcher par lui-même, mais de continuer à porter son sac. Précaution inutile. Les gars du *range control* se distribuaient leurs cafés Tim. Ils ne virent rien. Enfin les bottes rencontrèrent à nouveau l'asphalte de la garnison. Le lieutenant ordonna de lâcher Portelance. Des hauts gradés

pouvaient les apercevoir, valait mieux le laisser monter dans le *milcot*. Brochu saisit *la pôle* et, toujours sans lâcher sa C7, la brandit fièrement. Spontanément, encore : Chimo! Brochu sentit derrière lui l'énergie de ses frères et de ses sœurs d'arme. Chacun s'enorgueillit de ce que ce soit Brochu qui menait. Brochu, c'était le plus fort. Brochu, c'était le méritant. Brochu, c'était le consensus. Les cœurs battaient, encore plus chargés qu'ils ne le seraient dans quelques semaines à leur parade de graduation. Voilà, se dirent les recrues, qu'on dirait en les voyant. Voilà, c'est eux qui arrivent. De loin, tout le monde peut les reconnaître. Voilà le cours franco. Voilà le DP1 1408. Voilà les meilleures recrues d'une génération. Les sapeurs les plus fiers qu'on ne verrait jamais. Chimo! Oui! Amenez-en, des guerres! Ceux-là vivront éternellement sous les couleurs bleu rouge bleu rouge bleu toujours vives de leur fanion, les immortels. Portelance, enfin abandonné à son sort, rampa jusqu'à la pelouse en bordure de route et s'étendit dans l'herbe brûlée. Ne restaient plus que trois cents mètres avant le *tent line*, mais il n'y arriverait pas. C'était fini. Il essaya de reprendre son souffle, mais une masse lui comprimait le diaphragme. Son champ de vision se rétrécit. Il n'était pas sorti de son enfer. On passa devant lui sans faire attention. Les goldoracks à l'arrière ne l'aperçurent pas non plus, eux qui avaient la tête haute, le regard braqué sur leurs couleurs, le cœur léger. Ce fut ensuite le peloton des Anglois qui approcha, précédés eux aussi par leur fanion, bien droit, bleu rouge bleu rouge bleu. L'humiliation n'était pas finie. Ils arrivèrent en grande pompe, presque aussi majestueux que les Francos, l'air presque frais, unis. Le peloton chantait. Fort. L'absence de musique n'était pas un manque. C'était *Wings*, la marche rapide des régiments de génie. *Where the shot and shell are falling, and the bugles are a-calling, where the smoke and smell of powder's on the wind, and the sharper rifle rattle shows the forefront of the battle, a squad or two of sappers you will find. Be it bridging or pontooning, be it survey or ballooning, a path through swamps or obstacles to clear, then the man they will all beckon and the man on whom they'll reckon as serving in the Royal Engineers. Everywhere our motto where our country needs, as a sapper watchword not by words but deeds. First when bugle summon, last to leave in war, is the proud tradition of our glorious Corps.* Portelance leva les yeux. *Wings to bear me over mountains and vale away. Wings to bathe my spirit in morning's sunny ray! Wings that I may hover at morn above the sea. Wings through life to bear me, and death triumphantly!* Le peloton passa. À sa

suite, devant le *milcot* conduit par le caporal Martin, McKinnon, en goldorack, vit Portelance gisant sur son rucksack. Il s'arrêta sans délibérer et sans prendre le risque de n'être pas compris. Il ôta son dossard et son ruckack sans un mot. Il enfila celui de Portelance sur sa poitrine. Réenfila le sien sur son dos, de sorte que les sangles croisées se retinssent les unes aux autres pendant la marche. Il eut l'air d'une tortue coincée dans sa carapace. Il élargit les *slings* des deux C7 et les passa dans son cou, appuyées contre la nuque. Il fit mettre le dossard à Portelance, badaud, qui se laissa faire, lui saisit un bras et une jambe, s'accroupit, et le balança sur ses épaules, bien appuyé contre les sacs, comme un blessé de guerre. D'un pas prudent, mais certain, il reprit l'avancée pour deux. McKinnon ne fut plus qu'un immense paquet d'équipement militaire usé sur lequel reposait un corps, et duquel dépassaient deux jambes fortes. Dodelinant de la tête au rythme de marche de son sauveur, Portelance ne posa pas de questions, ni ne manifesta aucun signe d'entrain aux voitures qui, en le dépassant, klaxonnaient pour l'encourager. Concentré sur chacun de ses mouvements, McKinnon parvint à rattraper Ramos, son *buddy* goldorack qui avait suivi le peloton sans cesser ni de marcher, ni de chanter. Il lui sembla prendre une grande bouffée d'air frais en entendant le peloton entonner *Hurray for the CRE!*, mais il dut se résigner à écouter sans chanter. Portelance au-dessus tenta pour sa part de mémoriser le refrain une fois pour toutes. *Hurray for the CRE...* Il ferma les yeux. Ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait, cette chanson. Ça ne lui déplaisait pas. Il y avait même quelque chose d'héroïque là-dedans. Mais un inconfort physique l'empêchait d'apprécier l'hymne à sa juste valeur. Le nœud au bout d'une cordelette attachée à la glissière d'un zipper lui pesait douloureusement sur une côte. Il tenta de se replacer, mais l'Anglo qui le portait réagit brutalement. Avant que la circulation dans ses membres n'écope encore d'une prise trop serrée, Portelance décida d'accepter le point sensible. Il essaya alors de s'imaginer de quoi ils pouvaient avoir l'air, ensemble, l'un sauvant l'autre, et songea avec fierté à l'affiche d'un film sur la Deuxième Guerre mondiale. À moins que ce ne fut le Vietnam. C'était difficile de se concentrer. D'ailleurs c'était quoi son nom, encore, au gars qui l'avait ramassé? Peu importe. Portelance lâcha un petit pet, en faisant attention de ne pas faire de bruit. Difficile de se retenir, après un aussi gros effort. Même que ce n'était pas tout à fait fini, parce qu'à cette hauteur, l'air de rien,

ça brassait pas mal, marcher. Il observa quelques secondes la traînée de leur sueur à eux deux, ensemble, comme une pluie derrière les pas de son porteur. C'était impressionnant, cette quantité d'eau que leurs corps pouvaient évacuer. Peut-être que sa bouteille coulait, aussi. Il eut soif. Il tenta de se redresser, mais abandonna l'idée. Il venait d'échapper à la mort, valait mieux ne pas bouger. Portelance cracha avant de fermer les yeux, espérant s'endormir. McKinnon, lui, marchait la tête vide. La charge commençait à l'accabler. C'était plus lourd qu'on pouvait imaginer, surtout vers la fin. Arrivés au *tent line* les premiers, les Francos, en cercle, s'y congratulaient déjà joyeusement. Le lieutenant leur distribua du *beef jerky* ramené de Wainwright. Il offrit des dattes aussi, mais personne n'en voulut. Profitant de ce que ses hommes avaient la bouche pleine, le commandant leur fit des félicitations brouillonnes qui se muèrent en véritable discours sur l'esprit combatif. Il se fit prendre à ses propres caricatures grandiloquentes, se crut orateur, un vrai meneur, un chef de guerre. Les gars y croyaient aussi. On se serait cru au cinéma, *dans* le grand écran. On répondait en hurlant, l'œil brillant, fiers, fébriles, chiquant les tendons nerveux des pièces de viande coriace. La corneille leur répondait depuis les cimes des pins. C'était magnifique. Le soleil blanc d'un beau matin chaud de fin juillet s'infiltrait dans les tentes ouvertes sur l'allée centrale du *tent line*. On n'avait jamais été aussi puissants. On se donnait des tapes dans le dos. On criait Chimo. On était prêts à repartir. À l'écart derrière une lisière d'arbres, McKinnon exténué déposa Portelance et son stock sur le banc de gymnase sous le quartier de tente modulaire ouvert devant rien, qui servait d'abri aux *fire pickets* les soirs de pluie, puis il partit rejoindre sa *gang* qui, n'ayant pas eu le privilège d'un *speech* de ses *staffs*, courait aux douches. Brochu, encore, avait tout manqué. Quant à Portelance, le caporal Martin le ramassa et le posa sur la banquette arrière du *milcot*. Il attendit que le lieutenant finisse ses histoires pour lui demander ce qu'il fallait faire. Le sergent fit signe qu'on s'en occuperait plus tard. On le renvoya à sa mère, vivant.



Le monde dit du six; parole et narration dans  
*Numéro six* d'Hervé Bouchard

## Avant-propos

*Il ne s'agit pas de figurer quelque chose, d'être le signe de quelque chose, pas du tout. Il s'agit simplement de prendre possession de cette parole-là, de s'y soumettre entièrement, et puis de la donner à entendre<sup>1</sup>.*

Hervé Bouchard

Hervé Bouchard a écrit son *Parents et amis sont invités à y assister*<sup>2</sup> pour donner à entendre une parole, et c'est ainsi que je me suis proposé cette lecture de *Numéro six*, fondée sur l'écoute. Les études consacrées à l'œuvre de Bouchard sont aussi précieuses qu'elles sont rares. Du fait de la parution récente de *Numéro six*<sup>3</sup>, le livre n'occupe qu'une place secondaire dans ces études, d'autant plus qu'il se distingue, dans sa forme, des œuvres qui le précèdent. Pour cette raison, je me suis permis, pour reprendre les mots de Bakhtine, une « profonde pénétration littéraire et idéologique du roman<sup>4</sup> » : une lecture très proche du texte, éclairée par la théorie, mais sans plus d'interférence que ma propre sensibilité afin de rendre compte, autant que possible, de l'œuvre comme d'une totalité concrète. J'ai délibérément choisi, en tant que chercheur-créateur, de considérer le peu de textes critiques autour de *Numéro six* comme un privilège. J'ai pu arrimer ma démarche au seul rythme de l'œuvre, adoptant une démarche essayistique, mais fermement appuyée sur le texte, sans qu'en pâtisse la rigueur intellectuelle. Mon objectif est simple : il s'agit de montrer l'œuvre telle qu'elle se donne; telle qu'elle s'est livrée à travers mon expérience de lecture. Le proverbe italien veut que toute traduction soit une trahison. À certains égards, j'ai préféré à la docte trahison du scientifique celle, enthousiaste, de l'ignorant; je souhaite partager *Numéro six* davantage que d'être cité.

---

<sup>1</sup> Stéphane Inkel et Hervé Bouchard, *Le paradoxe de l'écrivain*, Taillon, La Peuplade, 2008, p. 84.

<sup>2</sup> Hervé Bouchard, *Parents et amis sont invités à y assister*, Montréal, le Quartanier, 2006, 237 p. Désormais abrégé dans le texte en *Parents et amis...*

<sup>3</sup> Hervé Bouchard, *Numéro six*, Montréal, le Quartanier, 2014, 170 p. Désormais abrégé en *NS* suivi du numéro de page, entre parenthèses.

<sup>4</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 228.

## Introduction

S'il fallait décider dans quel genre traditionnel ranger *Numéro six* d'Hervé Bouchard, on dirait sans se tromper qu'il s'agit d'un roman. Le long monologue a pourtant une forme si libre, de l'ordre de la partition, et il est porté par un rythme si vif, qu'il ne serait pas faux d'y voir une « dramaturgie romanesque<sup>5</sup> », pour emprunter le mot, très juste, d'Audrey Camus, dramaturgie qui trouverait son aboutissement dans la lecture-performance. D'ailleurs une première version du texte a effectivement été présentée en lecture-spectacle à Jonquière (*NS*, 173), un an avant sa publication au Quartanier. On peut encore aller plus loin et dire, avec Laurance Ouellet Tremblay, que la parole dans *Numéro six*, « en raison de sa capacité de surgissement [...] et de renouvellement de la langue, [est] capable à elle seule de *produire* le théâtre où le drame prendra place<sup>6</sup> » : que *Numéro six* est non seulement *théâtral*, mais qu'il ferait surgir un théâtre dans la tête – le corps, la voix, la vie – du lecteur, l'acte de lecture devenant une mise en abyme performative du *theatrum mundi*, auquel tout un chacun appartient.

Ces observations sur la poétique de Bouchard, formulées à partir de *Parents et amis sont invités à y assister*, conviennent à *Numéro six* parce que le troisième opus solo de l'auteur explore à nouveau la dimension métaphysique de la parole, son terrain de jeu fétiche. Elles ne sont pas suffisantes, cependant, parce que le roman va plus loin; il est plus cohérent et plus radical. La parole n'y est plus seulement mimétique ou dramatique. Le texte incarne le lieu, le temps et la chair d'une parole absolument affranchie de toute attache dans la matière, indépendante, et qui ne renvoie qu'à sa propre affirmation selon une « logique de la mise en

---

<sup>5</sup> Audrey Camus, « Noir dans le théâtre où la scène est crayonnée : la dramaturgie romanesque d'Hervé Bouchard », dans *Pratiques et enjeux du détournement dans le discours littéraire aux XXe et XXIe siècles* (Nathalie Dupont et Éric Trudel, dir.), Québec, PUQ, 2011, p. 137-146. Consulté dans Audrey Camus lab, [en ligne], [http://lab.audreycamus.com/sites/default/files/DramaturgieRomanesqueBouchard\\_ACamus.pdf](http://lab.audreycamus.com/sites/default/files/DramaturgieRomanesqueBouchard_ACamus.pdf), le 14 février 2017, 11 p.

<sup>6</sup> Laurance Ouellet Tremblay, *L'engendrement de la parole chez Hervé Bouchard, Pierre Perrault et Hector de Saint-Denys Garneau*, [thèse], Montréal, UQÀM, 2016, p. 50. Elle souligne.

abyrne<sup>7</sup> » de la parole, poussée au maximum. Bref, *Numéro six* est l'évènement d'une parole libre et offerte gratuitement<sup>8</sup>.

Cette liberté de la parole est due, d'une part, à sa façon de s'affranchir de sa fonction représentative. L'œuvre propose un univers narratif cohérent qu'il est pertinent d'analyser selon des perspectives thématiques – historiques, politiques et peut-être surtout religieuses –, mais cet univers, en même temps qu'il se construit au fil de la lecture, se déconstruit. C'est ce « double bind<sup>9</sup> », construction-déconstruction, qui donne sa force au récit; l'articulation de ces deux dynamiques est le moteur de ma recherche. D'autre part, la liberté de cette parole tient à sa capacité d'échapper à quiconque voudrait en prendre possession de façon autoritaire, que ce soit l'auteur, les personnages, le lecteur ou le critique. Puisque *Numéro six* porte plutôt une théorie en acte que l'abstraction d'une théorie, il y a davantage à gagner d'une expérience d'immersion organique dans l'œuvre que d'une démarche d'extraction de sens. C'est donc à partir d'une lecture collée sur le texte, « au corps à corps<sup>10</sup> » dirait Derrida, que j'ai cherché une petite « cheville<sup>11</sup> » en connivence avec le texte, contre laquelle m'appuyer. Cette cheville, je l'ai trouvée au centre du chapitre central : j'entre dans le livre par le milieu. Je ne passe ni par les grandes portes de la visite formelle, ni par celle du voleur, à l'arrière; j'emprunte le tambour des familiers, sur le flanc. De la même manière, j'ouvre chacun de mes chapitres en observant

---

<sup>7</sup> Ouellet Tremblay remarque que la parole chez Bouchard réussit « à faire de la logique paradigmatique et de la profondeur spatiale caractéristiques de la mise en abyme, un évènement d'abord et avant tout syntagmatique, se déployant en premier lieu à même le défilement du texte ». (*Ibid.*, p. 48) « Le texte acquiert une texture de parole et une structure de mise en abyme – non pas visuelle, mais langagière, le dire [du personnage] contenant le dire des plus grands que lui ». (*Ibid.*, p. 35) Dans *Numéro six*, la parole du personnage, libérée de l'emprise du monde, renvoie également à la parole du roman, libérée de l'exigence de représentation.

<sup>8</sup> 20,95\$ ou 18€, pour être précis. (*NS*, quatrième de couverture)

<sup>9</sup> Le mot est pris au sens que lui donnait Derrida : « double exigence simultanée, double postulation contradictoire, double obligation, *double bind* ». (Jacques Derrida, *Signéponge*, Paris, Seuil, 1988, p. 48-49.)

<sup>10</sup> Jacques Derrida, *Déplier Ponge : Entretien de Jacques Derrida avec Gérard Farasse*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2005, p. 17.

<sup>11</sup> Le mot est de Derrida : « la cheville, comme la clé, est un dispositif technique propre à ouvrir et à fermer, à jouer un rôle organisateur dans une pièce de musique... [...] À mettre en fonctionnement, à permettre le déchiffrement de ce qui est chiffré, à établir une sorte de complicité secrète, une clé : le texte a une clé, une clavicule, quelque chose sur quoi il s'articule et selon quoi, pour se livrer, il se déchiffre; donc il s'agit bien d'être ici en cheville ou en connivence. » (*Ibid.*, p. 17-18.)

d'abord un passage-clef. Ces préludes intermédiaires jouent un rôle double : ils introduisent les enjeux qui seront analysés et servent d'opérateurs entre les notions théoriques utilisées. On remarquera enfin les intertitres dans la première section du premier chapitre : au seuil de mon étude, je m'engage dans une nécessaire relecture du récit afin de mettre en évidence les éléments sur lesquels je fonde mon approche. Les intertitres assurent que ce détour ne soit pas déroutant. La suite peut s'en passer.

Le premier chapitre de cette étude, d'abord, isole l'enjeu de la parole telle qu'elle s'articule dans le récit. Dans ce roman d'apprentissage, la quête de soi du personnage principal, le « numéro six » – découverte, acceptation et affirmation de soi –, s'assimile à la quête d'une parole. « Être soi », c'est « dire » et « dire », c'est « se dire ». À partir de trois états du personnage principal – enfant, adolescent, narrateur –, je montre comment le récit met en scène un passage entre deux façons de (se) dire, deux « états » du soi : « non dit » et « dit »<sup>12</sup>. Le soi « non dit », d'abord, apparaît dans l'enfant, alors que le personnage principal est encore trop jeune pour porter une parole à soi<sup>13</sup>, et que les figures d'autorité exploitent ce silence pour imposer une parole-identité qu'elles disent à sa place. Sous cette parole étrangère, le narrateur rend rétroactivement sensible au lecteur une parole de soi non dite. Ainsi, même tu, le soi s'entend comme parole grâce au procédé narratif. Le soi « dit », ensuite, apparaît durant l'adolescence du personnage, lorsque l'affirmation de soi devient synonyme d'acceptation et d'appropriation de sa parole. Deuxièmement, le premier chapitre mène à un paradoxe : la parole

---

<sup>12</sup> Un troisième état du soi est identifié dans les chapitres deux et trois : le soi « rédit ».

<sup>13</sup> Cette parole de soi n'est pas que récit. Elle est mot, rythme, ton, son, voix et récit : événement parolier de soi. C'est une parole « où [l'auteur] de l'énonciation [est] mis en scène par le discours en acte et, [avec lui], [son] expérience du monde, [sa] perspective sur le monde à quoi aucune autre *ne peut se substituer* » (Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 64) et grâce auquel seulement il peut avoir prise sur lui-même. Pour Bouchard, le soi n'existe pas autrement que *dit*. Par ailleurs, dire cette parole de soi – être soi – ne résout pas la question de l'identité sociale, de la place dans le monde, etc. Ricoeur le remarque lui-même : « en maints récits, c'est à l'échelle d'une vie entière que le soi cherche son identité. » (*Ibid.*, p. 139) La parole est prise comme attestation physique pure, directe, réflexive, d'exister, peu importe les modalités, la permanence, le rôle ou la valeur de cette existence. La parole est « l'assurance – la créance et la fiance – *d'exister* sur le mode de l'ipséité » (*Ibid.*, p. 351) sans réponse quant à la question de l'existence sur le mode de la « mêmété » (appartenances à des catégories et permanence d'un caractère; réponses aux questions qui suis-je et que suis-je). La parole imposée par les figures d'autorité est, au contraire, une parole *identité* en ce qu'elle dicte au personnage *qui* il est et que *ce qu'*il est dans le monde, pour le monde. La parole de soi dit plutôt *que* l'on est pour soi-même : elle ne répond pas aux questions « *qui* suis-je » ou « que suis-je » – elle dit, simplement, « je suis ». Toute parole libre fait « je suis ».

du personnage à laquelle le lecteur a principalement accès est celle du narrateur. Bien que le récit mette en scène la construction d'un *soi* par la parole, la parole du narrateur constitue moins ce dernier comme *être* que comme *fonction* : plus le lecteur entend distinctement la voix du narrateur, moins cette parole le définit comme soi – personnage principal, jeune numéro six devenu adulte – et plus elle le définit comme identité creuse : diseur. Ce paradoxe crée une incongruité temporelle entre le personnage et le narrateur : tantôt le narrateur apparaît comme appartenant au même univers que l'enfant et l'adolescent – le même, des années plus tard –, tantôt les univers de l'un et de l'autre paraissent mutuellement étrangers, n'entretenant qu'une correspondance de nature mimétique. D'un côté, le temps du récit semble être à l'origine du temps de la narration. De l'autre, le temps de la narration semble être à l'origine du temps du récit.

Afin de résoudre cette circularité, je me penche dans le deuxième chapitre sur trois temporalités du roman : le temps du récit, le temps de la narration et le temps du mot (ou temps de la lecture). Je remarque d'abord que le temps du récit est clos sur lui-même, construit de manière à évacuer le besoin d'un avant ou d'un après, ce qui semble, de prime abord, confirmer l'hypothèse qu'il s'agit d'une création mimétique dont l'origine se trouve dans le temps de la narration. Je remarque ensuite que le temps de la narration est un *instant* : un présent immobile. Dans son ensemble, le rapport du temps du récit au temps de la narration obéit à une logique du *flashback*. Le personnage de l'histoire se construit dans la durée et, paradoxalement, cette durée construit le narrateur, *dans son présent*, en un instant statique. Ainsi, la parole du narrateur construit bien un *soi*, perceptible non pas en ce qu'il est un *dit*, mais en ce qu'il est un *redit*. Ce soi, ce *redit* qui s'appuie d'un pied dans la durée du récit et de l'autre dans l'instant de la narration, se dresse dans une troisième temporalité : celle du mot. Le temps du récit et le temps de la narration renvoient au temps du mot, au matériau *parolier* brut duquel ils proviennent. Il y a *soi* parce qu'il y a mots dits, non l'inverse. L'enjeu principal du roman est donc moins de montrer un soi se construire par la parole, que de montrer la parole construire du soi. Le jeune numéro six qui apprend à se dire est une mise en abyme de la parole du livre, qui dit le narrateur. Lire n'est plus imaginer une histoire, mais regarder du mot faire du monde, véritable

actualisation de la conception presque cosmogonique de la parole de Bouchard, pour qui « l'impression de profondeur qui peut aller jusqu'au sentiment d'infini, dans le livre, ça se peut<sup>14</sup>. »

Dans le dernier chapitre, afin de préciser cette métaphysique de la parole, je mets en évidence le conflit entre parole autoritaire (identitaire) et parole du soi tel qu'il est mis en scène dans le récit. La parole autoritaire se prétend liée au monde comme si elle en était un produit objectif et qu'elle ne servait qu'à y retourner. Elle nie toute appartenance de l'être humain à sa propre parole, autant qu'elle refuse à l'être humain la possession d'une parole propre avec laquelle se dire, se partager, se réinventer et se libérer. Aussi use-t-elle du patriotisme et de la religion pour donner l'illusion que c'est par un travail dans le monde et le silence que l'être humain peut se dire et se posséder. De son côté, la parole de soi sape l'emprise que l'autorité s'acquiert par sa parole autoritaire en affirmant l'appartenance de l'être humain d'abord au monde de sa propre parole, avant son appartenance au monde physique. Comme chacun peut posséder sa propre parole, ce monde n'appartient à personne en particulier; il est gratuit et changeant, il se partage et se réinvente autant de fois qu'on le dit, on le dirait presque collaboratif : il rend caduque l'idée d'une hiérarchie, nécessaire pour justifier l'exploitation dans le monde physique. En conséquence de quoi, j'analyse comment, malgré des apparences d'autorité face au lecteur, le narrateur sabote dans sa démarche tout ce qui pourrait lier sa parole au monde, afin d'en préserver la liberté. Enfin, je montre comment ce n'est pas que la voix narrative, mais toute la parole, tout le texte, qui se déconstruit constamment, aux dépens d'un impératif mimétique, pour faire ressortir le mot, le rythme, les sons, la parole brute opacifiée et parfaitement libre, donnée et offerte d'elle-même, cœur véritable du roman. *Numéro six* ne garde plus du théâtre que le don de soi, le don du mot, du dire, dans le présent de sa performance; une performance à laquelle on assiste, mais surtout qu'on reçoit.

---

<sup>14</sup> Hervé Bouchard, « Je suis un écrivain local », dans *Cousins de personne*, 2016, [en ligne], <https://www.cousinsdepersonne.com/2013/09/je-suis-un-ecrivain-local/>, page consultée le 16 juillet 2018.

## I

### **Un six en trois. Le personnage enfant, ado et narrateur**

Le cœur du cinquième passage, pour ne pas dire le cœur de l'œuvre, coïncide avec un moment de pause dans le récit. Y sont décrites deux photos du personnage principal, le « numéro six », prises à un an d'intervalle, alors qu'il jouait au hockey dans la catégorie pee-wee (11 et 12 ans). La première photo a été prise lors de sa première année dans l'équipe. Autrement dit, lors de la période couverte par le chapitre précédent. La seconde a été prise l'année suivante, narrée dans le même chapitre. L'une se trouve chez le père du numéro six. L'autre chez son oncle. À la lecture, les deux photos sont comparées comme si elles se trouvaient sous les yeux du lecteur. Les contrastes deviennent des évidences. Le numéro six de la première photo est un enfant insouciant et obéissant. Le numéro six de la deuxième est en début de puberté. Il se veut plein d'assurance, mais appréhende l'avenir. Cette dualité d'un même personnage ne surprend guère dans un récit de formation et d'apprentissage. Cela dit, ces deux figures, superposées dans une même digression du narrateur, mettent en lumière avec précision trois états clefs du personnage principal. C'est d'abord le numéro six en tant qu'enfant, celui de la première photo, entre 6 (s'il faut croire la quatrième de couverture) et 11 ans. C'est ensuite le six adolescent, entre 12 et 16 ans (toujours selon la quatrième). Enfin c'est le numéro six en tant que narrateur, cette voix que le lecteur entend raconter sa propre histoire. Mettre au jour la continuité et les particularités de ces trois états permet de comprendre comment le numéro six se construit par la parole.

## L'enfant six : un nombre non dit

### *La contradiction du soi*

Observons d'abord le personnage principal alors qu'il est enfant, et commençons, justement, par le portrait du cinquième passage que son père, le « grand chef montreur<sup>15</sup> », garde dans son sous-sol. Sur cette photo, un détail détonne de l'ensemble. Le postérieur de l'enfant se montre particulièrement « proéminent ». Non seulement il paraît « offert » (NS, 77) au photographe, mais il fait ressortir, nous dit-on, une contradiction dans l'image :

Contradictoirement tout obéissance et manque d'audace du six abandonné au désir de pose comme on voulait et malgré sa volonté son postérieur arrondi proéminent dans une sorte de révélation accidentelle sera-t-on tenté de penser de son six intérieur. (NS, 77)

Imposé par le photographe, le mouvement de freinage capté sur pellicule, « la pose », qui devait donner un air décidé à l'enfant, paraît au contraire artificielle et décalée. Ce qui devait être expressif trahit une retenue. Étrangement, d'où la contradiction soulevée par le narrateur, la photo donne simultanément l'impression que le garçon nous montre son derrière, pour ne pas dire son « cul », provocation puérile affirmée, rien de moins, malgré lui, comme si, au fond de lui-même, l'enfant défiait l'autorité. Ce qui m'intéresse ici n'est pas la valeur symbolique du postérieur, à laquelle je reviendrai dans le dernier chapitre, mais plutôt le caractère échappé – presque accidentel – de l'affirmation de soi, de son « six intérieur ». Pour comprendre cette contradiction, je propose de remonter à la première énigme du personnage, c'est-à-dire à son nom : numéro six.

### *Numéro, chiffre et nombre six*

Ce terme *numéro six*, outre sur la couverture et la page de titre, apparaît dès la première ligne du texte, dans la formule récurrente « j'ai porté le numéro six », qui ouvre la plupart des

---

<sup>15</sup> Le père est nommé quarante-deux fois au fil de l'œuvre, sous trente-quatre noms différents. Statistiquement, les deux tiers de ces occurrences contiennent un, deux ou trois des mots « grand » « chef » et « montreur ». Aussi ai-je décidé de l'appeler ainsi, d'autant plus qu'avec quatre occurrences « grand chef montreur » est son nom le plus fréquent. (NS, 14, 17, 18 et 35)

chapitres<sup>16</sup>. Le verbe *porter* joue sur une ambiguïté. Le chiffre six est manifestement *porté* par le personnage sur son uniforme, comme on porte un numéro dans n'importe quel sport d'équipe. Cela dit, le personnage *porte* également le six comme un nom donné par le narrateur, mais aussi, plus qu'un nom, comme quelque chose en lui, un peu comme on dit d'une mère qu'elle porte un bébé ou, d'un malade, sa maladie<sup>17</sup>. Ce *numéro six* porté *en* lui, c'est le *soi* du personnage.

Afin d'éviter la confusion, je propose de renommer temporairement ces trois différents *six*. Le personnage sera le *numéro six*, puisque c'est son nom tout au long du livre. Le six que le personnage porte sur son maillot de hockey, je l'appellerai le *chiffre six*. Quant au « six intérieur », qui représente le soi du personnage, ce sera le *nombre six* : c'est un numéro qui permet au personnage de se désigner intérieurement, proprement, comme un *nom*, et qui lui est intime, autoréflexif, comme une *ombre*. Le numéro six, donc, porte un chiffre six dans le dos et un nombre six en lui.

#### *Le nombre et ça : l'avant*

Cette distinction est importante, car l'ordre d'apparition de ces « six » dans le récit témoigne d'un jeu du narrateur lui permettant de montrer plus – un non-dit – que ce dont est réellement conscient le personnage dans le temps du récit. En effet, contre toute vraisemblance chronologique, le *nombre* apparaît dans le livre avant le *chiffre*. Le moment exact de l'arrivée du *chiffre* est incertain. Ce qui l'est, c'est qu'au premier chapitre le personnage ne fait qu'apprendre à patiner avec son père et jouer avec les garçons du quartier sur une patinoire extérieure ou au Foyer des lois. Il ne fait pas partie d'une équipe, il ne porte pas d'uniforme, il ne porte pas le *chiffre*. Aucune façon pour l'enfant de s'associer avec le *six*; aucune façon pour lui de se désigner autrement que par son nom, inconnu du lecteur. Ainsi, le six porté par le

---

<sup>16</sup> Sauf le cinquième : « l'an d'ensuite j'ai conservé le numéro six au bras comme s'il était à moi, comme si c'était mon nom [...] » (NS, 71); le sixième : « j'avais le six collé à l'envers du front quand j'ai rejoint au plus bas du Foyer des lois les Panthères bantam [...] » (NS, 87); et le dernier : « je suis le contenir du six ». (NS, 137)

<sup>17</sup> La comparaison choque, mais l'un et l'autre sont moins antithétique qu'on pourrait croire. J'y reviendrai au dernier chapitre.

personnage dès la première phrase du récit n'est, à sa hauteur, ni le chiffre, ni le nom, puisque l'un et l'autre n'existent pas dans sa réalité. Le six porté dès la première phrase du récit ne peut être que le *nombre*, le soi, montré d'avance dans le personnage par le narrateur au lecteur, *a posteriori*, malgré l'ignorance de l'enfant.

Le narrateur est « en avance sur la progression du héros parce qu'il la survole<sup>18</sup> », dirait Ricœur. Ce qu'il fait voir n'est pas inexistant dans la réalité du personnage, mais inconnu<sup>19</sup>. Aussi, lorsqu'il affirme dans la première phrase du texte qu'il a « porté le numéro six sans savoir que ça comptait » (*NS*, 7, je souligne), le *ça*, en ce sens, serait le même *ça* que celui des petites phrases qui mettent *ça* en jeu dans le premier chapitre : « on peut voir ça » (*NS*, 9) ou « imaginer ça » (*NS*, 16). *Ça*, ce sont des moments ou des souvenirs qui *comptent* dans le nombre six, qui doivent être comptabilisés dans la formulation du soi, même si, chronologiquement, *ça* en précède la prise de conscience. *Ça* représente *l'avant*, tout ce qui précède l'apparition du chiffre six sur un blouson, l'apparition du mot que le personnage s'appropriera pour se nommer.

Il y a plus. Si le *chiffre* six apparaît dans le deuxième chapitre<sup>20</sup>, ce n'est qu'en tant que chiffre; il n'a à ce moment aucune valeur autoréférentielle pour le personnage. Au commencement du deuxième chapitre, le narrateur précise qu'alors qu'il portait le chiffre six dans les ligues atome et moustique, entre 8 et 10 ans, son père avait un six dans son Ford. Ce six du Ford n'est pas une quelconque babiole ou lettrine en forme de six qui servirait à afficher la fierté du père pour son fils – et qui, par extension, montrerait à ce moment du récit une propension familiale à associer le six au personnage. Ce six semble plutôt être le nombre de cylindres du moteur du Ford, et c'est pourquoi le père « éprouvait parfois l'envie d'un huit

---

<sup>18</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit II*, Paris, Seuil, 1984, p. 252.

<sup>19</sup> Le narrateur exploite sa position exotopique, pour reprendre le terme de Bakhtine, « qui permet de rassembler, *en entier*, un héros qui, du dedans de lui-même, est disséminé et dispersé dans le monde [...], qui permet de rassembler le héros lui-même et sa vie, et de le compléter *jusqu'à en faire un tout* à la faveur de ce qui lui est inaccessible, à savoir : sa propre image extérieure complète, l'arrière-plan auquel il a le dos tourné [...] ». (Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 36. L'auteur souligne)

<sup>20</sup> On se doute que le personnage porte le chiffre six dès la ligue des atomes, mais ce n'est que dans les moustiques qu'on en a la confirmation, lorsqu'on le voit enfiler un blouson pour la première fois : « le six, le mien trop grand, me fait un corps de ballonné ». (*NS*, 32)

comme son frère en avait un plein son plymouth ». (NS, 24) Le parallèle suggéré implicitement entre le six du Ford et l'enfant, mis en évidence par le narrateur, tiendrait difficilement dans le point de vue du personnage qui, en entendant son père parler de son moteur, « n'avait alors ni l'air de comprendre ni l'air d'avoir l'air de penser que ça finirait par s'éclairer. » (NS, 24) Le *nombre* n'est toujours rendu visible que par le point de vue du narrateur.

On sent encore l'inadéquation entre l'enfant et le *nombre* six plus loin, pendant son séjour au camp d'entraînement estival, lorsqu'il se demande quel numéro lui sera attribué s'il est admis dans l'équipe pee-wee :

On donnait alors aux défenseurs les numéros du bas, ça n'avait pas toujours été comme ça. / J'ai pensé qu'on donnerait le numéro six en dernier à celui qui ne savait rien de rien de ce qui allait lui arriver et, comme je ne savais rien de rien, j'ai pensé que c'était le numéro qu'on me ferait porter si jamais je patinais assez et si je réussissais à ne pas brûler mon espoir en voulant trop.  
(NS, 41)

On voit que l'enfant commence à s'identifier au six, mais son affirmation en tant que désignation de soi est encore lointaine. D'ailleurs, lorsqu'il est enfin admis dans l'équipe, le narrateur explique avoir eu « le numéro six comme on s'en peut douter ». (NS, 61) Ce « on » impersonnel et ce présent de l'indicatif incluent trop le lecteur pour que ce doute appartienne en propre à l'enfant au moment des événements<sup>21</sup>. On reconnaît encore la présence du narrateur par-dessus le personnage. Ainsi, dès le deuxième chapitre, l'enfant porte le *chiffre* six dans son dos en toute connaissance de cause, mais il ne sait pas encore qu'il porte le *nombre* six en lui, même si *ça* compte, comme le suggère le commencement du troisième chapitre : « J'ai porté le numéro six ensuite dans le dos. / Je l'avais dans le dos, je ne le savais pas, le dos c'est un endroit qu'on ne voit pas. / Je te raconte. » (NS, 39)

---

<sup>21</sup> En outre, on le verra plus loin, le *s'en* placé avant le verbe *peut* est une inversion langagière essentiellement associée à l'entraîneur Pâté-Papier, ce qui réduit d'autant plus la valeur personnelle de ce doute qu'on voudrait imputer à l'enfant.

### *Le non-dit*

Je résume. Le personnage a un nom que le lecteur ne connaît pas. Le narrateur appelle le personnage (s'appelle) *numéro six* pour se désigner d'abord en tant que soi – ce n'est pas l'histoire d'un fils, ce n'est pas l'histoire d'un garçon, d'un Québécois, d'un Saguenéen (ou Bleuet) ou d'un sportif, c'est l'histoire de lui-même à lui-même : « une troisième personne [qui] peut être désignée dans le discours comme quelqu'un qui se désigne soi-même comme une première personne<sup>22</sup> ». Le narrateur a choisi d'appeler ce soi *numéro six* en référence au chiffre six qu'il porte au hockey, parce que c'est en grande partie durant son passage dans le hockey que l'affirmation de soi prendra forme. Or, au commencement du récit, le numéro six enfant, trop jeune, ne *se* connaît pas encore, n'a pas encore choisi d'utiliser le *numéro six* pour se désigner à lui-même; d'ailleurs, au début du récit, il ne porte pas encore de chiffre dans le hockey. On a donc cette apparence de contradiction, où le narrateur parle du personnage comme de quelqu'un qui n'existe pas encore à lui-même au moment du récit. S'il n'existe pas encore, c'est parce que chez Bouchard, héritier de Novarina, le soi est une parole : le soi n'existe qu'en tant qu'il est dit. En attendant que le nombre six soit *dit* par le personnage lui-même, il est un *non-dit*, et c'est ainsi qu'il se donne à voir en filigrane de l'enfant qui s'ignore, grâce au regard rétrospectif du narrateur.

### *Ne pas se dire et se faire dire*

D'où la photo au postérieur contradictoire : faute de *se* dire, l'enfant se laisse dire par l'autorité. En effet, dans les quatre premiers « passages », l'implication de l'enfant dans le monde du hockey semble être surtout motivée par l'obéissance et le désir de plaire, et elle paraît contrarier, au fond de lui-même, son manque d'intérêt pour la chose. Il en va ainsi dès ses premières parties improvisées dans la rue avec ses voisins : « Je voulais qu'on me voye et je voulais me cacher. » (*NS*, 13) Plus tard, c'est pour son père qu'il apprend à patiner, malgré la douleur : « J'ai souhaité l'impressionner et je l'ai fait. » (*NS*, 15) Lorsqu'il intègre enfin les ligues mineures, le jeu devient l'exutoire d'émotions contraires : « J'ai fréquenté des arénas dans

---

<sup>22</sup> Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 48.

des endroits la rage au cœur. / La rage et le désir c'était pareil ». (NS, 27) L'approche de la saison de hockey lui déplait : « J'ai couru là au-delà du souffle en maudissant le couchant du mois d'août et la fin du baseball. / [...] Et j'ai repris ma course et je me suis défoncé sans voir et je voulais que ça finisse et je vivais. » (NS, 57) L'enfant joue au hockey dans le moment présent, sans penser à l'avenir : « T'es toujours là, disait le grand chef en chose pour m'encourager. / Je suis toujours là, je répondais, sans oser penser que j'y resterais. » (NS, 58) Enfin, sur la photo de sa première année dans les pee-wee, on lui reconnaît une naïveté qu'on trouverait malsaine si elle n'était enfantine : « l'œil est clair et le regard satisfait. / [...] Signalant un état d'abandon et de consentement proche du bonheur sera-t-on tenté de penser. » (NS, 77) Bref, il y a quelque chose de l'hébétude dans la manière qu'a l'enfant de faire face au monde, principalement au monde du hockey. Cette hébétude vient de ce qu'il *se fait dire* plutôt que de *se dire*. C'est normal : ce n'est qu'un enfant. Tous les enfants sont des « apprentis du dire juste ». (NS, 30) Grâce au regard rétrospectif du narrateur, le lecteur voit qu'un soi se développe déjà en lui, naturellement, mais ce soi ne saurait s'affirmer. Ce soi, donc, *est*, mais il demeure *non dit*. D'ailleurs le narrateur explique qu'il a « porté le numéro six dans le dos du dire comme un endroit dont [il] parlai[t]. » (NS, 21) C'est un peu comme si « le dos du dire » appartenait au même univers que celui créé par l'enfant et sa mère dans leur jeu de dire « des noms de choses qui ne se [peuvent] pas mais qu'on [entend] comme si elles [étaient] et des noms d'animaux faits pour disparaître en s'énonçant. » (NS, 20) Le non-dit derrière le dit est là comme s'il n'y était pas. C'est pour cette raison que le nombre six peut cohabiter avec l'identité passive construite par le dire autoritaire. Comme lorsque son père et son oncle disent à l'enfant que de patiner plus vite que ses propres pieds est impossible, le non-dit permet de faire tenir le paradoxe : « j'ai patiné plus vite que mes pieds sans dire rien. J'ai patiné plus vite et plus longtemps que mes pieds sans dire rien. » (NS, 36)

En somme, l'enfant se trouve dans la pré-histoire du numéro six, le pré-texte, la pré-parole individuelle du soi, où peuvent également exister le surnaturel, comme patiner plus vite que ses pieds ou les créatures imaginaires qu'il s'invente avec sa mère. Mais le non-dit finira par se dire. Le nombre six finira par remplacer le garçon obéissant, guignol dans l'équipe des Arguignoles,

construit par le dire de figures d'autorité masculines : son père, « grand chef montreur du dire autant que des choses » (NS, 14), son oncle et ses entraîneurs.

### Le six ado : la révolution du dire

On se doute de la suite. Si le numéro six enfant est un non-dit, le numéro six adolescent devrait coïncider avec le début d'un *dire*. D'un *se dire*, pour être plus précis. Or, au chapitre cinq, dans la photo du numéro six déguisé en pee-wee, le *dire* n'est pas à première vue une force constructrice. Sur le visage du préadolescent on voit plutôt « l'expression d'un garçon sachant qu'il ne survivra pas au dire qui le défait. » (NS, 79) Le terme garçon rappelle cependant le moment où l'on voit le « six déguisé en garçon » (NS, 63) signer son contrat avec l'équipe pee-wee. *Six* et *garçon* sont opposés. *Garçon* renvoie à l'identité<sup>23</sup> revêtue par le *numéro six* pour se conformer au monde du hockey. Si le nombre six est le soi par soi, le *garçon* est l'identité imposée par les figures d'autorité. La photo ne laisse donc pas voir la peur du numéro six, mais du *garçon*, de l'identité construite par la parole étrangère et qui bientôt sera remplacée par la parole à soi. La photo a en quelque sorte la profondeur transparente d'une double exposition où l'on voit, plaqués sur le personnage, une identité et un soi en conflit. Plus le dire – son propre dire – défait le garçon, plus il fait le numéro six.

L'adolescence est le moment d'une révolution d'un dire à l'autre : perte d'importance d'un discours de soi hérité et *mis en place* par des figures d'autorité; remplacement par un discours de soi *construit sur l'expérience propre*. C'est en ce sens que l'adolescence, dit le narrateur, « c'est moi défait, c'est moi *descendu en image de chose vécue pour vrai*. » (NS, 87, je souligne) La photo du cinquième chapitre est prophétique. Le pee-wee qu'on y voit est encore un enfant ignorant, disons un préadolescent, mais la fin approche : « Pour le moment il vole, il

---

<sup>23</sup> Pour la distinction entre le soi et l'identité, voir la note 13 dans l'introduction.

est en suspension. Dans un instant, s'il décroche, il tombe et s'en va glissant en catastrophe et *faire toute la mise en place du photographe s'écrouler.* » (NS, 78-79, je souligne)

Le numéro six s'engage dans ce nouveau paradigme de conception de soi dès le début du sixième « passage ». Il affronte alors un problème classique : non seulement il y a conflit entre le soi et l'identité héritée du père, mais l'un est la négation de l'autre. Au commencement de l'adolescence, le jeune a toujours l'ambition de devenir hockeyeur, avec la reconnaissance que ça promet. De fait, lorsqu'il « se regarde au fond de lui-même » (NS, 78) et qu'il aperçoit, comme sur la première photo, ce *six intérieur* qui se moque du dire autoritaire et qui ne jouera jamais dans la ligue nationale de hockey, « [il] n'aime pas ce qu'il y voit. » (NS, 78) Aussi, la première articulation du soi, les premières fois qu'il lui cède une existence *en mots*, c'est pour s'en dissocier :

Le moi-là dont je dis tout le temps, c'est pas moi, c'est bien moi. / Le nommer c'est le descendre, le décrire c'est le descendre. / En parler, c'est le dénoncer. / C'est le moi du bantam dévoilé, c'est le moi du bantam révélé, c'est le moi dans le six énoncé dans le bantam tel qu'il est. (NS, 88, je souligne)

Le numéro six finit sa dernière saison avec les pee-wee la tête haute. L'équipe des Arguignoles remporte la deuxième place au Tournoi provincial de hockey pee-wee de Jonquière malgré la grève municipale qui a affecté les entraînements. L'entraîneur Hilarion reconnaît son talent devant toute l'équipe. C'est lui qu'il choisit pour remplacer un joueur blessé dans l'équipe bantam, bien qu'il n'ait pas l'âge : « c'était là l'occasion d'apprendre à faire des collisions », (NS, 85) les mises en échec étant interdites au niveau pee-wee. Un privilège. Bref, les choses ne vont pas si mal pour le jeune sportif. Cela dit, la perspective d'aller jouer avec les grands lui fait peur : « Désormais tu n'es plus, ô matière vivante / Qu'un granit entouré d'une vague épouvante » (NS, 93, tel quel avec le trait oblique); il prend conscience de ses limites : « deux pleines saisons avec les Arguignoles sans compter une seule fois un seul but, ha-ha, ha-ha, ha-ha! » (NS, 94); et le simple fait de se trouver parmi les bantams le dégoûte – il y a fort à parier que s'ils engagent un pee-wee pour compléter l'équipe, c'est que l'équipe concourt dans la ligue inférieure de la catégorie, alors que le numéro six, lui, doit venir d'un niveau plus compétitif :

« je me voyais au milieu de c'te bande de débiles qu'on m'avait habitué à mépriser de mon côté du sport et je me disais oui, c'est la catégorie des humiliés, des infirmes, des pas durables, ils sont bien à leur place. » (NS, 94) Pourtant, malgré son mépris, et c'est peut-être le plus problématique, le numéro six s'amuse bien avec les bantams lorsqu'il quitte la glace. Il commence à accorder plus d'importance à son cercle d'amis qu'à sa performance sportive.

Le personnage prend ainsi une distance à la fois consciente et inconsciente avec le hockey. Cette distance donne l'espace nécessaire à ce que le nombre six, le soi, se dise une première fois, ne serait-ce que sans l'assumer. Au début de l'adolescence, il n'ose pas immédiatement remettre en question le dire autoritaire, d'autant plus qu'on commence à se faire des attentes sur ses performances. Au sommet de sa « gloire », son oncle « raconte que son neveu de six fera sa place un jour dans la Ligue nationale des hommes. » (NS, 78) Il faudra attendre les premières amours du numéro six pour le voir assumer son besoin de se libérer du hockey, devenu métonymique de la parole autoritaire. À la toute fin du roman, vers seize ans, lorsque le numéro six annonce qu'il ne jouera plus au hockey, le père, qui était au départ le « grand chef montreur du dire autant que des choses » (NS, 15), devient le « grand chef en choses pas dites ». (NS, 153) Bref, c'est l'identité dictée par le père, dans le hockey, qui finit à son tour non dite, avant que d'être abandonnée.

Il convient de soulever le caractère cliché du récit. C'est normal. Le lecteur en est même mis en garde dès la quatrième de couverture : « Je connais très bien cette histoire. Tout le monde connaît très bien cette histoire. C'est là que l'écriture commence : dans le rendre étranger des choses familières. » (NS, quatrième de couverture) Il ne sera donc pas question pour moi de relever les particularités de cet apprentissage de soi par l'amour. La présente relecture du récit servait à mettre en lumière l'enjeu du *se dire* sous l'anecdote. Jusqu'ici, en effet, l'analyse ne rend pas compte de la complexité et de l'originalité du dispositif narratif. D'où l'importance d'examiner maintenant le numéro six en tant que narrateur.

## Le narrateur du six : le diseur

Le narrateur et le numéro six sont une seule et même personne. La première personne du singulier l'indique dès le premier mot du roman. Cela dit, la différence de « niveau narratif<sup>24</sup> » entre sa figuration dans le récit (le personnage) et sa figuration en tant qu'instance narrative (le narrateur) est insuffisante pour rendre compte de l'ampleur de la distance qui les sépare, et qui peut donner l'impression d'avoir plutôt affaire à deux personnages distincts, comme si le premier était une projection fictionnalisée du second : une métaphore. En effet, la progression stéréotypée du personnage fait déjà sentir une rupture avec une réalité commune. Aucun personnage n'a de nom réaliste, la plupart sont réduits à des fonctions, les femmes sont quasi inexistantes ou à peu près figurantes, les noms des lieux sont reconnaissables mais tordus, les discours rapportés sont rendus passablement hermétiques et l'accès à l'intériorité du héros est limitée. Cette troncature du personnage et de son univers les désolidarise de l'effet de réel de premier plan dont profite le narrateur pour se présenter en tant qu'être humain qui s'adresse au lecteur. La réalité du narrateur tient quantitativement à peu, mais elle se construit en grande partie à contrepied de celle du personnage.

Premièrement, le narrateur admet qu'il raconte à l'aide de souvenirs (bien que le réalisme de son récit soit défectueux) : « Ça que je voyais, qui ne comptait pas, comme un secret ou quelque chose qu'on garde. / Je n'ai jamais cru que ça remonterait. » (*NS*, 10) – et de documents : « Je possède de ça des images de moi dans un autobus, dans un avion, dans un campeur [...]. / J'ai une photo de moi dans une foule entourant Marcel Dionne. [Qui a joué pour la Ligue nationale du hockey de 1975 à 1989<sup>25</sup>.] » (*NS*, 148) Bref, que l'univers du récit soit déréalisé n'empêche pas le narrateur de s'inscrire, lui, dans un passé propre donné comme réel. Le narrateur ne traite pas le récit comme s'il était un compte rendu fidèle de son passé. Le récit

---

<sup>24</sup> Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 238.

<sup>25</sup> Auteur inconnu, « Marcel Dionne : Biography », dans *Hockey Hall of Fame*, année de publication inconnue, [en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, <https://www.hhof.com/LegendsOfHockey/jsp/LegendsMember.jsp?mem=p199201&type=Player&page=bio&list>.

paraît construit sur son passé sans effet de trompe-l'œil, au contraire : sa médiation se trahit d'elle-même et laisse deviner un monde réel derrière le monde fictif.

Deuxièmement, le corps du narrateur est interpellé comme une présence concrète, tantôt pour joindre le geste à la parole : « Il tremblait comme ça » (*NS*, 18); tantôt comme porteur de traces physiques qui résulteraient des anecdotes racontées. Ces apparitions du corps du narrateur ne renforcent pas l'impression de réalité du récit. Elles utilisent celui-ci pour illustrer de manière plus ou moins farfelue des caractéristiques physiques du narrateur – son surpoids : « Il s'agit de mouliner et de faire descendre les aliments ronds en écartant tous les passages de l'avalement dans un gavage soutenu. / J'ai des traces de ça » (*NS*, 73); et sa calvitie : « J'ai inventé une méthode d'assèchement des cheveux qui est en même temps un sport musculaire du cou et qui est en même temps une danse de la tête qui garantit la calvitie en quelques petites années. » (*NS*, 140) Ces digressions sont en apparence banales, mais leur effet sur le récit est tenace. L'état du corps du narrateur apparaît en tant qu'origine des anecdotes, plutôt que les anecdotes en tant qu'origine des traces sur le corps. La véracité du récit paraît subordonnée à la réalité plus immédiate, pour le lecteur, du corps; et la véracité de ce corps est affranchie de la réalité de son passé, auquel le lecteur n'a pas accès, remplacé qu'il est par le récit. Le corps est là, l'univers (temporel et physique) qui devrait l'entourer, moins.

Troisièmement, et c'est le plus important, le narrateur parle comme s'il partageait une plus grande connivence avec le lecteur qu'avec son personnage. Il utilise souvent le *on* impersonnel pour parler d'un sujet qui voit, imagine ou entend son histoire et dans lequel le lecteur peut s'inclure. Il s'adresse également deux fois directement à lui, sans ambiguïté. Une première fois par une deuxième personne du singulier explicite : « Je te raconte. » (*NS*, 39) La seconde dans une deuxième personne plurielle ou polie : « Je dis on, je dis chacun pour soi, mais tout ça, vous le savez, c'est dans l'intérieur de mon six. » (*NS*, 117) Ces adresses contribuent à créer l'impression que le narrateur est plus proche du ou des lecteurs que du personnage, position dont il profite et qu'il renforce en se moquant de l'adolescent à partir d'un point de vue temporel et culturel distancié qu'il peut seulement partager avec le lecteur : « je trouvais [ma jambe] moulée plaisamment dans un pantalon carreauté pas d'allure peu importe l'année » (*NS*, 40); « [j'ai emprunté] des bottillons roux deux tons à gros talon et à gros bout. Pas tout à fait des cothurnes mais quand même de quoi penser que j'allais déguisé en clown Patof du bas »

(NS, 102); « on voit combien la répugnance au goût et à l'odeur du tabac n'est pas alors à la mode. » (NS 108) Bref, lorsque le narrateur parle du personnage, il parle de lui-même, mais de lui-même comme si c'était n'importe qui dans un monde révolu. Le vide narratif duquel semble émerger le narrateur crée une coupure sur la ligne du temps, entre le jeune et lui. Leur seul point commun – celui par lequel le narrateur existe vraiment en tant que personnage – est le *je*. Pour le reste, le narrateur « n'existe » à peu près pas. Il ne se montre pas; ne se dit pas. Il n'est là que pour remplir une fonction : *dire* depuis « un réel<sup>26</sup> ». C'est un diseur.

En tant que personnage principal, donc, le *numéro six* apparaît d'abord sous trois formes, deux états et une fonction : un *non-dit*, dans l'enfance, un *dit*, dans l'adolescence, et un *diseur* en tant que narrateur. Ces trois formes existent dans deux différents niveaux narratifs. Le *non-dit* et le *dit* sont intradiégétiques. Le diseur, lui, est extradiégétique<sup>27</sup>. En revanche, les niveaux narratifs ne finissent pas par se joindre comme on verrait dans un roman traditionnel où un narrateur personnage raconterait ses mémoires, pensons à *Manon Lescaut*<sup>28</sup>. L'intradiégétique ne précède pas l'extradiégétique. Au contraire : l'univers intradiégétique est un produit de l'univers extradiégétique, au point de remettre en question l'idée que le récit soit la représentation d'un passé. Deux temporalités, comme deux univers, se révèlent simultanément sous les yeux du lecteur : le temps du récit et le temps de la narration. Paradoxalement, l'un et l'autre ont à la fois des caractéristiques qui feraient d'eux l'origine et le produit de l'un comme de l'autre, paradoxe qui se résout par leur déploiement mutuel dans une troisième temporalité : le temps de la parole, *en amont* de *mimésis* I, ou de la lecture, *en aval* de *mimésis* III<sup>29</sup>.

---

<sup>26</sup> Un réel, tout compte fait, qui tient moins au réalisme mimétique de son univers qu'à l'illusion d'une connivence avec le lecteur : un effet de réel plus vampirique qu'immersif.

<sup>27</sup> Le narrateur est extradiégétique par rapport à sa narration. Mais on pourrait également dire qu'il est intradiégétique et que son récit est métadiégétique. (Genette, *op. cit.*, p. 239.)

<sup>28</sup> Abbé Prévost, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, Paris, Le livre de Poche, 2005, 369 p. Pensons encore à *Hurlevent* de Brontë ou à *Justine* de Sade. La fin du récit métadiégétique du narrateur principal (le chevalier des Grieux, après toutes ses aventures, est à Calais où il attend son frère) correspond au début du récit intradiégétique du marquis de Renoncourt qui, arrivé à Calais avec un élève, rencontre des Grieux et lui demande de raconter son histoire. L'exemple et les termes sont empruntés à Genette, *op. cit.*, p. 238-239.

<sup>29</sup> Ricœur, *op. cit.*, p. 108, pour *mimésis* I, et p. 136 pour *mimésis* II. J'explique plus en détail au prochain chapitre.

## II

### Le temps et le mot

Une scène de la fin du premier « passage » permet de bien cerner la problématique des temporalités dans *Numéro six* :

Montreur des choses du doigt pas long. / Désignant sur la glace bleu gris les traces de moi et de qui. / Va dans les galeries regarder dire. / Va dans les entrailles du centre parcourir les chambres où sont les bancs, les crochets et les tapis et dis ce qu'on ne voit pas de ceux qui sont là. / Va dans les chambres où sont les chansons du dire là de ceux qui n'y sont pas. / Va dans les salles coulées du centre dire ce que ne disent pas ceux qu'on voit. / Va dans le chant des galeries du dessous dire ce qu'on voit et qui pourtant n'est pas. / Va dire cela qu'on va voir, qu'on a vu et qu'on ne voyait plus. / Cela dans ton dire qu'on voit, redis-le. (NS, 22)

À un premier niveau de lecture, on entend un père envoyer son fils visiter le centre de sport, le « foyer des lois », comme un nouveau monde à explorer. La scène prend alors des allures mystérieuses de baptême du monde du hockey, où le père exhorte le fils à s'y faire une place. Un deuxième niveau de lecture laisse plutôt voir le narrateur. On le reconnaît dans sa façon de faire voir au lecteur le *nombre six*, non dit, dans l'enfant qui, sans comprendre, sent quelque chose et voit sur la glace « les traces de moi et de qui ». On le reconnaît encore à sa façon de reconstruire – voire d'inventer – le discours du père, qu'il recentre autour de la question du dire et du non-dire, clef de voûte de l'œuvre. Mais la scène prend soudainement des allures d'Ascension : le père envoie son fils en mission de *dire*, avant de disparaître en s'élevant dans la voix du narrateur. Cette ascension permet d'apercevoir un troisième niveau de lecture, confirmé par les deux dernières phrases. Dans l'avant-dernière, la formule récurrente « va dans [un lieu] » devient « va dire ». Or ce qui *va être dit* est également ce qui *sera vu*, qui *a été vu* et qu'on ne *voyait plus*. La parole a le pouvoir de transcender les temporalités. La parole construit à la fois le passé et le futur – à la fois le temps du récit et le temps de la narration. Pour que le père puisse parler ainsi, il faut qu'il soit en amont de cette parole qui construira autant le personnage que le narrateur. Il est donc extradiégétique autant du point de vue du récit que de celui du narrateur : on dirait presque *pré-diégétique*.

Cette parole future dont parle le père est la parole du livre : le texte lui-même, le roman *Numéro six*. Le père se trouve *avant* simplement parce qu'à ce moment précis il se trouve au début du livre. D'ailleurs, lorsque dans la dernière phrase il ordonne : « cela dans ton dire qu'on voit, redis-le », le « dire » dans lequel il<sup>30</sup> voit à *ce moment* n'est pas le texte que le lecteur a sous les yeux, mais le soi du numéro six, avant que celui-ci ne se fasse personnage ou narrateur. La parole du père, dite *dans* la parole de soi du numéro six, parle de cette parole dans laquelle elle est dite<sup>31</sup>. Le lecteur entend le père et le fils parler simultanément, l'un et l'autre et l'un par l'autre. Un troisième temps vient aplanir les deux premiers. Comment le père peut-il parler au même niveau que le narrateur s'il est un personnage, produit de ce qu'il *va dire*? C'est qu'une parole précède la parole-texte, et c'est à cette parole que *ce père* appartient. Cette parole, à laquelle le lecteur n'a pas accès, sera *redite* par le texte; le texte est un *redit*, et c'est le temps du déploiement de ce *redit* qui est le temps final et premier, physique, du livre<sup>32</sup>. Ce sont ces trois niveaux temporels, le temps du récit, le temps de la narration et le temps de la parole, qu'il s'agira de distinguer dans ce chapitre.

---

<sup>30</sup> « On voit » : le père, son fils et, par extension, tous les personnages.

<sup>31</sup> Je vois là une mise en scène explicite de la théorie polyphonique de l'énonciation de Ducrot (Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, p. 171), selon laquelle une seule voix peut faire entendre plusieurs sujets parlants. Dans le cas qui nous intéresse, « le locuteur parle au sens où le narrateur raconte, c'est-à-dire qu'il est donné comme la source d'un discours. Mais les attitudes exprimées dans ce discours peuvent être attribuées à des énonciateurs dont il se distancie. » (*Ibid.*, p. 209) Plutôt que de faire entendre cet énonciateur étranger (le père) de biais comme, par exemple, dans un énoncé ironique, Bouchard le fait entendre explicitement, comme si le père arrachait le micro à son fils. Le résultat serait à peu près équivalent si le narrateur disait : « j'entends au fond de moi mon père m'ordonner de parler ».

<sup>32</sup> Dans ce temps de la parole, pour peu qu'on lise d'une couverture à l'autre, le deuxième passage se trouve dans le futur du premier; le mot précédent est dans le passé du prochain mot; et le présent se trouve dans l'acte d'énonciation, autant du point de vue de l'écrivain que de celui du lecteur.

## Le temps du récit

Le temps du récit est celui de l'enfant et de l'adolescent, le temps de la représentation du soi « non dit » et « dit ». Le fait de savoir que cette temporalité procède du temps de la narration n'empêche pas ce dernier de lui être virtuellement dans une position temporelle, pour reprendre les termes de Genette<sup>33</sup>, essentiellement ultérieure. Le temps du récit est virtuellement un passé du temps de la narration ; passé fictif, mais passé tout de même. Le temps de verbe qui y domine est le passé composé, à l'aide duquel sont relatées les principales actions et pensées du personnage. Les décors sont quant à eux généralement décrits à l'imparfait, ce qui respecte les conventions d'un récit au passé. Cela dit, les limites du temps du récit coïncident avec le début et la fin du livre. Il n'est pas question d'un avant ou d'un après narratifs. Oui, le narrateur vient *après* l'histoire, mais le temps du narrateur n'est pas mis en récit comme l'est, par exemple, le temps de la narration dans *Le joueur d'échecs*<sup>34</sup> de Stefan Zweig. Le temps de l'enfant et de l'adolescent est le seul à pouvoir être lu sur une ligne du temps traditionnelle, c'est-à-dire à pouvoir être lu comme une histoire, et le début comme la fin de cette histoire sont découpés net.

La fin est particulièrement claire. Dans l'argument en forme de liste du dernier « passage », on cite : « annonce dans le char de la fin du jeu » puis « chant final ». (*NS*, 137) Cette fin du jeu est dite telle quelle : « Ainsi s'achève le passage du six dans le hockey mineur. / Comment, c'est fini? les deux demandent. / Leur annoncer que je ne joue plus. » (*NS*, 154) Le chant final, quant à lui, pose l'absence d'*après* comme une incertitude ou un vide qui n'est pas pour autant une question – dépourvue qu'elle est de point d'interrogation –, qui ne cherche pas de réponse, qui n'est pas à combler et qui n'est pas projetée vers un avenir : « Après quoi. Après

---

<sup>33</sup> Genette, *op. cit.*, p. 229.

<sup>34</sup> Stefan Zweig, *Le joueur d'échecs*, Paris, Le livre de Poche, 2013, 123 p. Un peu comme dans les exemples précédents de Prévost, Brontë et Sade, *Le joueur d'échecs* met en scène deux récits en un : le récit du narrateur principal, de sa rencontre et de ses aventures avec M. B.; ainsi que, contenue dans le premier, la narration du récit autobiographique de M. B. Lorsque M. B. raconte son histoire, on peut imaginer deux horloges tourner en même temps : l'horloge réglée sur le temps du narrateur et l'horloge réglée sur le récit de M. B. Bien qu'à des vitesses différentes, l'une et l'autre avancent : les deux récits progressent. Je montrerai que dans *Numéro six*, pendant que l'horloge du récit du numéro six personnage avance, celle du narrateur demeure immobile – ce que j'appelle la « logique du flashback ».

quoi. » (NS, 156) Le récit se suffit. Il est complet. La fin ne montre pas une disparition, ce n'est pas une fugue, c'est l'exaltation, dans l'amour, de l'immédiateté de ce qui est raconté tant que dure le récit, au détriment d'une présence pérenne au-delà du récit. C'est aimer l'amour, le récit de l'amour, « non l'objet<sup>35</sup> » qui pourrait lui échapper, en l'occurrence sa blonde Jean, de chez qui le numéro six revient, mais qui est ici complètement éclipsée, rendue presque accessoire. C'est « [sacrifier] l'image à l'imaginaire<sup>36</sup> », pour reprendre les mots de Barthes, et c'est sur ce sacrifice chanté que se termine le récit, alors que le personnage est en voiture avec ses deux parents : « On entendait, ce n'était pas chanter, ce n'était pas Pagliaro. / Après quoi. Après quoi » (NS, 156) :

L'amour est là / l'amour est un endroit / les tracas ordinaires, sous tes yeux  
 grands ouverts / vont disparaître d'un coup / l'amour et la nuit éternelle /  
 s'offrent à nous / l'amour est là entier / l'amour est là / l'amour est là et il va  
 rester / [...] l'amour est là entier / l'amour est là / l'amour est là / l'amour est  
 là / [...] je vais demeurer là, quand le jour finira / j'accueillerai ton retour /  
 [...] L'amour est là entier / l'amour est là / l'amour est là / l'amour est là //  
 L'amour est là / l'amour est là / l'amour est là / l'amour est là / l'amour est  
 là / l'amour est là. (NS, 157, tel quel avec les traits obliques)

L'amour est là. Le temps du récit est clos sur lui-même. Or il n'en est ainsi que lorsqu'il est considéré dans sa linéarité. Il y a en effet une part substantielle de présent de l'indicatif dans la narration, comme si parfois le narrateur *rejouait* le récit, ou qu'il voyageait dans le temps : « Grand chef montreur [...] me dit : Donne ton pied. / Je le fais, je lui donne mon pied. » (NS, 10) Le temps du récit semble alors prendre le dessus sur le temps de la narration, comme si le personnage – enfant ou ado – forçait le narrateur dans sa réalité, ou plutôt comme si le narrateur, sans réduire sa distance, décrivait en temps réel une histoire qui avançait d'elle-même, qui se livrait sous ses yeux : « Et je revois aussi un petit baveux de joueur de centre, Jean-Eudes Lalonde, mettre un trente sous dans un juke-box [...]. » (NS, 69) L'ouverture du temps du récit, son contact avec le temps de la narration, n'est donc pas horizontale, mais verticale. Le passage

---

<sup>35</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 39.

<sup>36</sup> *Ibid.*

d'un temps à l'autre n'est pas dans l'avant ou l'après, mais ponctuel. Dans ces moments, le temps de la narration suit le temps du récit et non l'inverse, comme au théâtre le temps de l'acteur s'efface sous le temps de la pièce lorsque celui-ci incarne son personnage, effacement qui permet au spectateur, par exemple, de voir sans ridicule Fleurette entrer sur scène en se réjouissant que la Deuxième Guerre mondiale soit finie<sup>37</sup>. L'analogie avec le théâtre n'est pas anecdotique, et c'est à cause de la distinction entre temps de la narration et temps du récit que ces zones grises, nous le verrons, donnent moins l'impression d'être *narrées* que *jouées*.

### Le temps de la narration

Le temps de la narration est celui du narrateur, qui se présente comme plus qu'une simple instance d'énonciation, mais lui-même comme personnage principal. La fonction de ce personnage, en tant que narrateur, est de dire : c'est un diseur. Le texte ne met pas en scène le jeune numéro six, mais le numéro six qui raconte le jeune numéro six. Or, comme on a vu, ce numéro six dont il fait le récit est une *parole*, un « soi dit ». Il est donc plus juste de dire que le texte met en scène le numéro six qui raconte une parole. Ce faisant, le narrateur la *redit* et, la redisant, il se redit lui-même, se réactualise : le texte montre « quelqu'un » dire son « soi », devenu indistinctement celui du personnage *et* celui du narrateur. Le numéro six personnage n'est pas une « métaphore<sup>38</sup> » littéraire d'un passé réel, « une vie antérieure, elle-même entièrement fictive<sup>39</sup> » qui ouvrirait un passage du temps perdu au temps retrouvé, car, dans la parole, il n'y a pas d'opposition entre passé et présent. Pour Bouchard, ce n'est pas que le soi qui est paroles, mais le monde même. Le « vrai monde » de l'humain est un monde de paroles, et il se réinvente autant de fois qu'on le dit et redit. Ultimement, il n'y a pas de parole originelle, pas de nouveauté, tout n'est que redit. Puiser sa parole dans le monde de paroles, ce n'est pas

---

<sup>37</sup> Marcel Dubé, *Un simple soldat*, Montréal, Typo, 2011, 191 p.

<sup>38</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit II*, Paris, Seuil, 1984, p. 277.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 246.

créer A' de A, c'est transférer le contenu d'un contenant (ou de plusieurs) dans un autre. C'est dans ce monde-paroles que le narrateur puise la substance de son récit. Le narrateur ne raconte donc pas la fiction d'une vie antérieure, mais il redit – toutes licences permises et sans impératif de fidélité – dans une parole textuelle, une parole antérieure.

Dans son entrevue avec Stéphane Inkel, Bouchard explique le principe :

Comme je comprends les choses, c'est comme si le texte entrouvrait une fenêtre par où voir un monde entier se déployer dans l'espace que ce texte désigne et qui est plus une musique ou un rythme qu'un ensemble de choses auquel l'écriture renvoie et par lequel elle s'efface d'autant mieux, sous les choses, qu'elle s'est formée en musique et en rythme à partir des noms de la matière désignée.<sup>40</sup>

Le texte est une musique qui ne renvoie pas au monde, mais aux noms, aux mots, matière première de la parole. Le phénomène est flagrant dans certains passages, notamment lorsque la mère, ensachée dans la poche d'équipement de son fils, sort seulement la tête. Le personnage déclare alors : « Si elle avait porté une fraise on l'aurait rasée, on l'aurait maquillée, on l'aurait boxée, on l'aurait appelée la poune ching bang tatouée. » (NS, 19) On entend bien alors le *monde de noms* de l'enfant, capable de combiner Rose Ouellet dite la Poune et *punching bag*<sup>41</sup> – dont l'exotisme sonore, pour un enfant francophone, fait prévaloir la musicalité sur le sens précis des mots –, monde dans lequel le narrateur puise le matériau pour raconter l'anecdote. L'anecdote elle-même appartient-elle au passé réel du narrateur? La mère s'est elle réellement placée dans la poche? La question est sans réponse, mais l'anecdote est certainement un produit du *monde de paroles* passé du narrateur : elle rend compte fidèlement du monde de paroles de l'enfant, sans pour autant en être la copie conforme. Le narrateur n'est ni un diseur d'anecdotes, ni une machine à répéter un enregistrement. C'est un rediseur libre – non pas de discours – seulement

---

<sup>40</sup> Stéphane Inkel et Hervé Bouchard, *op. cit.*, p. 70.

<sup>41</sup> Le personnage trouve que sa mère dans la poche de hockey soutenue à bout de bras par le père ressemble à un *punching bag* « poune ching bang ». Même le terme « tatouée » pourrait provenir d'un glissement phonétique autour du pronom toi [twe].

de mots. Comme le dit Bouchard dans *Abrasifs*<sup>42</sup> : « le conteur d'après, il transforme le conte mais conserve la parole<sup>43</sup>. »

C'est là qu'apparaît distinctement la coupure entre le temps du narrateur et le temps du récit. Le narrateur s'inscrit dans la continuité d'une parole qui n'est pas nécessairement un récit. À ce propos, la citation de Bouchard plus haut montrait bien que, pour lui, la source du texte se trouve dans la musicalité et le rythme des noms, non pas dans leur configuration en récits. Certes, le monde de paroles dans lequel le lecteur perçoit le personnage est, lui, d'abord un récit, avec le début et la fin relevés plus haut. Mais le monde de paroles passé, inconnu mais implicite, du narrateur, dans lequel il puise le matériau pour construire son récit, n'est que mots. Cela peut, tout au plus, inclure une configuration en récit. Quant au monde de paroles qui constitue le *présent* du narrateur, il n'est pas non plus montré au lecteur comme un récit. Il n'y a pas de récit du narrateur. Il n'y a aucun mouvement dans le présent de la narration. Il s'agit d'un présent absolu, rien ne pourrait y rendre compte du passage du temps. Dans son présent, le narrateur du début du récit est exactement identique au narrateur de la fin. Raconter l'histoire ne l'a pas changé, ne l'a pas fait bouger. Le narrateur n'a pas de bouche qui parle. Du moins, s'il y a une bouche, ce n'est pas la sienne. Les mots sortent de lui sans qu'il ne fasse rien. Le début de la narration n'est pas, dans le présent de la narration, le passé de la fin de la narration. Le présent de la narration est un point dans le temps. Il est, pour reprendre les mots de Bouchard cités plus haut, la « fenêtre [entrouverte par le texte] par où voir un monde entier se déployer [...]. Un espace [ouvert], assez vaste pour qu'on puisse tout y faire entrer *sauf ce qui ne s'y trouve pas déjà*.<sup>44</sup> » (Je souligne) Tout est là, dans la fixité de cet instant présent, fenêtre ouverte : autant le début que la fin du récit. Pas besoin de bouger, d'ôter ou d'ajouter. Du narrateur, on n'a qu'*un seul* point de vue : un point de vue humain, comme en témoigne son corps, mais un point de vue unique non seulement au sens qu'il ne représente qu'un personnage, mais également parce que ce personnage ne change jamais l'angle par lequel il raconte : « Des détails sur les circonstances

---

<sup>42</sup> Hervé Bouchard, « Abrasifs », dans *Liberté*, vol. 49, n° 3, Montréal, 2007, p. 89-100.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>44</sup> Stéphane Inkel et Hervé Bouchard, *op. cit.*, p. 70.

de cette annonce du cancer de l'un et de la cécité de l'autre, les deux états dans l'avenir de l'un et de l'autre, je pourrais en donner, mais je ne le ferai pas, ce n'est ni le temps, ni l'endroit. » (NS, 40)

Pour illustrer ce paradoxe, je propose d'imaginer le passage de la ponctualité du présent de la narration à la durée passée du récit comme on pourrait le voir au cinéma, selon une logique du *flashback*. Imaginons un personnage qui a perdu la mémoire. Il cherche une clef qui lui permettra de retrouver ses souvenirs. La voilà. On voit alors défiler à l'écran différents souvenirs qui permettent au spectateur et au personnage de recomposer le passé manquant. L'image coupe de nouveau. Nous revoilà avec le personnage devant la clef. Il vient de retrouver instantanément la mémoire. Pas une fraction de seconde ne s'est écoulée dans le présent du personnage, mais on vient de voir, tantôt à la première personne, tantôt par-dessus son épaule, mais toujours *en accord avec son point de vue*, tout un récit, comme s'il venait de nous raconter sa vie, sans bouger. Dans *Numéro six*, seulement, c'est le récit complet qui est construit selon cette logique. Il n'y a rien avant ou après cet instant de la vie du narrateur. Et plutôt que de montrer un monde d'images comme au cinéma, le livre montre un monde de mots, qui doivent être dits par un narrateur pour qu'on sente son point de vue « d'acteur polyphonique », pour citer Ouellet Tremblay : « capable, sinon d'entendre et d'incarner différentes voix, au moins de reconnaître leurs potentialités, moins préoccupé par la teneur de son dire – il raconte ce que tout le monde vit – que par la manière dont il dit, les modalités de son énonciation fondant toute la singularité de son acte<sup>45</sup>. » D'où l'*illusion* de mouvement. Une façon moins trompeuse d'arriver au même résultat aurait été d'écrire le récit en exploitant les caractéristiques du théâtre, afin de s'affranchir du narrateur. Le procédé a été expérimenté par Bouchard dans *Parents et amis...*, ainsi que le remarque Ouellet-Tremblay : « l'apparence de pièce de théâtre [...] permet d'échapper à une narration externe, ce qui permet d'éviter une proposition incidente qui aurait pour effet d'interrompre le *dire* des personnages<sup>46</sup>. » Dans *Numéro six*, Bouchard relève

---

<sup>45</sup> Laurance Ouellet Tremblay, *op. cit.*, p. 53.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 45.

simplement le défi d'avoir une narration externe sans que celle-ci interrompe quoi que ce soit, et il y parvient en vertu d'une énonciation polyphonique<sup>47</sup>.

Ainsi, même s'il a l'apparence d'un diseur – il en a la fonction –, le narrateur, à l'instar du personnage du film qui n'est qu'une coquille vide tant qu'il ne s'est pas *revu*, est, en tant que représentant d'un troisième « état » du soi, un redit. Diseur, ou rediseur, c'est sa fonction. Redit, c'est sa nature, comme l'enfant était non dit et l'adolescent, dit. Devenir adulte, être adolescent, c'était apprendre à se faire en se disant; narrer le récit de ce soi déjà dit, c'est se refaire en se redisant. Le fait de se redire en numéro six personnage crée *de facto* un numéro six narrateur : « Je suis le contenir du six ». (NS, 137) Face à son père, l'adolescent pouvait dire *je me dis, donc je [en tant que principe de ma vie] suis*. Face au lecteur, ce serait plutôt pour le narrateur : *je me redis, donc je [en tant que principe de mon dit] suis*. C'est ainsi que le présent immobile de la narration se construit *en même temps* que le passé de l'histoire. Et ce *même temps*, temps principal dans lequel prend place le passage de l'un à l'autre, c'est le temps du mot dit : de la parole.

### **Le temps de la parole**

Comme dans l'extrait de la fin du premier passage qui ouvre ce chapitre, c'est dans les discours rapportés qu'on perçoit le plus aisément le temps de la parole, lorsque les mots appartiennent simultanément au temps du récit et au temps de la narration. Pourtant, chacun des personnages qu'on entend parler dans *Numéro six* a plus ou moins sa manière. Et celui dont la langue est la plus caractérisée est l'entraîneur des Panthères Bantam, Pâté-Papier.

D'abord, les discours de Pâté-Papier sont particulièrement insignifiants comparativement à ceux des autres entraîneurs, qui insistent pour la plupart sur la force, la virilité et l'importance du jeu. En outre, Pâté-Papier a tendance à se répéter ou à se contredire : « Messieurs salut les

---

<sup>47</sup> Je reviens à la théorie de Ducrot plus loin dans ce chapitre.

gars, assis, non debout, OK, assis. » (NS, 93) Il a le tic de ponctuer ses phrases par « n'est-ce pas ». Ses conseils sont des évidences : « Pied rouge tu feras attention, quand tu patines du reculons [...] assure-toi que c'est la bonne direction. Coco quand tu rentres au banc, passe par la portière et freine en arrivant à la bande [...]. Shayne, tu fais ton possible, je te vais reconduire chez toi quand ce sera fini. » (NS, 96) Là où il se distingue le plus, cependant, c'est par une inversion récurrente des mots dans ses phrases : « Je te vais présenter. » (NS, 92); « Ça les va mettre à l'aise et toi aussi, ça te va mettre à l'aise. » (NS, 93); « Jacques Mailloux s'est allé en skis la fin de semaine dernière casser le tibia » (NS, 95); « Chaque équipe se doit présenter [...] avec douze joueurs. » (NS, 95-96); « Je te vais aller reconduire. » (NS, 96)

Ces traits caractéristiques donnent de prime abord l'illusion que de tous les discours, c'est dans ceux de Pâté-Papier que l'on distingue le mieux la voix en propre du personnage. Bref, qu'ils sont les plus mimétiques. À bien relire, pourtant, la langue de Pâté-Papier ne fait que concentrer les mêmes tics verbaux que ceux du narrateur, seulement en plus fréquent et en plus rapproché. On pourrait alors croire que la langue du narrateur a été contaminée par celle de l'entraîneur. Comme le *redit* du narrateur est construit à partir d'un monde de dits, la langue de Pâté-Papier peut avoir bourgeonné dans celle du narrateur jusqu'à réapparaître là où on ne s'y attend pas, comme la Poune peut surgir dans *punching bag*. En revanche, aucune donnée ne peut confirmer cette hypothèse, et l'effet de cet apparent syncrétisme parolier prévaut sur son origine : même si l'on perçoit différents *tons de voix*, ou « locuteurs<sup>48</sup> » tout au long du récit, on

---

<sup>48</sup> Ducrot définit le locuteur comme « être présenté comme responsable [de l'énoncé]. » (Ducrot, *op. cit.*, p. 193) Cet être n'est pas nécessairement le « sujet parlant », mais à la fois le responsable de l'énoncé et la personne à l'origine de l'énoncé : un « [être] de discours, [constitué] dans le sens de l'énoncé. » (*Ibid.*, p. 199-200) L'énonciation, quant à elle, est définie comme « l'acte de quelqu'un qui produit un énoncé : [...] c'est simplement le fait qu'un énoncé apparaisse. » (*Ibid.*, p. 205) J'utilise à dessein le terme *ton de voix* pour ne pas suggérer que cette polyphonie s'entende comme un chœur. Pour dire simplement, on peut reconnaître que certains mots dans la parole du narrateur trouvent leur origine dans la parole d'un autre, et donc que le fait d'entendre qu'il s'agisse d'une reprise reconstituée dans la voix cet autre *en tant* qu'énonciateur premier virtuel, et c'est seulement en ce sens qu'il prend la responsabilité de l'énoncé. Il n'est pas pour autant possible de remonter avec certitude à *qui* est ce locuteur, puisqu'il n'est pas une personne physique, mais produit pour et par l'énoncé. Par exemple, on peut reconnaître que l'inversion des pronoms chez le narrateur vient d'un tiers personnage, mais on ne peut affirmer qu'il s'agit de Pâté-Papier. Cela ne change en rien que l'énonciateur effectif responsable de l'acte d'énonciation auquel le lecteur a primement accès demeure le narrateur.

n'en entend toujours qu'une seule, la voix du narrateur, dans un flot continu. Cette continuité est renforcée par la mise en forme du texte. Aucun guillemet ne sépare les discours rapportés directement du reste de la narration. Parfois, tout au plus, on trouve des deux-points, desquels souvent le discours déborde : « J'ai joué avec Peter Lee, il a dit : Regarde. J'ai joué à Megève ». (NS, 34) Enfin, la fragmentation du texte en paragraphes souvent aussi courts qu'une seule phrase fait que les coupures entre fragments de narration et fragments de discours rapportés paraissent du même ordre que celles entre deux fragments de narration. Les paroles des personnages n'ont pas la fonction d'être plus ou moins mimétiques que la voix narrative. Les mots jaillissent par la voix du narrateur comme s'ils s'emparaient de sa voix, plutôt que l'inverse. On a l'impression d'entendre plusieurs extraits de dits qui se succèdent l'un après l'autre dans sa voix, comme si le fait que le dit provienne de telles ou telles sources différentes en termes de temporalité, de mimétisme, de style, d'oralité, n'avait aucune importance tant que ce soit lui qui les redise. Le narrateur devient, pour citer Audrey Camus, « l'histriion qui incarne [les mots] pour nous faire voir le dit<sup>49</sup>. » Le passage suivant est particulièrement révélateur de ces dits raboutés, où l'on voit que l'unicité des fragments de texte apparaît comme un camaïeu de paroles plutôt que comme un fil narratif ou logique :

Je suis sans estomac. J'ai renvoyé aux pieds des arbres, renvoyé au bord des coulées, j'ai renvoyé sur des capots de char au bord de la rue. / Le verbe renvoyer n'a qu'un objet direct. / J'ai les cheveux pleins de renvoyat, se plaint ma pauvre Clairon une fois. / Excuse-moi, je la prie. Je ne te visais pas. J'ai raté le singe Thérèse. / Ma Clairon, ma Clairon, je gémis. / Avec ma Clairon c'est embêtant parce que pour elle la bière descend tout le temps. Alors qu'au contraire, dans mon cas, ça remonte chaque fois. (NS, 111)

Les discours rapportés ressemblent aux passages narrés au présent de l'indicatif en ce sens qu'ils donnent l'impression qu'en les redisant le narrateur les rejoue, qu'il joue à incarner ceux qu'il fait parler sur sa voix, sans pour autant feindre sa propre disparition. C'est une énonciation polyphonique, pour emprunter le terme à Ducrot, dont on connaît l'énonciateur et sujet-parlant, mais dont il est impossible de remonter à chacun des locuteurs. La simple présence, l'énonciation seule des mots devient plus importante que leur façon *d'être dits*, que leur façon

---

<sup>49</sup> Audrey Camus, *loc. cit.*, p. 10.

*de dire* ou que leur origine première, à savoir *qui* les dits. Les personnages, comme le narrateur, perdent leur importance. Les mots sont libérés de la question de leur origine ou de leur avenir. Autant dans les passages au présent de l'indicatif que dans les discours rapportés, le passé du récit et le présent fixe de la narration sont construits simultanément par les mêmes mots, donc dans un même temps : une temporalité qui n'a aucune fonction représentative, diégétique ou mimétique. Cet instant, c'est le temps du mot, de la parole qui se trouve, un moment, complètement libéré des contraintes de la représentation<sup>50</sup>. Qu'il y ait discours, ellipses, flashbacks, descriptions interminables ou respect scrupuleux de la chronologie des événements ne change rien dans la temporalité du mot, qui aplanit tous ces reliefs mimétiques. Il n'y a que parole. Cette parole est composée d'une suite de mots. Ce n'est pas le narrateur qui joue aux personnages. C'est cette parole qui joue autant au narrateur qu'aux personnages. Cette parole est physique. Elle est matérielle. Dans une métaphore théâtrale, on dirait alors que c'est la parole qui entre elle-même en scène. Cette scène n'a cependant aucun décor mis à part un tabouret : le spectacle qu'elle donne se compare moins à l'art du dramaturge qu'à celui du conteur.

Un conteur narre une histoire et parfois joue aux personnages, il contrefait sa voix, mime une scène, puis retourne s'asseoir sur son banc. Le numéro six narrateur est semblable à un conteur *en tant que conteur*, qui s'adresse à un public à peu près comme à son égal, alors qu'en

---

<sup>50</sup> Le texte demeure néanmoins toujours lisible. Non seulement c'est nécessaire pour que le récit avance, mais logique, car plus le personnage vieillit, plus la parole du soi est cohérente et probablement naturellement mise en récit, pour plus d'intelligibilité. D'ailleurs on peut lire *Numéro six* comme un roman traditionnel, ce que Barthes appellerait un « texte de plaisir » (Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, 89 p.). Cela dit, Bouchard parvient à faire que le « mot libéré » ne cesse de miner l'illusion mimétique pour faire entendre sa propre musique. Par exemple, ce passage, où le numéro six apprend que sa blonde Jean n'est pas enceinte, et dans lequel on peut entendre beaucoup d'interférence à différents niveaux (surgissement d'un personnage inattendu, confusion entre deux anecdotes, lieux contradictoires, surnoms, ton comique qui ne convient pas à la situation, non-sens dans le discours rapporté, répétitions et inversions, danses et chants invraisemblables dans un contexte incertain) : « Dans la cuisine de Noël enfin, avant que je la confonde avec une autre à qui il arriva tout autre chose au même endroit, avant aussi qu'on fasse silence pour écouter la petite Solange et son air de violon, la mère de ma Jean, madame trois pommes, monte sur un tabouret derrière son guichet de caisse pop, puis elle me montre une carte où c'est écrit que sa fille a finalement ses règles, elle me la donne car elle m'est adressée. / C'est pour moi je m'exclame. / Je ne serai jamais ta grand-mère, elle me dit. / Alors on fait une danse de soulagement et on chante la libération ou le contraire. / On fait une danse de libération et on chante le soulagement. / Puis à l'heure des numéros, nous chantons, mais ce n'est pas facile. » (NS, 152-153) Bouchard explique, dans *Abrasifs* : « À partir du moment où la maîtrise parfaite de la forme est sentie, l'histoire prétend à la disparition, et le plaisir est celui de la forme qui joue à être l'histoire. » (Hervé Bouchard, *loc. cit.*, p. 98)

réalité le rôle du conteur n'existe que sur scène<sup>51</sup>. Les personnages sont semblables aux actants<sup>52</sup> d'un conte, que le conteur (le narrateur) interprète de temps à autre sans pour autant changer de rôle, sans se déguiser, rien qu'en changeant sa voix. Quant au mot, c'est la chair qui donne son souffle au spectacle pour le temps du spectacle, c'est la matérialité brute et non mimétique, c'est le corps, la « vraie vie » que le comédien partage avec le public dans la toute-présence inviolable du *là*, physique et temporel. *Numéro six* n'est pas un roman, ou *fait plus* du roman. Ce n'est pas *du théâtre*. C'est un théâtre : un théâtre de mots, complet en soi : le lieu, l'acteur et la pièce tout-en-un. Au premier plan, on voit l'histoire d'un garçon qui joue au hockey. On se recule, on voit un homme raconter l'histoire d'un garçon qui joue au hockey. On se recule, on voit une scène, avec tout ce que ça implique, un échafaudage de *dits*, qui jouent à dire dans notre monde de paroles. Il suffit de tourner la dernière page pour les apercevoir hors scène, ces *dits*, dans la « liste des *noms* d'endroits, de personnages, d'équipes, d'événements, etc., dans l'ordre de leur apparition<sup>53</sup>. » (*NS*, 159, je souligne) Voilà les véritables acteurs de *Numéro six* : les noms, mis sur un pied d'égalité, semblant sortir de nulle part, de personne, et de partout comme de tout le monde<sup>54</sup>. Voilà dans quel temps se déroule le véritable spectacle de *Numéro six*.

---

<sup>51</sup> Par exemple, le conteur de Scotstown dans la pièce éponyme de Fabien Cloutier. (Fabien Cloutier, *Scotstown*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2008, 84 p.)

<sup>52</sup> Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, P.U.F., 2007, 262 p.

<sup>53</sup> La liste de *noms* de *Numéro six* n'agit pas de la même façon que la liste des *figurants* à la fin de *Parents et amis...* Comme le remarque Ouellet Tremblay (Ouellet Tremblay, *op. cit.*, p. 52), en incluant notamment Hervé Bouchard, la liste de figurants invite le lecteur à se voir comme ayant pris place lui aussi dans le drame du livre, ce qui, pris en tant que mise en abyme du *theatrum mundi*, va jusqu'à inviter le lecteur à se voir lui-même comme un acteur parmi d'autres dans le générique de sa propre vie – et à questionner ce rôle. Dans *Numéro six*, non seulement l'auteur n'est pas inclus dans la liste, mais ce n'est pas une liste de personnages : c'est une liste de noms, sans distinction des catégories d'objets auxquels ils renvoient. L'autonomisation de la parole s'est faite au détriment d'un certain type d'implication du lecteur dans le texte. La logique de la mise en abyme demeure essentielle dans le fonctionnement interne de l'œuvre, mais comme celle-ci est dorénavant conçue comme un morceau du monde (de paroles) autant que tout ce qui dit, sa fonction métaphorique, sans dire qu'elle soit complètement disparue, appartient à un niveau interprétatif que le lecteur peut explorer, mais que l'œuvre ne commande pas et dont elle peut se passer.

<sup>54</sup> Ce théâtre déborde en amont de *mimèsis* I parce qu'en accordant plus d'importance à la phénoménologie du mot qu'à la référentialité de la parole, il détourne celle-ci de sa fonction mimétique première (*mimèsis* I) : « imiter ou représenter l'action, [...] précomprendre ce qu'il en est de l'agir humain : de sa sémantique, de sa symbolique, de sa temporalité ». (Ricoeur, *op. cit.*, p. 125) Ce théâtre déborde également en aval de *mimèsis* III puisque passé la restitution du récit « au temps de l'agir et du pâtir » (*Ibid.*, p. 136) dans l'expérience du lecteur – ainsi « que s'achève le parcours de la *mimèsis* » (*Ibid.*, p. 136) –, le lecteur est encore porté à décaler son acte de lecture d'un déchiffrement du sens à une écoute, à un regard, presque à un toucher, des mots. Après avoir lu les mots, il s'agit de les recevoir tels quels.

### III

#### La disparition. Dire, montrer et voir

Dans le deuxième « passage », le numéro six rencontre « un plâtrier du Grand Nord Fortin » (NS, 34) qui lui raconte sa propre expérience de jeunesse dans la ligue pee-wee. Le numéro six déclare alors : « Derrière sa peau d'homme fait, sous ses chairs usées de plâtrier, j'ai vu sa joie de dire sa joie. / J'ai désiré porter un numéro, un chandail bleu, un casque fait pour la conquête de l'espace. » (NS, 34)

« J'ai vu sa joie de dire sa joie » est une affirmation problématique. Si, par exemple, je changeais « joie » par un synonyme, on sentirait mieux le pléonasme qui menace la pertinence de l'énoncé. Prenons « j'ai vu sa fierté de dire sa fierté. » On peut très bien ne pas dire sa fierté. On peut tout autant avoir honte d'une fierté passée, et ainsi dire avec honte cette fierté. Mais on ne peut pas avoir honte de dire sa fierté si l'on est encore fier. Toute fierté est dite avec fierté, et, malgré la double occurrence du mot, il s'agit d'une seule et même fierté. *Idem* pour la joie. « J'ai vu sa joie de dire sa joie » équivaut à « j'ai vu sa joie ». Ce cul-de-sac ne rend pas compte de la complexité de l'énoncé.

Pour pallier cette difficulté, on pourrait supposer que la *joie de dire* ne serait pas tout à fait la même que la *joie dite*. Je remplace, pour l'exercice, par des synonymes plus précis : « j'ai vu son plaisir de dire sa fierté. » Une telle reformulation est plus satisfaisante, mais elle est encore problématique parce qu'elle affaiblit l'importance du *dire*, qu'on pourrait avantageusement remplacer lui aussi par un synonyme plus concret qui mettrait en évidence *pourquoi* dire rend le plâtrier joyeux. Je pourrais reformuler, par exemple : « j'ai vu son plaisir de revivre sa fierté »; « j'ai vu sa fierté de m'impressionner avec son plaisir ». Dans un récit où tout tourne autour du dire, on ne saurait se satisfaire de ces solutions qui relèguent le dire en deuxième plan. Au contraire, il faut recentrer l'interprétation de ce passage autour du dire, et plus particulièrement autour du dispositif du dire, qui est le véritable objet de la fascination du numéro six.

Le fait que le plâtrier raconte son histoire à un enfant est essentiel pour comprendre. La joie du dire brille dans les yeux du numéro six, qui désire à son tour goûter à la gloire des peewee. Dans le dire, la joie du plâtrier ne lui appartient plus, elle appartient au dire, que peut alors s'approprier l'enfant. *Sa joie* n'est plus la joie telle qu'il l'a vécue dans le monde. C'est sa joie, dans un dire. C'est « sa » joie du dire, de ce dire qui peut maintenant traverser l'enfant autant que le plâtrier, sans perdre son authenticité. « J'ai vu sa joie de dire sa joie » s'entend alors comme : « j'ai vu sa joie de dire « sa » joie *du* dire. » Car ça fait plaisir. Pour le plâtrier, raconter son histoire à un enfant la lui fait voir, à lui-même, dans tout son déploiement de parole libre, gratuite et créatrice, belle à faire rêver un enfant. La joie de dire sa joie, c'est la joie de se voir comme un produit des mots plutôt que comme leur producteur. Le plâtrier n'est peut-être pas immédiatement conscient de tout ce mécanisme, mais c'est sans importance. La joie est souvent inexplicable. Le six, lui, s'en aperçoit. Il voit la parole faire, de l'homme qui la dit, un dit. Et lui aussi veut partir à la conquête de cet « espace ».

C'est ainsi que cette anecdote prend la forme d'une mise en abyme du livre. Le narrateur, comme le plâtrier, incarne une présence qui se fait *dit* en disant. Mais comme c'est *derrière*, et non pas *dans* la peau du plâtrier que le numéro six voit la joie de dire, il faut regarder derrière le narrateur, *source* du dire, pour voir le corps de mots qui le fait. Le livre n'est pas un texte qui s'efface pour montrer une histoire racontée. L'histoire est racontée pour montrer son corps de paroles. D'où la forme éclatée du texte, expliquée dès la quatrième de couverture : « C'est là que l'écriture commence : dans le rendre étranger des choses familières. » La parole, ce sont les choses transfigurées en un nouveau corps de mots libéré de la question de l'origine et de l'après. Et tout, dans l'histoire et dans la narration de *Numéro six*, nous conduit à ce corps *libre*. En somme, le numéro six est la forme ultimement *libre*, parce que parole, d'un garçon dont on ignore le nom. Au bout du livre, lit-on en quatrième de couverture, le numéro six « ressort défait » : il n'est plus ni garçon – s'il a jamais existé – ni personnage, ni narrateur, il est mot et libre. Cette « défaite » est une joie. « Telle est la leçon du numéro six » (*NS*, quatrième de couverture) : la liberté est dans le mot dit.

## L'autorité : dire le jeu

J'ai expliqué dans le premier chapitre comment l'intrigue du récit d'apprentissage montre la construction d'un *se dire*; comment la nature du soi, dans *Numéro six*, en est une de paroles. J'ai également montré comment le narrateur réussit à se construire en tant que personnage en se redisant, donc comment le soi se dit à partir de dires qui le précèdent. Je ne me suis cependant pas encore attaché à la relation entre les dires et le monde, bref, aux conséquences dans le monde qu'implique le fait de se dire ou d'être dit. L'univers du hockey en fournit l'exemple le plus explicite. Tel qu'on le remarquait dans les chapitres précédents, le monde du hockey porte avec lui une construction identitaire de *dits*, imposée au personnage par des figures d'autorité masculine. Or, plus le jeune s'enfonce dans le monde du hockey, plus il prend conscience que l'identité prescrite pour le jeu est fondée sur la disparition. C'est alors comme s'il n'y avait que deux modes d'être : être dit par l'autorité et disparaître *dans* le monde, ou se dire malgré l'autorité et apparaître hors du monde.

Les premières fois que le numéro six joue avec les voisins du quartier, on voit déjà un début de disparition, comme si c'était inévitable : « me joignant à eux, je disparaissais dans le jeu. » (*NS*, 13) Lorsqu'il intègre des équipes, cette disparition n'est plus seulement vécue sur la glace, elle est explicitement dite et enseignée par ses entraîneurs. L'entraîneur des moustiques, Jean-Col Banquise, se montre assez discret sur la question, mais il a la particularité de détester les enfants. Il « n'est le père de personne » (*NS*, 30), « sa haine est également partagée » (*NS*, 30) entre les enfants, il peut faire monter le sifflet à sa bouche sans bouger des mains, « par la seule puissance de son mépris » (*NS*, 31) et il regarde le numéro six « comme un qui cherche un outil pour achever un animal mort. » (*NS*, 31) Bref, l'impératif de disparition n'est pas dit par l'entraîneur, mais il le fait manifestement sentir à ses joueurs. *Idem* lorsqu'il les emmène voir un match de l'équipe pee-wee. L'objectif pédagogique de la sortie n'est jamais explicitement énoncé, mais la fascination du personnage prouve qu'il est impressionné par la disparition de l'individuel dans le groupe : « j'ai été épaté par les choses pareilles qu'ils avaient tous. / Mêmes casques, mêmes culottes, même marque de bâtons. / [...] / Surtout ils ne disaient rien, ils se

déplaçaient en formation répondant à des signes qu'on n'entendait pas, qu'on ne voyait pas. » (NS, 33) Plus tard, lorsque le numéro six fréquente un camp surnommé, non sans raison, « camp de concentré d'apprentissage » (NS, 41), il fait la rencontre d'un professionnel de « l'art du lancé frappé » (NS, 52), qui le lui enseigne :

Le lancer frappé, c'est l'art du p. / [...] Le p c'est la force qui résulte de l'action du corps entier dans le jeu d'être au bout. / [...] Le p entier au bout du coup, / on ne l'entend pas. / Le p total à la fin du corps, / on ne l'entend pas. / Mais c'est l'endroit. Le p c'est l'endroit. (NS, 52-53)

Pratiquer le lancer frappé, summum de la concentration, de la force, de la précision et de l'engagement dans le jeu, c'est devenir muet comme la lettre *p* dans coup ou corps. C'est une disparition vocale. Jouer comme un professionnel, c'est se taire. Après le camp, moins métaphorique, le sous-chef Bélanger, qui fait la sélection de l'équipe pee-wee, propose quant à lui que la douleur de l'entraînement, « c'est la mort qui te dit que vivre c'est souhaiter que ça finisse. » (NS, 57) Ne rien dire, disparaître et mourir deviennent presque synonymes.

Ces premières leçons semblent porter fruit. Arrivé dans les pee-wee, le numéro six a bien assimilé la matière : « l'an d'ensuite j'ai conservé le numéro six au bras comme s'il était à moi, comme si c'était mon nom, comme si l'ayant au bras je n'avais rien de plus à faire pour m'absenter de moi et disparaître un temps en m'enfonçant dedans. » (NS, 71) De fait, son entraîneur Hivert de long (celui qui, justement, remarque son talent) énonce enfin clairement la règle du jeu. Premièrement, le jeu n'est pas un amusement. Le hockey est un travail et le travail, « c'est la torture ». (NS, 61) Les jeunes comprennent aussitôt. Après un « temps passé dans le rond à saisir la distinction [que l'entraîneur] établissait entre le jeu et l'amusement » (NS, 83), celui-ci leur demande : « Qu'est-ce que ça veut dire, ça? Dites-le. » (NS, 83). Pour toute réponse, « personne ne dit rien ». (NS, 83) Le silence des joueurs, muets comme des *p* – vocalement disparus – prouve qu'ils ont compris. L'entraîneur ajoute : « Disparaître dans le jeu, je ne veux plus vous voir personne individuellement, seulement vous tous ensemble dans l'accomplissement du jeu. » (NS, 83) Le numéro six s'approprie ce discours sans méfiance : « Se jeter dans le jeu et y trouver la joie de *disparaître à soi-même*, je me suis dit, c'est ça l'attrait des choses que nous faisons. » (NS, 90, je souligne) Pourquoi se méfier? Même le

vendeur chez Sporama confirme l'idée à son tour : « la disparition est le travail de l'art, il dira. La disparition comme fascination de la *présence*. » (NS, 90, je souligne)

Cette dernière précision résume bien le fondement de ce *dit* auquel l'enfant s'abandonne et contre lequel l'adolescent finit par se rebeller. La disparition dans le jeu donne préséance à la présence au monde contre la présence à soi. Cette disparition est le reflet de la réalité sociale dans laquelle les hommes qui l'enseignent ont grandi. Le père du numéro six explique :

Dans mon temps il n'est pas question de parler, a dit le montreur en tête dure du char. / Dans mon temps il est question de ne pas parler et de courir vite jusqu'au chemin de l'autre bord du bois. Dans mon temps les mots sont dans le radio comme des numéros de variétés et des chants liturgiques. Dans mon temps j'ai les noms des autres pour traduire la joie d'accomplir ce que je ne ferai jamais. (NS, 43-44)

Avoir le nom des autres pour dire la joie de ce qu'on n'a pas fait, c'est l'inverse d'avoir son nom pour dire sa propre joie : la relation du père au dire est opposée à celle du plâtrier. La parole des numéros de variété et des chants liturgiques donne une raison d'être – traduit la joie – d'un monde auquel on peut croire prendre part à la condition de se taire et de se plier à ses conditions – seraient-elles misérables, seraient-elles manifestement déconnectées du ressenti individuel – pour autant qu'on est docile. Le numéro six lui-même goûte à ce genre de disparition lorsqu'il gagne un tournoi dans l'équipe de la catégorie supérieure bantam :

Je dis nous, mais je n'ai pas joué une seule minute de temps réglementaire lors de ces parties-là. / [...] Je n'ai rien accompli, cette joie n'est pas la mienne, mais je lance mes gants en l'air quand même. [...] / C'est bien là le meilleur moyen de disparaître, j'ai pensé, de me fondre dans la joie de l'équipe et d'y prendre part comme un spectateur privilégié. / Et j'ai senti que de taire le chant d'assombrissement qui s'accordait pourtant à ce que j'avais accompli me sortait de ma léthargie et me procurait le sentiment de ma légèreté retrouvée. (NS, 130-131)

Pour les entraîneurs, comme pour le père et le fils à ce moment, le hockey obéit à la dynamique du monde tel qu'il est conçu par cette parole autoritaire qui se donne comme une émanation du monde lui-même, immuable, auquel aussi elle renverrait. À l'opposé du plâtrier,

qui libérait « sa » joie dans la gratuité du dire, cette parole prétend que ses joies sont celles du monde, et qu'il faut s'accomplir en lui selon ses modalités dictées d'avance, afin de pouvoir en jouir. Cette joie du monde, c'est « la joie des bonshommes poussant les grattes *sans laisser rien derrière*. / Les bonshommes alors qu'ils font ce qu'ils font sont contents de ce qu'ils font. » (NS, 9, je souligne) De fait, tout, dans l'univers du hockey, finit par acquérir un vernis de gloire et une apparence de pérennité légendaire artificielle, dont on devrait se satisfaire rien qu'à l'idée d'y avoir touché du bout du doigt. Ce n'est pas étonnant que, pour un enfant encore naïf (le numéro six du premier chapitre), le jeu prenne une dimension religieuse, aux accents eschatologiques :

À la fin du temps, / J'ai dit ça au grand chef montreur, / À la fin du temps, /  
*Nous* allons jouer au grand aréna du Foyer des lois. Grand chef montreur des  
choses en sauce dans son fauteuil cesse de bercer pour dire. / J'ai quelque  
chose à te montrer. / Il se lève alors et je le suis *dans son pas* jusqu'au placard  
du fond du noir. / Il tire la porte pliante et désigne [...] les pièces de mon  
équipement. / J'étais nu et tu m'as équipé. (NS, 17, je souligne)

Comme le dit l'entraîneur Hivert de long pour encourager ses joueurs : « si vous vivez encore demain peut-être que ce sera pour rien. / Mais peut-être que ce sera pour toujours. » (NS, 61) Dans le monde du père et des entraîneurs, le succès promis par les discours du pouvoir – on peut supposer les discours de la religion, du travail et, des épithètes légendaires de l'équipe pee-wee d'Arvirond, du patriotisme – sont accessibles dans le monde en vertu d'une stricte obéissance aux règles qu'ils imposent. Il faut se taire et faire ce qu'on dit. De fait, la grève des employés municipaux d'Arvirond est vécue par les hommes du hockey comme une nuisance causée par « ceux qui n'avaient rien à *faire* ». (NS, 80, je souligne) Personne (sauf les professeurs d'école) n'admet la possibilité du bien-fondé d'une grève. Seul le narrateur comprend *a posteriori* que la grève est une réponse à « l'injustice du monde [du monde des paroles autoritaires, préciserait-on] *appliquée* aux choses », (NS, 81, je souligne) et non pas à l'injustice des choses elles-mêmes. Et lorsque la mère – pourtant « captive » de son mari – se retrouve « captive » encore, mais cette fois « d'une file trop lente » (NS, 80) à l'épicerie, sa colère généralisée causée par la grève éclate, et elle préfère abandonner son chariot plein que d'attendre davantage dans un monde qui ne respecte plus l'ordre *dit*, qui lui paraît aussi

immuable que peuvent l'être le ciel et la terre. Pour elle, captive d'un homme qui accepte « son rôle d'ouvrier et son poste à disponibilité imprévisible, c'est-à-dire à liberté intermittente » (NS, 62) et pour qui « hors du jeu il n'y a pas de vie, hors du jeu ce sont des morts, [...] hors du jeu ce sont des morts qui ne comptent pas » (NS, 47), la grève – en chamboulant le déroulement normal de la vie municipale, elle-même rythmée par l'usine, donc en ne respectant pas les règles du jeu auquel se soumet l'homme dont elle est captive – est plus qu'inacceptable : en soulevant l'hypothèse de la malléabilité de l'ordre, la grève rend la vie ordonnée intolérable. Il y a toujours eu des files à l'épicerie – les *choses* n'ont pas changé –, mais *le monde*, monde des paroles d'autorité, lui, rendu inaudible par les grévistes, abandonne les personnages dans un silence insupportable qu'ils n'ont jamais appris à combler. Le monde de l'humain est d'abord un monde de paroles : confinés au monde des choses, les citoyens d'Arvida tombent dans le vide.

Omniprésente derrière le monde du hockey – un monde d'hommes –, la captivité de la mère et des femmes en général montre bien que le monde appartient à ceux qui le disent, et que dire donne un pouvoir. À part la naine captive et quelques mères (dont celle de Pâté-Papier devant laquelle les garçons peuvent roter parce que « comme fille elle ne compte pas », [NS, 100]), les quelques femmes du récit sont des objets de désir du numéro six. Dans leur monde, où une femme est captive de son mari ou ne vaut que selon le jugement des hommes en tant qu'objets de désir, mères, ou cuisinières de tourtières (NS, 84), une femme se tait. Les hommes les dominant en les disant à leur place, selon le spectre de leurs plaisirs. On refuse aux femmes toute possibilité d'une parole à soi. Elles n'ont qu'une identité pratique : femmes, et des rôles qui en découlent. Voilà le monde tel qu'il est dit et enseigné par les entraîneurs et le père : les subordonné(e)s se taisent et les maîtres disent leur monde. Si l'on obéit assez aux règles du monde définies par les maîtres, on peut avoir l'ambition de goûter immédiatement, par procuration, à la gloire éternelle des héros consacrés<sup>55</sup>, ou d'y goûter à la fin du temps, pour les siècles des siècles, etc.

---

<sup>55</sup> Par exemple, se sentir fier de travailler dans une usine parce que celle-ci a fourni l'aluminium – que sais-je – du premier module lunaire. Ou encore, pour citer la fameuse chanson : « Quand j'étais p'tit dans mon quartier/ après

## Le jeu du dire

En choisissant d'arrêter de jouer au hockey, le numéro six personnage se libère de ce dit qui, tel que son père croit, s'y soumet et l'enseigne, a le monde comme origine et comme fin. Le dit du narrateur, véritable aboutissement de la libération de la parole à soi, s'y oppose à peu près parfaitement. On l'a vu : le narrateur, en tant que produit de sa propre parole « flotte » temporellement; il est issu d'un passé de paroles plutôt que d'un passé « réel »; il ne renvoie à aucun avenir; et les noms dans sa parole ne coïncident pas avec les noms de la parole autoritaire. Malgré tout, le narrateur donne souvent l'apparence d'être lui-même une autorité, puisqu'il adopte un rôle proche de celui du lecteur-performateur histrionique dans laquelle Audrey Camus identifie une « violence totalitaire qui [...] permettrait de prendre possession du spectateur<sup>56</sup> ». En effet, non seulement son « instant présent » semble plus réel que le passé fictif de son récit – donc il se donne comme *le*, ou à tout le moins *un* réel –, mais sa relation avec le lecteur a des relents de toute-puissance. L'utilisation du verbe falloir à l'impératif, à six occurrences, en est l'indice le plus probant : « faut l'imaginer » (*NS*, 9). Les deux « c'est une image » et « on peut voir ça » (*NS*, 9) du premier « passage » sont également de véritables impératifs de figuration adressés au lecteur. Plus loin, au quatrième « passage », la didascalie entre parenthèses, inattendue, trahit encore son surplus de pouvoir :

J'ai remonté la rue [...] en compagnie de Pompon Julie en parlant comme je ne l'avais jamais fait pour maintenir suspendu dans le temps son visage de fille. / Parler pour maintenir suspendu son visage de fille et ma joie ensuite de ne voir rien du monde. / Rien sinon son visage de Julie Pompon dans le flottement de mon regard hors du monde. / (*Un temps.*) [*NS*, 68, je souligne]

Bien que ce passage mette en évidence comment le dire du numéro six personnage s'inscrit hors du monde, il révèle encore mieux l'autorité du diseur. En effet, Pompon Julie y

---

l'école on jouait au hockey/ j'me prenais pour le Rocket / pour le gros Bill ou Boum-Boum/ j'me prenais pour c'qu'y'avait d'mieux/ toujours pour un de ces glorieux/ bleu, blanc, rouge/ hier, aujourd'hui et demain/ bleu, blanc, rouge/ le Canadien le Canadien/ c'est dans notre sang, dans notre cœur/ notre tradition, notre honneur/ le Canadien c'est tout, c'est une partie de nous [...] » (Jean Robitaille et Michel Como, « Bleu / blanc / rouge », sur *Bleu blanc rouge/Red white Blue : Les Canadiens*, Montréal, Paroles et Musique, 1982, enregistrement sur vinyle 45 tours. Je retranscris les paroles depuis <https://www.youtube.com/watch?v=OMkzx1k8SXQ>).

<sup>56</sup> Audrey Camus, *loc. cit.*, p. 10.

perd toute son individualité pour n'être plus que fille, image de fille, c'est-à-dire objet à charge érotique et amoureuse pour le numéro six. Le monde de paroles mis en scène dans ce passage, même s'il est redit à partir d'un patchwork de paroles, se trouve encore plié dans une vision individuelle du monde : celle du narrateur. En ce sens, le narrateur trahit son personnage, qui lui ne parle pas *de* Julie Pompon, mais qui use de sa parole pour libérer du monde Julie autant que lui-même, en leur ouvrant un instant présent dans lequel ils peuvent s'abandonner, par le dire. Le narrateur, au contraire, redescend Julie et le personnage dans son monde, où chacun a une fonction. Sa parole ne parvient pas à la même liberté que celle du plâtrier du Grand Gord Fortin. Cette trahison illustre un paradoxe : la parole ne renvoie-t-elle pas toujours à celui qui la dit? N'incarne-t-elle pas toujours un « point de dit », un point de vue?

C'est là que la parenthèse, la didascalie « (un temps) », agit comme un contrepoids : le narrateur se tait. Dans ce silence, les mots perdus du personnage, et avec eux Julie et le numéro six, reprennent vie *hors* du discours trop autoritaire du narrateur, autant que la première fois ces mots les avaient libérés du monde. Le lecteur peut se les inventer, sans jamais les posséder. Mais cette didascalie est efficace parce qu'elle déplace l'autorité que le narrateur a sur ses personnages pour l'imposer en contrepartie à son lecteur. En amont de son discours, hors de lui, donc dans un monde où il « fait » silence – et l'ordonne au lecteur – le narrateur s'impose pour dire *comment* lire.

Dans ce passage précis, le narrateur ne semble pas remédier immédiatement au problème. Mais dans d'autres passages semblables, où il libère les personnages de son autorité en la transférant sur son lecteur, le narrateur parvient à saper suffisamment les fondations de son autorité pour qu'elle s'annule d'elle-même. Dans le premier chapitre, par exemple, après avoir donné quelques noms tirés – ou inspirés – du « jeu de dire des noms de choses » du numéro six et de sa mère, le narrateur ajoute : « on en a sorti d'autres, mais il est tard. » (NS, 20) La non-exhaustivité déclarée de sa liste donne suffisamment d'espace à la parole des personnages pour que celle-ci ne se trouve pas fixée par le récit, mais, pour y arriver, le narrateur raffermi son monde hors parole, notamment en lui donnant une dimension temporelle : « il est tard ».

Pourtant, ce « tard » est manifestement emprunté au temps du récit. En se l'appropriant, le narrateur fait sentir l'absence de caractéristiques temporelles du « présent » dans lequel il se situe. Tout en admettant utiliser une stratégie qui le rend plus fort vis-à-vis du lecteur afin de libérer le plus possible la parole des personnages, le narrateur la dénonce en la déguisant ostensiblement. Ce n'est pas dissimulé. Il nous force à voir que cette autorité ne tient à rien<sup>57</sup>.

Libérer une parole ne revient pas seulement à représenter une parole libérée. Le premier mouvement donne une liberté totale aux mots, l'autre s'appuie toujours sur leur fonction mimétique première. C'est pourquoi le narrateur dénonce, dans sa parole, toute tension qui la ramène à sa fonction représentative – à tout ce qui renvoie *hors* du monde de paroles. En ce sens, on pourrait voir le narrateur lui-même comme celui qui *dénonce* les grévistes municipaux dans le chapitre cinq. Il ne les dénonce pas par antisyndicalisme, mais par souci d'être conséquent. Les mots de quiconque parlant d'un monde plus libre sont moins libres que ceux de quiconque parlant pour parler. En somme, revendiquer un monde plus libre, c'est, paradoxalement, perdre sa seule liberté en prenant soi-même une position autoritaire<sup>58</sup>. En vertu de quoi, le narrateur dénonce les grévistes et montre ce que c'est que d'être vraiment libre : « Dehors j'ai vu un groupe de dénoncés faire la marche de leur arrestation. / Dans le désordre de tout ça, un après-midi, la confusion telle que Pompon Julie et moi sommes les seuls à débrayer. » (NS, 81)

Le narrateur n'arrête pas là. Sa dénonciation de l'autorité va jusqu'à l'autosabotage. Dans le sixième « passage », détaillant la fête de fin de saison des Panthères bantam, il achève avec une description de la mère de Pâté-Papier :

Sous l'escalier, [...] la mère de l'entraîneur Pâté qui se tenait pas loin et qui portait un tablier fleuri pareil aux nappes qui couvraient les tables et dont les cheveux étaient bleus et frisés et rares, on lui voyait la peau blanche du crâne,

---

<sup>57</sup> Rien n'est dit de ce qui est sous ce déguisement et seul ce qui est dit *compte* : donc sous le déguisement « il est tard », il n'y a rien, il n'est ni tôt ni tard, le *temps* d'où le narrateur raconte est sans pertinence... Ce n'est pas sans rappeler le chat de Schrödinger. Tant qu'on ne s'y arrête pas, le narrateur est *effectivement* à la fois inscrit dans une dimension temporelle et complètement atemporel.

<sup>58</sup> Ce qui ne veut pas dire que le sacrifice n'en vaille jamais la peine, parfois peut-il même être nécessaire pour pouvoir parler tout court. Mais j'erre en parlant politique. *Numéro six* ne renvoie pas au monde et à sa politique. Au risque de me répéter : le livre renvoie à l'évènementialité de son dire.

de loin on arrivait à la bien saisir en chauve. Et çà et là des seaux en métal, la mère de l'entraîneur Pâté elle disait des chaudières. La mère de l'entraîneur Pâté, *je m'en souviendrais pour vrai, je lui mettrais* des gants de caoutchouc et un sac de rechange dans la poche de son tablier et un sourire permanent malgré un dentier qui bouge du bas. (NS, 99, je souligne)

Après avoir fait la description de la mère, le narrateur admet qu'il ne s'en souvient pas, et que, même s'il s'en souvenait, il la décrirait néanmoins d'une manière figée et caricaturale. Il y a apparence de contradiction. Si le narrateur invente, pourquoi ne pas lui « mettre » le tablier et le sourire sans dire rien? Peut-être, justement, pour dire : pour *se dire dit*, ni écrivain d'une mémoire, ni inventeur d'une parole, mais produit flou d'une parole au même titre que les personnages<sup>59</sup>. Peu importe que le narrateur se souvienne ou non de la mère, l'image finale de la mère de Pâté-Papier la montre avec un tablier et un sourire : voilà la parole telle qu'elle est dite, donc voilà ce que dit le narrateur. C'est la parole, dans son surgissement, qui a le fin mot de l'histoire.

Pour expliquer les apparences autoritaires du narrateur, on peut alors poser l'hypothèse que cette autorité est d'abord une illusion créée par le lecteur, habitué par convention à se former l'image d'un narrateur personnifié qu'il place à peu près au même niveau que lui, alors qu'il n'en est rien<sup>60</sup>. Ainsi, l'autosabotage et l'autodénonciation du narrateur ne seraient pas la

---

<sup>59</sup> Je cite Ducrot : « L'existence empirique, prédicat nécessaire de l'auteur, peut être refusée au narrateur. Dans la mesure où ce dernier est un être fictif, intérieur à l'œuvre, son rôle se rapproche de celui que j'ai attribué au locuteur – qui, pour moi, est un être de discours, appartenant au sens de l'énoncé, et relevant de cette description que l'énoncé donne de son énonciation. » (Ducrot, *op. cit.*, p. 209) Le narrateur est énonciateur, mais cet énonciateur est également un locuteur au même titre que les énonciateurs inconnus qui nourrissent sa voix, tels que je les ai identifiés à la note 48.

<sup>60</sup> Alors même que, par l'utilisation de l'impératif « faites », le narrateur va jusqu'à réduire son rôle de descripteur, disparaissant ainsi pour laisser une liberté au lecteur en tant que dernier et seul réel *diseur* réactualisant la parole, sans pour autant que le roman devienne un « livre dont vous êtes le héros ». Ainsi, lors du concours de tourtières, on entend simultanément un personnage parler aux enfants et le narrateur parler au(x) lecteur(s) : « Faites la file devant la moins sèche si vous voulez qu'elle remporte le trophée de la juteuse [...], faites la file et on va décerner l'assiette blanche où c'est marqué Championne de cette année. » (NS, 84) C'est à prendre au pied de la lettre : c'est le lecteur qui fera (entendre : s'imaginera, créera de sa propre parole) la file devant l'une ou l'autre des tourtières et c'est lui qui choisira, en bout de ligne, la championne de *son* événement parolier, de *sa* lecture de *Numéro six*. Les autres occurrences de cet impératif sont encore plus clairement adressées au lecteur : « Faites la ronde pas drôle des épuisés qu'on appelle la danse des remplaçants [...]. / Faites la ronde ensuite des épuisés qui pensent avoir remporté leur titre d'Arguignole [...] » (NS, 61) (Choisissez, lecteurs, qui fait l'équipe, et qui n'est que remplaçant);

confession d'un mal nécessaire ou d'une impossibilité de se sortir d'une façon de dire conventionnelle. D'ailleurs la narration de *Numéro six* n'a rien de conventionnel. Ce serait plutôt une invitation faite au lecteur de lire *au-delà* des conventions, non seulement de l'histoire, mais également de la narration, pour voir l'œuvre comme ce qu'elle est d'abord et avant tout : une parole faite livre, *délivrée* pour se *livrer*<sup>61</sup>.

### Le dire à l'endroit

Le livre ainsi serait un lieu qui contient et montre une parole. Ce serait un théâtre physique. Le *là*. L'endroit d'une parole et de tout ce qu'elle *contient* – histoire et narration –, mais d'abord de ce qu'elle *est* : mots et noms. Ce lieu de mots serait fait en matière-mots. C'est aussi de cette chair qu'est fait *notre* numéro six :

Dans chacune des six équipes de la catégorie inférieure de la ville divisée en trois, il y a un numéro six. Six numéro six à l'intérieur de cette seule catégorie inférieure dans le bantam de la ville divisée en trois. / Six numéro six, oui, mais tous n'ont pas le même poids. Le mien est alors en livres dans la ville divisée en trois. (*NS*, 121)

Au Québec, vers la fin du vingtième siècle, tous les enfants comptent leur poids en unités impériales. Ces livres qui distinguent véritablement le poids du numéro six doivent également être entendus comme objets livres. Son poids est *fait* en livres. Il est un produit de la littérature. Il n'est pas le seul. L'entraîneur de l'équipe bantam de catégorie inférieure l'est aussi, même qu'il se transforme en mots devant le numéro six. D'abord, il parle comme un livre :

L'entraîneur a un diplôme en éducation physique et des mots pour dire les choses comme s'il les expliquait au lieu de les faire comprendre. / Heung. / Il parle et on le voit dire, mais on n'arrive pas à traduire son discours en action

---

« Faites le tableau de l'aiguiseur à travers sa fenêtre du mur nord. » (*NS*, 141) (Imaginez comme vous voulez, lecteurs, le portrait de l'aiguiseur).

<sup>61</sup> Ou vice versa, suivant Novarina : « On entend dans le verbe, dans l'action du verbe, que tout *est* non pour *être*, mais pour *être délivré*. [...] Dans la dépense de la parole, quelque chose de *plus vivant que nous* se transmet. » (Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 2010, p. 23.)

tout de suite parce que d'une part on dirait que son discours il le sort de l'étude / ce qui fait qu'on dirait qu'on éprouve davantage l'harmonie d'enchaînement de ses phrases / plutôt que d'être saisi par la lumière de son dire / à l'intérieur de soi-même, / n'est-ce pas, [...] (NS, 115-116)

Parler comme un livre, comme l'étude, c'est montrer les mots et leur sonorité *avant* que de montrer leur sens. Comme si, pour le numéro six, comprendre le sens des mots, c'était se rendre sourd à leur matière son. Parler comme un livre permettrait d'entendre leur rythme et leur sonorité, comme on peut, dans un livre, regarder les mots, ralentir notre débit, répéter jusqu'à ce que la phrase ne veuille plus rien dire, pour peu que l'on cesse de s'aveugler en captant seulement leur sens. Et parce qu'il parle en livres, la matière mot devient si forte que le corps de l'entraîneur finit par se fondre dans son discours, jusqu'à ne former qu'une seule substance avec lui :

et que d'autre part il se forme un tel collet de bave à l'embouchure de ses lèvres / quand il parle / qu'on le regarde comme une curiosité / en se lançant alors / chacun pour soi / dans des récits / où on l'imagine / en train d'éclabousser tout un parterre / saisi dans les filets / de sa bave éloquente. (NS, 116-117)

Ce n'est plus de la salive. Ce n'est plus un discours. C'est une bave de mots. Une substance de livre. Et de la substance de livre, il y en a plein *Numéro six*. Il y a, dans le quatrième « passage », la longue liste de toutes les sections du document remis aux parents des enfants admis dans l'équipe pee-wee. Presque trois pages de titres ordinaires de documentation ordinaire donnés sans plus de raison que pour *être là*. Il y a une fausse référence intertextuelle à « *La comédie des corneilles assassinées* ». (NS, 18) Il y a des bruits : « poum et spaoque et kaclaoque ». (NS, 74) Des instruments : « Tut-tulut, tut-tulut, tut-tulut. » (NS, 28) Des mots inversés jusqu'à ce que le discours n'ait plus de sens, comme la fameuse théorie des chaussettes de Laframboise : « La laine, la peau, le cuir, le coton, la peau, le cuir, le coton, la laine, le cuir, le coton, la laine, la peau, le coton, la laine, la peau, le cuir. / L'adhérence, le naturel, l'humidité, la fibre, l'eau, bon. » (NS, 28) Il y a des discours rapportés n'importe comment. Des chansons inventées : « nanana nanana nanana nana dada la nuit d'Chicago mort, nanana nanana nanana nana dada la nuit d'Chicago mort ». (NS, 69-70) Des chansons de Michel Fugain reprises par

des majorettes : « poum-poum pah, poum-pah-pah, c'est la fête ». (NS, 105) Un spectacle d'humour pluridisciplinaire et polyphonique, autre véritable mise en abyme du livre :

L'humoriste de l'équipe est toujours le premier dans la douche. L'embrasure lui fait un théâtre alors que les robinets sont ouverts en coulisse. Il se monte à deux mains une crête de mousse et nous fait des couplets de Claudine Chartrand et de Michel Pagliaro et de Nicole Martin dont une version tendre de « Jimmy, Jimmy, Jimmy, tu es mon meilleur ami ». (NS, 142)

Il y a une lettre érotique pour remplacer la chose, parce que quand on ne sait pas quoi faire, on fait des mots : « J'ai trouvé l'amour, il me manque un endroit. / Quand on est sans endroit, on ne sait pas quoi faire. » (NS, 149) Il y a une géographie qui module autant de fois qu'elle est redite, et qui met en scène, selon la liste finale des noms : « La montée Mellon / L'endroit du rêve étendu / La plaine pas loin / Le bois du Mi-Chemin / Le parc au sud / Le pavillon des scouts / Le quartier du régiment / le manière militaire ». (NS, 171) Enfin, il y a quantité de lieux communs. Or, de tous les éléments du livre, l'objet principal qui nous rapporte le plus directement au niveau du mot, de la parole, en dehors du récit et en dehors du narrateur, c'est le premier objet de cette analyse : le derrière du numéro six sur la photo de l'enfant, dans son « ping de jaillissement ». (NS, 77)

Le numéro six *non dit* dans l'enfant est tout entier dans ce derrière proéminent. Et voir le numéro six dans cette photo, voir le derrière proéminent de l'enfant, dit le narrateur, c'est voir « ici étendue à tout le corps la force déformante mais retenue de l'incroyable machine à mâcher qu'en soi-même on a surnommé l'incroyable bouche ou le broyeur à dire ou le hachoir à merde. » (NS, 78) Le numéro six, c'est la force déformante d'une bouche. Cette bouche, c'est une machine à mâcher ou un broyeur à dire ou un hachoir à merde. La machine à mâcher, c'est le numéro six pur<sup>62</sup>. Et cette machine à mâcher est si importante qu'elle est mise en action sous

---

<sup>62</sup> Dans cette perspective, paradoxalement, le soi du personnage n'a plus rien de propre. Je cite Novarina : « L'individu est un faux atome : lui-même il est pluriel et se divise : il se divise en scènes, en répliques; il se morcelle par le langage. Il est la scène d'un drame. L'atome humain est la *personne* : et ce mot-là est vraiment insécable parce qu'il est magnifiquement vide. » (Valère Novarina, *Lumières du corps*, Paris, P.O.L., 2006, p. 64)



## Conclusion

Dans *Devant la parole*, Valère Novarina postule que le soi n'existe pas, mais qu'il y a plutôt, à l'intérieur de chacun de nous, « une ouverture intérieure, un passage parlé. [...] Que l'intérieur est le lieu non du *mien*, non du *moi*, mais d'un passage, d'une brèche par où nous saisit un souffle étranger<sup>63</sup>. » Cette idée s'oppose à celle judéo-chrétienne traditionnelle selon laquelle l'homme est fait de terre et qu'il retourne à la terre. Ou, plutôt, elle la complète<sup>64</sup>. Comme notre corps physique est fait de terre, se nourrit de terre, produit de la terre et se rend à la terre, nous aurions un corps de mots qui se nourrit de mots, produit des mots et se rend aux mots. C'est un peu le numéro six. L'enfant non dit doit encore être nourri pour grandir. L'adolescent vomit enfin ses premiers mots, mais il n'est pas encore autonome. Le narrateur, lui, a produit un corps de mots complètement détaché de lui, comme un excrément ou un cadavre qui retourne à la terre, ou comme un enfant. C'est ce que je proposais dans le premier chapitre, que le personnage porte le *nombre* numéro six dans le même sens qu'on dit d'une mère ou d'un enfant qu'ils sont porteurs : ce numéro six qu'il porte est comme un enfant qu'il délivrera au monde ou, malade, son corps mourant se rendant à la terre. Seulement, cette terre est de mots : c'est le livre<sup>65</sup>.

En ce sens, avec *Numéro six*, Hervé Bouchard s'est fait écrivain du terroir. D'ailleurs lorsque Stéphane Inkel propose qu'il est un écrivain régionaliste, Bouchard rétorque qu'il « ne sait pas si c'est vraiment faux<sup>66</sup>. » Le terroir de Bouchard est *un* Saguenay-lac-Saint-Jean de paroles. L'art de Bouchard est un réalisme radical de la parole. Ce réalisme n'est pas une oralité. Comme il le remarque lui-même : « c'est une oralité littéraire, ou écrite; c'est une écriture qui

---

<sup>63</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.*, 2010, p. 14-15.

<sup>64</sup> On aura remarqué que l'écriture, la parole et les noms, chez Bouchard comme que chez Novarina, demeurent très près du « verbe » ou *logos* de Jean l'Évangéliste : on les dirait presque christiques, moins le messianisme.

<sup>65</sup> « Les mots, que nous sommes habitués de lire en encre noire, ne sont pas de la boue, mais sont tout comme. Les livres de Bouchard ou de Beckett son pétris dans la boue des mots, qui est boue en nous. » (Daniel Canty, « Le livre de boue et la robe de bois », dans *Liberté*, vol. 49, n°3, 2007, p. 74.)

<sup>66</sup> Stéphane Inkel et Hervé Bouchard, *op. cit.*, p. 71.

parle. C'est une écriture qui produit de la salive<sup>67</sup>. » L'oralité de Bouchard crée une opacité de la parole. Le réalisme est plutôt dans la façon de dire, dans la façon que la parole a de n'être fidèle à rien d'autre qu'à son apparition brute :

C'est la tentative de dire les choses directement, immédiatement. [...] C'est parle ou meurs, il n'y a pas d'alternative, il n'y a pas d'autre moteur que celui de la parole, il n'y a pas d'autre lumière. De même, l'énergie de cette parole est celle de l'aveu, de l'aveu d'une évidence, c'est une parole qui a l'énergie de la menace et l'énergie de la libération; elle est impudique, sans retenue; c'est un flot<sup>68</sup>.

C'est là que l'écriture de Bouchard réussit le mieux. Car bien qu'il ait fait une lecture-spectacle d'une version de *Numéro six*<sup>69</sup> et bien qu'il déclare : « je suis l'interprète de tous mes personnages et de tout ce qui est dit. Je les joue. Il n'y a pas de différence entre le travail du comédien et le travail de l'écrivain, au sens où il doit incarner toutes les voix<sup>70</sup> », les mots, dans *Numéro six*, sont plus forts que toute autre présence, que toute autorité. L'auteur n'apparaît nulle part dans le livre, sinon son nom, sur les deux couvertures et la page de titre. Même si Bouchard avouait que l'essentiel de son inspiration était autobiographique, le dispositif du dire, la mise en scène de la parole ne s'en retrouverait pas affaiblie. C'est un coup de maître. Le mot est l'acteur et le personnage principal de *Numéro six* non seulement au-delà de la voix du narrateur, mais au-delà de celle, physique, de l'auteur, qui peut ainsi *jouer* son texte sans lui ôter la moindre miette d'autonomie. Comme le remarque Ouellet-Tremblay, aucun parleur « ne peut revendiquer aucune forme d'autorité ou de contrôle absolu sur le matériau langagier dans la mesure où, qu'il le veuille ou non, nul ne peut mettre un frein à cet incessant mouvement de traversée des corps [par la parole]; nul ne peut l'interrompre<sup>71</sup>. » Et la parole de *Numéro six* est justement un pied de nez à toute autorité qui voudrait s'en saisir. Elle est libre de traverser, de

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 77. On remarquera par ailleurs que « flot » peut renvoyer à la fois au liquide et à l'enfance : « J'ai vu les flots glisser, j'étais l'un de ceux-là temps en temps. » (*NS*, 16)

<sup>69</sup> En 2013 au théâtre CRI de Jonquière, dans une mise en scène de Guylaine Rivard. (*NS*, 173)

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>71</sup> Ouellet-Tremblay, *op. cit.*, p. 6.

se frayer un passage partout. Loin d'être une illusion ou une erreur de l'auteur, ce *jeu* dans le travail de Bouchard est plutôt une invitation lancée au lecteur. *Numéro six* n'est pas un texte qu'on lit; c'est un texte qui *se dit*. Il n'y a pas d'autre possibilité. Ce n'est pas une question de récitation. Lire *Numéro six*, c'est *immédiatement* se plonger dans le temps du mot et assister, voir se déployer son théâtre de mots. C'est pour ça, tout à ça, comme ça, que le livre est écrit. Le lire, c'est le recevoir. En parler, c'est le rendre. Besoin de rien de plus. Tout est *là*.

## Bibliographie

### 1. Corpus littéraire

#### A. Corpus principal

BOUCHARD, Hervé, *Numéro six*, Montréal, le Quartanier, 2014, 170 p.

#### B. Autres textes d'Hervé Bouchard

BOUCHARD, Hervé, *Parents et amis sont invités à y assister*, Montréal, le Quartanier, 2006, 237 p.

\_\_\_\_\_, « Abrasifs », dans *Liberté*, vol. 49, n° 3, Montréal, 2007, p. 89-100.

\_\_\_\_\_, « Je suis un écrivain local », dans *Cousins de personne*, 2016, [en ligne], <https://www.cousinsdepersonne.com/2013/09/je-suis-un-ecrivain-local/>, page consultée le 16 juillet 2018.

### 2. Corpus critique

#### A. Sur l'œuvre d'Hervé Bouchard

CAMUS, Audrey, « Noir dans le théâtre où la scène est crayonnée : la dramaturgie romanesque d'Hervé Bouchard », dans *Pratiques et enjeux du détournement dans le discours littéraire aux XXe et XXIe siècles*, (Nathalie Dupont et Éric Trudel, dir.), Québec, PUQ, 2011, p. 137-146. Consulté dans *Audrey Camus lab*, [en ligne], [http://lab.audreycamus.com/sites/default/files/DramaturgieRomanesqueBouchard\\_ACamus.pdf](http://lab.audreycamus.com/sites/default/files/DramaturgieRomanesqueBouchard_ACamus.pdf), le 14 février 2017, 11 p.

CANTY, Daniel, « Le livre de boue et la robe de bois », dans *Liberté*, n° 277, 2007, p. 63-78.

INKEL, Stéphane et Bouchard, Hervé, *Le paradoxe de l'écrivain*, Taillon, La Peuplade, 2008, 121 p.

OUELLET TREMBLAY, Laurance, *L'engendrement de la parole chez Hervé Bouchard, Pierre Perrault et Hector de Saint-Denys Garneau*, [thèse], Montréal, Université du Québec à Montréal, 2016, 268 p.

#### C. Ouvrages théoriques

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 472 p.

\_\_\_\_\_, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, 408 p.

BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, 89 p.

\_\_\_\_\_, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, 280 p.

DERRIDA, Jacques, *Signéponge*, Paris, Seuil, 1988, 125 p.

\_\_\_\_\_, *Déplier ponge : Entretien de Jacques Derrida avec Gérard Farasse*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2005, 114 p.

DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, 233 p.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, 281 p.

GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, P.U.F., 2007, 262 p.

JEAN, dit l'Évangéliste, « Évangile selon Saint Jean », dans *La Bible*, Paris, du Cerf, 1961, p. 1391-1430.

NOVARINA, Valère, *Lumière du corps*, Paris, P.O.L, 2006, 188 p.

\_\_\_\_\_, *Devant la parole*, Paris, P.O.L, 2010, 176 p.

RICŒUR, Paul, *Temps et récit II*, Paris, Seuil, 1984, 298 p.

\_\_\_\_\_, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 424 p.

### 3. Autres documents utilisés pour la partie recherche

#### A) Œuvres littéraires

BRONTË, Emily, *Hurlevent des monts*, Paris, GF-Flammarion, 1984, 412 p.

DUBÉ, Marcel, *Un simple soldat*, Montréal, Typo, 2011, 191 p.

CLOUTIER, Fabien, *Scotstown*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2008, 84 p.

PRÉVOST, Antoine François dit l'Abbé, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, Paris, Le livre de Poche, 2005, 369 p.

ROBITAILLE, Jean, et Michel Como, « Bleu / blanc / rouge », sur *Bleu blanc rouge/Red white Blue : Les Canadiens*, Montréal, Paroles et Musique, [disque vinyle 45 tours], 1982, sur *Youtube*, [en ligne], page consultée le 18 juille 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=OMkzx1k8SXQ>.

SADE, Donation Alphonse François dit le marquis de, *Les infortunes de la vertu*, Montréal, Le bleu du ciel, 2016, 158 p.

ZWEIG, Stefan, *Le joueur d'échecs*, Paris, Le livre de Poche, 2013, 123 p.

## **B) Document en ligne**

Auteur inconnu, « Marcel Dionne : Biography », dans *Hockey hall of fame*, année de publication inconnue, [en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, <https://www.hhof.com/LegendsOfHockey/jsp/LegendsMember.jsp?mem=p199201&type=Player&page=bio&list>.

## *4. Ressources utilisées pour la partie création*

### **A) Œuvres littéraires**

APOLLINAIRE, Guillaume, « Zone », dans *Alcools*, Paris, Gallimard, 1920, 190 p.

AUSTEN, Jane, *Orgueil et préjugés*, Paris, Gallimard, 2007, 467 p.

BOCCACE, *Le décaméron*, Paris, Gallimard, 2006, 1056 p.

CARRIER, Roch, *La guerre, yes sir!*, Montréal, Alain Stanké, 2008, 112 p.

ERNAUX, Annie, *La place*, dans *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, 2011, p. 435-480.

FLAUBERT, Gustave, *Madame Bovary*, Paris, GF-Flammarion, 1986, 539 p.

JEAN, dit l'Évangéliste, « Évangile selon Saint Jean », dans *La Bible*, Paris, du Cerf, 1961, p. 1391-1430.

\_\_\_\_\_, « L'Apocalypse », dans *La Bible*, Paris, du Cerf, 1961, p. 1617-1638.

MELVILLE, Herman, *Bartleby the scrivener*, New-York, Toronto, Simon & Schuster, 1997, 77 p.

RABELAIS, François, *Gargantua*, Paris, Pocket, 1998, 485 p.

SHAKESPEARE, William, *Othello*, Paris, Gallimard, 2001, 509 p.

TZU, Sun, *L'art de la guerre*, Paris, Hachette, 2004, 378 p.

## B) Chansons

LA BOTTINE SOURIANTE, « La ziguezou », dans *Chick & Swell*, [CD audio], Canada, Green linet, 1982.

BRUANT, Aristide, « Belleville-Ménilmontant », [CD Audio], France, Sony, 2005.

CHARLEBOIS, Robert, « Les ailes d'un ange », [disque vinyle 33 tours], dans *Québec Love*, Canada, 1969.

DICKSON, Ellen, « Wings », dans BGen. T.H.M. Silva et Ken Holmes, *Manuel du génie militaire canadien*, MDN Canada, réf. A-JS-007-003/JD-001, 2003, [pdf en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, [https://cmea-agmc.ca/sites/default/files/CME\\_Customs\\_Ch03\\_f.pdf](https://cmea-agmc.ca/sites/default/files/CME_Customs_Ch03_f.pdf), p. 3A-1.

DION, Céline, « My hear will go on », dans *Let's talk about love*, [CD audio], Canada, Columbia, 1997.

GIGUÈRE, Réal, « Gros jambon », dans *Gros jambon*, [disque vinyle 45 tours], Canada, Trans-Canada Music Co., 1962.

HARVEY, Polly Jean, « The glorious land », dans *Let england shake*, [CD audio], Royaume-Uni, Island, Vagrant, 2011.

HOMMAGE AUX AÎNÉS, « L'Irlandais », sur *Youtube*, Guillaume Morin, « L'Irlandais », 2010, [vidéo en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=SozvYIHh-SA>.

MOBY, « Flower », dans *Gone in 60 seconds*, USA, Mercury Records, 2000.

PATHÉTIK, Sir, « T'aimes un badboy », dans *Avant k'tu m'oublies*, [CD audio], Canada, High Life Music, 2008.

PINK FLOYD, « Shine on you crazy diamond (part two) » dans *Wish you were here*, [CD audio], Royaume-Uni, EMI, 1975.

ROUTHIER, Adolphe-Basile, *Ô Canada*, domaine public, [1880].

THIFFAULT, Oscar, « Le rapide blanc », dans *Le rapide blanc*, [disque vinyle 33 tours], Canada, 1962, écouté sur *Youtube*, [en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=3YmnYbpqSzk>.

Traditionnel, « Hurrah for the CRE », dans dans BGen. T.H.M. Silva et Ken Holmes, *Manuel du génie militaire canadien*, MDN Canada, réf. A-JS-007-003/JD-001, 2003, [pdf en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, [https://cmea-agmc.ca/sites/default/files/CME\\_Customs\\_Ch03\\_f.pdf](https://cmea-agmc.ca/sites/default/files/CME_Customs_Ch03_f.pdf), p. 3B-1.

Traditionnel, « The engineer song », sur *Army.ca*, 2007, [en ligne] page consultée le 18 juillet 2018, <https://army.ca/forums/index.php?topic=57536.0>.

VIGNEAULT, Gilles, « Jack Monoloy », dans *Musicorama*, [disque vinyle 33 tours], Canada, CBS, 1969.

### **C) Publication gouvernementale**

Sans auteur, *The canadian armed forces manual of drill and ceremonial*, MDN Canada, ref. A-DH-201-000/PT000, [pdf en ligne], page consultée le 18 juillet 2018, [http://www.cmp-cpm.forces.gc.ca/dhh-dhp/pub/ins201/dhh\\_manual\\_drill\\_cermonial.pdf](http://www.cmp-cpm.forces.gc.ca/dhh-dhp/pub/ins201/dhh_manual_drill_cermonial.pdf), 585 p.